

**LE CONFLIT DES GÉNÉRATIONS DANS *SOUS L'ORAGE* DE
SEYDOU BADIAN ET *LE PORTE-PAROLE DU PRÉSIDENT*
DE MARCEL KHOMBE MANGWANDA**

**CONFLICT OF GENERATIONS IN *SOUS L'ORAGE* BY
SEYDOU BADIAN AND *LE PORTE-PAROLE DU PRÉSIDENT*
BY MARCEL KHOMBE MANGWANDA**

by

SAMUEL BEYA NTITA

Submitted in accordance with the requirements for the degree

of Master of Arts

In the subject

French

at the

UNIVERSITY OF SOUTH AFRICA

Supervisor: Dr LETE APEY ESOBE

January 2014

Dédicace

A ma très chère épouse Ndaya Maguy,
à mes fils Jean-Marc et David Beya
et à ma fille Bérénice Beya,
je dédie ce travail.

Remerciements

Nous tenons à remercier Dr Lete Apey Esobe pour ses conseils, sa lucidité et son soutien moral pendant la rédaction de ce travail.

Nous tenons à remercier aussi Professeur Marcel Khombe Mangwanda de l'UNISA pour sa disponibilité pendant la collecte des données de notre thèse. Qu'il trouve à travers ce travail l'expression de notre profonde gratitude.

Nos remerciements s'adressent également au Chef du Département de Lettres Classiques et de Langues Mondiales, Dr Martine de Marre, pour ses mots d'encouragement ; à nos amis Pierrot Kasongo, Symphorien Kabantu, Samuel Olufemi Babatunde et Thai I Mola Itela pour les moments de joie et de peine partagés ensemble.

A tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé à la réalisation de ce travail, nous disons merci.

Student Number: 488 308 36

I declare that *LE CONFLIT DES GENERATIONS DANS SOUS L'ORAGE DE SEYDOU BADIAN ET LE PORTE-PAROLE DU PRÉSIDENT DE MARCEL KHOMBE MANGWANDA* is my own work and that all the sources that I have used or quoted have been indicated and acknowledged by means of complete references.

SAMUEL BEYA NTITA

Signature

Date

Summary

Seydou Badian, inveterate observant of the daily realities of his native milieu published in 1957 a novel called *Sous l'Orage*. Marcel Khombe Mangwanda, eyewitness of his native territory daily events, mostly those of the professional milieu, on his side, published in 2008 a book called *Le Porte-parole du président*.

After a careful reading of the two novels, we can notice that the two African writers have carefully scrutinized a common theme in their literary work, conflict of generations.

What do they mean by conflict of generations? How do they understand and exploit this theme in their respective novels? Which solutions do they propose to old people and to the youths on one hand, to leaders on power and to the people on the other hand, to eradicate the conflict which is in Africa, not only an obstacle to individual blossoming, but also an obstruction for the development of the society, of the country and of the African continent?

Key-words: conflict, generation, Badian, colonization, Mangwanda, post colonialism, power, dictatorship, corruption, people

Résumé

Observateur invétéré des réalités quotidiennes de son milieu natal, Seydou Badian a publié, en 1957, un roman intitulé *Sous l'orage*. Témoin oculaire des événements journaliers de son terroir natal, surtout ceux du milieu professionnel, Marcel Khombe Mangwanda a publié de son côté, en 2008, un ouvrage intitulé *Le Porte-parole du président*.

Après une lecture méticuleuse des deux romans, on constate que ces deux écrivains africains ont examiné avec finesse, dans leurs productions littéraires respectives un thème commun, à savoir le conflit des générations. Qu'entendent-ils par conflit des générations? Comment conçoivent-ils et exploitent-ils ce thème dans ces romans? Quelles solutions proposent-ils aux vieux et aux jeunes d'une part, au pouvoir et au peuple d'autre part pour éradiquer le conflit qui demeure, en Afrique, non seulement un obstacle pour l'épanouissement de l'individu, mais aussi un frein pour le développement de leurs pays et de la société africaine?

Mots-clés: conflit, génération, Badian, colonisation, Mangwanda, postcolonialisme, pouvoir, dictature, corruption, peuple.

TABLE DES MATIERES

	Page
Dédicace	ii
Remerciements	iii
Déclaration	iv
Summary	v
Résumé	vi
Table des matières	vii
0. Introduction	1
Chapitre I. Auteurs et œuvres	8
1. Seydou Badian	8
1.1. Sa vie	8
1.2. Quintessence de <i>Sous l'orage</i>	10
1.3. Etude critique de l'œuvre	11
2. Marcel Khombe Mangwanda	15
2.1. Sa vie	15
2.2. Quintessence de <i>Le porte-parole du président</i>	17
2.3. Etude critique de l'œuvre	18
Conclusion partielle	
Chapitre II. Conflit des générations : aspects définitionnels et manifestations	
Sociales, professionnelles et politiques en Afrique sub-saharienne	22
2.1. Conflit des générations : aspects définitionnels	22
2.2. Manifestations sociales, professionnelles et politiques du conflit des générations en Afrique sub-saharienne	26
Conclusion partielle	

Chapitre III. Analyse thématique du conflit des générations	30
3.1. Le mariage vu par Seydou Badian	30
3.2. Le mariage vu par Marcel Khombe Mangwanda	39
3.3. Le travail vu par Seydou Badian	43
3.4. Le travail tel qu’entendu par Marcel Khombe Mangwanda	47
Conclusion partielle	
Chapitre IV. Les personnages	59
4.1. Les personnages	59
4.2. Classement des personnages	60
4.3. Caractérisation des personnages	61
4.4. Point de vue sur les personnages de Seydou Badian	80
4.5. Classement des personnages	82
4.6. Caractérisation des personnages	82
4.7. Point de vue sur les personnages de Marcel Khombe Mangwanda	105
4.8. Conclusion partielle	
Chapitre V. Espace et temps	107
5.1. Espace	107
5.1.1. L’espace chez Seydou Badian	108
5.1.2. L’espace chez Marcel Khombe Mangwanda	114
5.2. Temps	120
5.2.1. Le temps chez Seydou Badian	120
5.2.2. Le temps chez Marcel Khombe Mangwanda	123
Conclusion partielle	
Conclusion	130
Bibliographie	139

0. INTRODUCTION

Le poète sénégalais et un des apôtres de la Négritude, Léopold Sédar Senghor (1948 : 278), se penchant sur la créativité des artistes africains et réfléchissant sur le rôle que ses confrères devraient jouer pour la transformation de la société africaine, a fait la réflexion suivante :

En Afrique, l'art pour l'art n'existe pas, tout art est social. Les artistes africains : sculpteurs, musiciens, poètes, ne sont pas des créateurs vivant dans une tour d'ivoire. Ils ne créent pas selon leur fantaisie. Ils soumettent leur inspiration artistique à une cause sociale.

Cette réflexion s'applique bien aux chansons des musiciens africains (Wendo Sore, dans *Ata ndele Mokili ekobaluka*, Kallé Jeef¹ dans *Indépendance*), aux arts plastiques, celui du maître Liyolo², par exemple, avec la statuette de la foire de Kinshasa en 1972, et aux œuvres littéraires produites par les romanciers africains.

En effet, en Afrique, tout comme ailleurs, et selon son fondement, toute œuvre artistique ou littéraire tire son origine dans la société où elle est produite. En d'autres termes, toute œuvre

¹ Wendo Sore est le pionnier de la musique congolaise. Au vu des réalités sociales de la capitale, Léopoldville, vers les années 58 - 59, il a composé cette chanson pour décrire la vie des Congolais. Pour lui, la situation sociale du peuple congolais changera tôt ou tard. Mokili signifie le monde, et **ekobaluka**, futur simple de « kobaluka » terme issu du Lingala, une des quatre langues vernaculaires de la R. D du Congo, signifie **changera**. Pour sa part, Kallé Jeef, père de la musique congolaise, a également composé la chanson pour célébrer la souveraineté nationale à l'occasion de l'indépendance de la République démocratique du Congo. Dans cette œuvre d'art, il chante la bravoure des politiques congolais, Patrice Lumumba, Joseph Kasavubu, Joseph Ileo, Justin Bomboko, qui se sont battus pour "arracher" l'indépendance auprès de leurs colonisateurs, les Belges.

² Maître Liyolo est un peintre congolais de renommée internationale. En 1972, il avait dessiné et présenté, à l'entrée de la foire internationale de Kinshasa, la statuette d'un homme avec les manches de sa chemise retroussées qui battait le tam-tam, symbolisant l'appel lancé par le Maréchal du Zaïre, Mobutu Sese Seko, à l'époque, invitant ainsi les Zairois, au travail. A travers cette statuette, le peintre faisait allusion au problème de travail, **Salongo**, qui était d'actualité au Zaïre.

est le miroir de sa société. Elle exprime les émotions, les sentiments de l'auteur, le malaise du peuple.

Dans son livre, *Pour une démystification: la littérature en Afrique*, s'inspirant de la conception littéraire de Stendhal, Zamenga Batukezanga (1996: 57), écrivain congolais, poète, sociologue, historien et humaniste, note: « Le roman est un miroir à travers lequel un peuple se regarde, perçoit non seulement ses faiblesses, ses insuffisances mais aussi ses qualités. En se regardant, en se reconnaissant, il peut arriver à changer ses mentalités. ».

Entendu comme œuvre d'imagination, le roman est, en effet considéré par beaucoup d'écrivains africains, comme un tremplin, une plate-forme, un espace pour exprimer leurs pensées, leurs émotions, leurs sentiments. Il est aussi, comme le dit Mata Masala (2010: 357) un moyen par lequel on "expulse la pression intérieure, une fuite, une évasion ou une conquête".

De l'époque coloniale jusqu'à l'époque postcoloniale, les romanciers africains ne cessent d'écrire des romans pour des raisons diverses: soit pour louer ou critiquer la tradition de leur origine sociale, soit pour exprimer le malaise de la société en mutation avec ses illusions et ses espoirs, soit pour relater les événements qui font l'actualité de la chronique journalière, en particulier les stratégies machiavéliques des pouvoirs oppressifs et totalitaires, les fléaux qui clouent le continent africain au sol: la corruption, les arrestations arbitraires, le viol et les guerres injustifiées.

Avouons qu'ils sont nombreux les auteurs africains qui participent à cet élan. Ils ont pour noms parmi tant d'autres: Paul Lomami-Tchibamba, *Ngando* (1948), Camara Laye, *L'Enfant noir* (1953) ou *Le Regard du Roi* (1954), Mongo Beti, *Ville cruelle* (1954) et *Le Pauvre-Christ de Bomba* (1956), Bernard Dadié, *Climbié* (1956), Ousmane Sembène, *Les Bouts de bois de Dieu* (1960), Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë* (1962), Olympe

Bhêly-Quénum, *Le Chant du lac* (1965), Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des Indépendances* (1968), Alioum Fantouré, *Le Cercle des Tropiques* (1972), Pius Ngandu Nkashama, *La mort faite homme* (1986). S'ajoutent à cette liste non exhaustive, deux noms des écrivains africains: Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda.

En 1957, Seydou Badian publie, aux Éditions Les Presses Universelles, son premier roman, *Sous l'Orage*. Dans cette fiction, il expose le conflit ouvert qui éclate dans une famille entre les vieux et les jeunes. Kany, une jeune collégienne, aime à en mourir un jeune collégien appelé Samou. Mais leur amour se bute à un obstacle. Détenteur des valeurs traditionnelles des ancêtres, trait d'union entre les vivants et les morts, le géniteur de Kany s'oppose farouchement à cette union, mais préfère plutôt marier sa fille au riche et polygame Famagan. Kany refuse la proposition de son père. Fâché, ce dernier envoie la récalcitrante avec son frère Birama au village chez son frère aîné Djigui. Après un bref séjour au milieu rural, les deux citadins rentrent en ville, où le père Benfa, sur conseils des autres sages du village et de son aîné Djigui, accepte la main de Samou. Plus tard, Kany et Samou se marient. Ainsi, leur rêve se réalise et devient une réalité.

Emboitant les pas à son confrère malien Seydou Badian, Marcel Khombe Mangwanda publie en 2008, aux Editions Pangolin, son premier roman intitulé *Le Porte-parole du président*. Dans cette œuvre littéraire, l'auteur examine le conflit qui oppose non seulement les vieux aux jeunes, mais aussi le pouvoir au peuple. Mondo, un jeune villageois, quitte son milieu natal après ses études primaires et secondaires à Sadi, et décide de poursuivre ses études universitaires à Kieseville. Là, il devient enseignant à l'Université, après l'obtention de sa licence. Plus tard, lauréat d'une bourse d'études, il part en Europe pour y poursuivre une formation doctorale. Au cours de son voyage, il tombe amoureux d'une jeune fille, étudiante en droit à l'Université. Mais leur idylle se bute aussi à un obstacle: l'oncle Giboba et les parents de Mondo s'opposent à cette alliance. Malgré la désapprobation des membres

de sa famille, Mondo foule aux pieds la tradition, épouse Mwadi, la fille de son choix. Après son doctorat, il rentre au pays, constate avec amertume que les conditions de vie n'équivalent plus à son niveau d'études du fait que son salaire mensuel ne correspond pas à ses aspirations. Il se met à combattre le régime en place, devient opposant au régime dictatorial et décide de libérer le peuple du joug de ce pouvoir répressif. Plus tard, il fait volte-face et se laisse corrompre, adhère au parti unique et devient le porte-parole du même régime qu'il prétendait combattre. Révoqué de son emploi, il redevient malheureux et n'arrive pas à accomplir sa mission. Son rêve s'étiole, et sa mission échoue.

Après une lecture méticuleuse de *Sous l'Orage* de Seydou Badian et du *Porte-parole du président* de Marcel Khombe Mangwanda, nous constatons que, bien que vivant dans deux espaces réels différents, les deux auteurs ont analysé, à des périodes différentes, à savoir l'époque coloniale et l'époque postcoloniale, un thème commun: le conflit des générations. Qu'entendent-ils par cette expression "conflit des générations"? Comment Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda perçoivent-ils cette opposition entre la vieille génération et la nouvelle, d'une part, et l'opposition entre le pouvoir et le peuple, d'autre part? Quelles solutions proposent-ils aux vieux et aux jeunes, au pouvoir et au peuple pour éradiquer le conflit qui demeure, dans leur société respective, même de nos jours, un obstacle à l'épanouissement de l'individu et un frein au développement de la communauté, de la société, de leur pays ? Telles sont les questions qui feront l'objet de notre analyse dans ce travail, et auxquelles cette étude voudrait répondre.

Pour y arriver, nous émettons les hypothèses suivantes: ce travail voudrait d'une part démontrer que le conflit des générations est une stratégie utilisée par chacun des deux romanciers en vue de combattre les phénomènes négatifs qui rongent les sociétés africaines, tout en envisageant la compréhension mutuelle comme base d'une harmonie et d'un développement social, savoir les vieux manquent de la vigueur et les jeunes de la sagesse.

D'autre part, le conflit politique est une stratégie et une dénonciation tenue par les deux écrivains face aux brimades exercées par les pouvoirs politiques à l'endroit de leurs propres peuples.

Le lecteur pourrait être tenté de savoir ce qui fonde notre choix sur ces deux fictions: *Sous l'Orage* et *Le Porte-parole du président* ? D'abord, le premier roman scrute le thème du conflit des générations qui éclate dans une famille entre deux classes d'âge: les vieux et les jeunes. Ce conflit se passe à l'époque coloniale, époque où le Mali, après des tractations politiques avec son ancienne métropole, obtient son indépendance; et, le deuxième roman examine le thème du conflit des générations non seulement au niveau des familles mais aussi au niveau professionnel et politique. Ce conflit se passe à l'époque postcoloniale, époque où la République démocratique du Congo, après quarante-huit années d'indépendance, continue à vivre des moments difficiles de son histoire: des guerres interminables, la misère, la corruption, la dictature, la paupérisation du peuple, la fuite des cerveaux et l'insouciance des dirigeants politiques. Le problème évoqué par ces deux écrivains demeure, de nos jours, sans solution permanente. Il nécessite une prompt solution pour éviter des catastrophes dans des familles, des communautés et des pays africains.

Ensuite, les deux romans paraissent complémentaires aussi bien sur le plan thématique que sur le plan politique. Ils exposent des problèmes socio-économiques, les idéologies des dirigeants de deux périodes différentes: ces deux fictions constituent sur le plan thématique le carrefour de deux moments importants de l'histoire de l'Afrique au sud du Sahara: l'époque coloniale et l'époque postcoloniale. Ainsi invitent-ils le peuple africain à une introspection, à un (r) éveil de conscience en vue de trouver des remèdes nécessaires aux maux qui rongent et détruisent leurs familles, leurs communautés, leurs pays. Enfin, on a de l'engouement pour chacun des deux romanciers de la littérature francophone.

Notre recherche va adopter deux méthodes : la méthode d'approche textuelle et la méthode sociocritique. Louis Remacle (1978 (1962): 27) définit la méthode textuelle comme une approche qui vise à "examiner minutieusement une œuvre, au point de vue de sa texture et de sa structure, afin de définir avec précision les moyens employés par l'auteur". Pour Claude Duchet (1977: 5), faire une étude sociocritique revient à "interroger l'implicite, le présupposé, le non-dit ou l'impensé, les silences et formuler les hypothèses de l'inconscient social du texte, dans une problématique de l'imaginaire".

Du point de vue de l'architecture, cinq chapitres précédés d'une introduction et suivis d'une conclusion, constituent l'ossature de notre étude. Le premier chapitre présentera respectivement les deux auteurs ainsi que leurs romans. Dans un premier temps, notre regard sera orienté vers la biographie, le livre de notre analyse, et les points de vue des critiques sur l'œuvre de Seydou Badian; et dans un deuxième temps, on s'attachera à la vie, au corpus de l'étude et aux avis des critiques sur le roman de Marcel Khombe Mangwanda.

Au deuxième chapitre, nous allons d'abord mettre en relief les aspects définitionnels du conflit des générations, ensuite, nous allons focaliser notre attention sur leurs manifestations sociales, professionnelles et politiques en Afrique sub-saharienne. L'analyse proprement dite du thème « conflit des générations » sur les plans social, professionnel et politique, fera l'objet de notre étude au troisième chapitre ; pendant que l'examen des personnages sera au centre de notre préoccupation au quatrième chapitre. On se penchera d'abord sur le classement des personnages, ensuite sur leur caractérisation, et enfin sur notre point de vue sur les personnages de ces deux romans.

Le cinquième chapitre sera consacré à l'étude de l'espace et du temps dans les deux ouvrages. Dans un premier temps, nous étudierons l'espace comme cadre de l'action des

personnages, et ensuite nous porterons un regard sur le temps, entendu comme l'époque de l'action des personnages dans les deux textes ainsi que les temps du récit.

CHAPITRE I. AUTEURS ET ŒUVRES

Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda sont deux romanciers de l’Afrique sub-saharienne. Soucieux de l’avenir prospère du continent africain, ils ont respectivement écrit, à des époques différentes, des romans qui dépeignent et décrivent, dans un langage simple et clair, des situations tragiques et dramatiques qui font l’objet de l’actualité quotidienne en Afrique noire. Economiques, culturelles, sociales, idéologiques ou politiques, ces situations sont survenues aussi bien en Afrique noire coloniale que postcoloniale. Ainsi, ces deux écrivains ont-ils été soucieux d’examiner, dans leur récit respectif, un aspect toujours permanent dans le monde, lequel nécessite une prompt solution : le conflit des générations. Qui sont ces deux romanciers qui évoquent et analysent ce thème d’actualité, et quel est leur itinéraire littéraire? Qu’est-ce qui les a motivés à exploiter ce thème dans leur roman respectif ? Nous essayerons, dans les lignes qui suivent, de répondre à ce faisceau de questions.

1. Seydou Badian

1.1. Sa vie

Descendant d’une famille des Kouyaté, les vénérables griots de l’Empire Mandingue, Seydou Badian, écrivain de l’ère de la colonisation, est né le 10 avril 1928 à Bamako au Mali. Très tôt, il connaît l’initiation traditionnelle des sages maliens. Plus tard, il découvre l’école moderne occidentale et commence ses études primaires et secondaires dans son pays natal. En 1942, il quitte le Mali et part en Europe pour entreprendre des études universitaires. Admis à la Faculté des Sciences de l’Université de Montpellier, il en sort, en 1955, docteur en médecine. De retour au Mali, il entame, après sa nomination, la carrière de médecin généraliste à Bougouni. Observateur invétéré des réalités quotidiennes de son continent et de celles de son pays d’origine en particulier, il fait son entrée en littérature et publie, en 1957, son premier roman, *Sous l’Orage*, ouvrage classé “l’un des grands classiques de la littérature

africaine” (Chevrier 1999: 38). Dans ce livre, il présente déjà en filigrane sa vision du monde concernant les conflits des générations.

Homme à multiples facettes, Seydou Badian s’intéresse non seulement à la littérature, mais aussi à la politique. Evoluant sous la houlette de Modibo Keita, il prend part au mouvement des indépendances africaines. La Fédération du Mali est créée en janvier 1959, et l’indépendance de la République du Mali est proclamée officiellement le 22 septembre 1960. Satisfait de la libération de son pays du joug colonial et préoccupé par les problèmes d’ordre politique, culturel, philosophique voire social qui surgissent en Afrique à l’aube de sa souveraineté nationale, il propose aux Africains un modèle idéologique basé sur leur propre identité en publiant, en 1961, *La Mort de Chaka*. Dans cette pièce de théâtre, Seydou Badian met en relief les divisions et le déchirement du royaume ancestral sud-africain, tout en considérant Chaka comme le symbole de l’union panafricaine.

En 1962, le président Modibo Keita instaure le régime socialiste au Mali. La même année, Seydou Badian devient ministre de l’Economie. Pendant cette période, il focalise davantage son attention sur la politique africaine et publie, en 1964, un essai, *Les Dirigeants africains face à leur peuple*. Dans cet ouvrage, il montre à ses confrères africains le modèle d’une révolution socialiste de type africain. En 1965, il est nommé ministre du Plan. Un an plus tard, il démissionne. En 1967, la crise politique s’accroît au Mali. Le général Moussa Traoré organise un coup d’Etat et renverse le régime de Modibo Keita. Seydou Badian, l’idéologue de Keita, est arrêté et emprisonné. Libéré en 1975 pour des raisons de santé, il part en exil en France avant de s’installer définitivement à Dakar, au Sénégal.

Lors de son séjour en prison, il rédige deux romans, *Le Sang des masques*, en 1976, et *Noces sacrées*, en 1977. Dans ces deux ouvrages, il décrit la situation misérable des Africains et met en exergue la désillusion et le désenchantement de ses confrères après les

indépendances africaines. Mais la toile de fond de ses livres reste la même: l'opposition entre la tradition et la modernité, l'éternel conflit entre le passé et le présent. Seydou Badian tient mordicus à une nouvelle société africaine basée sur la symbiose de valeurs ancestrales et modernes. Comment édifier cette nouvelle société? Toute son œuvre est fondée sur cette question cardinale à laquelle il tente de répondre. Depuis 1991, Seydou Badian, l'auteur de l'hymne national malien et militant de la première heure de l'Union Soudanaise-Rassemblement Démocratique Africain, est de retour dans son pays natal où il continue à jouer un rôle actif dans la vie politique.

1.2. Quintessence de *Sous l'Orage*

Ce roman met en relief le conflit ouvert qui oppose deux générations, la nouvelle génération et la vieille, les jeunes et les vieux, les modernistes et les conservateurs. Il montre comment la jeunesse, qui se prépare à entrer dans la vie, s'oppose d'une façon résolue à certaines pratiques ancestrales obsolètes, et surtout, refuse de se soumettre à la domination européenne, tout en accusant les aînés de veulerie.

Kany, fille du père Benfa et de maman Téné, tombe amoureuse de Samou, jeune collégien et fils de maman Coumba. Mais cette idylle se bute à un obstacle: la tradition. Garant intransigeant des valeurs africaines, père Benfa s'oppose farouchement à cette idylle. Il préfère plutôt donner sa fille en mariage à Famagan, un octogénaire, riche commerçant de la contrée et polygame, selon l'éthique africaine. Mais c'est sans le consentement de la fille.

Informée par sa mère de la décision du père Benfa, Kany, en tant que produit de l'école des Blancs, refuse catégoriquement d'obtempérer à la volonté de son géniteur. Ainsi naît, dans la famille Benfa, une division au sujet du mariage de Kany. D'un côté, les frères et sœurs de Kany donnent leur préférence au jeune Samou, leur congénère; de l'autre, le père

Benfa et son fils aîné Sibiri soutiennent la cause de Famagan, et maman Téné, inquiète et fidèle à la culture ancestrale, demande à sa fille de se soumettre à la volonté de son père.

Déçue par le comportement de Kany qui refuse d'être l'épouse du riche commerçant Famagan, père Benfa se résout à éloigner la récalcitrante en l'envoyant, en compagnie de Birama, chez son frère aîné Djigui. Kany et Birama s'en vont, par le train d'abord et puis par le chaland, au village de l'oncle Djigui où le mode de vie demeure archaïque. L'accueil a lieu d'abord dans la réticence, ensuite dans la cordialité. Les deux jeunes gens découvrent assez vite comment tout dans ce village est empreint du rythme de vie passéiste. Ils prennent cependant plaisir à faire connaissance avec certaines coutumes qui, tout en leur paraissant bizarres, leur semblent charmantes.

Plus tard, Birama fait connaissance avec l'infirmier Tiéman, un homme sage. Il le met au courant du différend qui s'est produit dans sa famille au sujet du mariage de Kany. Immédiatement, le sage écrit à Samou, et c'est par la réponse du jeune homme que Kany et Birama apprennent, au moment de repartir, que l'oncle Djigui est intervenu en faveur de sa nièce. Benfa s'est plié à la volonté de son frère aîné. Ainsi se termine le conflit dans la famille Benfa. Samou étant dorénavant accepté avec ferveur et joie dans la famille de Kany, les multiples épouses du père s'adressent au jeune homme comme leur futur gendre. Plus tard, Les deux jeunes gens se marient. Ainsi, leur rêve se concrétise et devient une réalité.

1.3. Etude critique de l'œuvre

Publié en 1957 aux Editions Les Presses Universelles d'Avignon, *Sous l'Orage*, le premier ouvrage de Seydou Badian, est un roman éducatif qui a provoqué diverses réactions auprès des lecteurs. Comme toute œuvre richement pourvue de vertus et/ou de thèmes, le roman de Seydou Badian n'a pas encore dévoilé tous ses mystères et il ne le fera peut-être

jamais. Ainsi, il a fait l'objet des critiques mitigés : d'une part, il a été salué par les critiques favorables aux thèmes développés par l'écrivain malien; alors que d'autre part, il a été vilipendé par ceux qui s'y opposent.

Parmi les partisans de l'écrivain malien qui reconnaissent la valeur littéraire de cette fiction, on peut citer Françoise Tsoungui qui a axé sa réflexion sur la biographie de Seydou Badian avant de porter son jugement sur la production littéraire de l'écrivain malien. Elle écrit: « Après une enfance africaine, des études primaires et quelques années d'études secondaires faites à Bamako, il s'expatrie et prépare le baccalauréat à Montpellier, en France. Il y fréquente la faculté de médecine et devient docteur en médecine en 1955 » (Tsoungui 1985: 4). Elle renchérit en disant que « Seydou a connu le passage du monde traditionnel au monde moderne. Comme Tiéman-le-soigneur, il a eu l'occasion de confronter ces deux mondes dans leur milieu d'origine » (*Ibidem*, 4).

Cette critique met l'accent sur la corrélation entre la vie et la carrière littéraire de Seydou Badian. Elle estime que les expériences de la vie quotidienne vécues par l'écrivain malien trouvent leur écho dans son œuvre littéraire. Cela parce que le romancier, dans sa fiction, fait allusion à la tradition africaine qu'il a expérimentée dans son pays d'origine pendant sa jeunesse tout comme pendant son adolescence, en tant qu'Africain. L'artiste se réfère aussi à la modernité qu'il a découverte pendant ses études primaires, secondaires et universitaires. Aussi essaie-t-il de concilier les deux mondes, traditionnel et moderne, pour montrer qu'une société qui se veut nouvelle et édifiante devrait nécessairement faire la symbiose des valeurs ancestrales et modernes.

Tout comme Françoise Tsoungui, Ouédraogo présente aussi des éloges à Seydou Badian pour la combinaison de l'oralité et de l'écriture dans ce roman, et il le souligne en ces termes: "Seydou Badian est un étudiant de l'histoire orale et écrite". Pour ce critique, l'intérêt

de ce roman se trouve dans le fait que l'auteur fait la symbiose de deux mondes, ancien, incarné par la tradition, et nouveau, représenté par la modernité. Pour sa part, Niyibizi Jean-Marie (2003: 4) salue favorablement le roman de Seydou Badian, tout en focalisant aussi son attention sur la biographie de Seydou Badian. Il met en exergue un aspect important qui le fascine: le changement de carrière dans la vie de cet écrivain. Il le témoigne en ces termes: "Seydou Badian Kouyaté est un médecin de formation. Mais curieusement, il s'est intéressé à la littérature. Ce changement brusque de domaine et l'intérêt que l'auteur attache à la littérature nous ont interpellé" (*Ibidem*: 4). Pour lui, ce romancier est spécial dans ce sens qu'il abandonne, de plein gré, sa carrière de guérisseur de corps pour se pencher à la littérature. Par ailleurs, il estime que ce changement est significatif: l'écrivain ne veut pas rester passif, indifférent aux réalités de sa société, mais veut plutôt demeurer actif en transmettant à son lectorat un message important.

Outre la biographie qui a attiré l'attention des critiques qu'on vient de présenter, un autre aspect qui les a fascinés, c'est la thématique. Léonard Sainville, par exemple, s'est intéressé à la thématique examinée par Seydou Badian dans cette œuvre romanesque. Il considère que « le roman de Seydou Badian expose le conflit qui oppose deux générations, les jeunes et les vieux » (Sainville, 1963: 156). Pour ce penseur, le roman de Seydou Badian est attrayant et éducatif parce qu'il examine le thème du conflit des générations, lequel interpelle les jeunes et les vieux, et les invite à la flexibilité pour l'édification d'une nouvelle société. Niyibizi Jean-Marie partage aussi le point de vue de Léonard Sainville. Il le confirme en ces termes: « Dans *Sous l'Orage*, Seydou Badian examine le thème du conflit qui oppose les jeunes et les vieux dans la société africaine en général et au Mali en particulier. De nos jours, le même problème demeure dans la société africaine, (il) reste non résolu et nécessite une solution » (Niyibizi, 2003: 4). Après observation des problèmes qui se posent en Afrique, de l'époque coloniale à nos jours, ce critique pense que le conflit des générations (ou le

conflit des classes d'âge) est un problème épineux qu'il convient de résoudre au plus vite car il constitue un obstacle non seulement pour l'épanouissement de l'individu, mais aussi un frein pour le développement social du continent africain.

Trois autres critiques prolongent la liste et se rangent dans la caste des partisans de Seydou Badian: Dorothy S. Blair, Patrice Nganang et Fallad Olureni.

Partant de la thématique du premier roman (*Sous l'orage*) de l'écrivain malien, Dorothy S. Blair (1976: 240) fait le constat suivant: « Seydou Badian a complété le brouillon de son roman en 1954 quand il était étudiant à l'Université de Montpellier, et il a publié l'œuvre en 1957. Son intention, en abordant le thème du conflit des générations, est didactique » (c'est notre traduction). Pour cette critique, Seydou Badian ne fait pas de l'art pour l'art. Il s'est servi d'une situation sociale qui fait l'actualité de la société africaine en vue de publier cette fiction. En outre, Dorothy S. Blair se penche davantage sur la thématique de l'ouvrage. Elle découvre un autre aspect important de cette fiction, celui lié au message de l'auteur. Elle le souligne en avouant qu'« ... à travers son ouvrage, Seydou Badian a un message important qu'il adresse aux Africains et il a choisi, à cet effet, le roman à thèse pour le véhiculer. Bien que le roman n'ait pas été lu par un grand nombre de lecteurs, parce qu'écrit dans une langue européenne, sa leçon morale est cependant adressée aux jeunes intellectuels, produits de l'école occidentale: ces derniers sont appelés à prendre la relève du pays à la fin de la colonisation. Pour ce, ils sont appelés à user de la sagesse africaine pour garder un bon équilibre entre la tradition et la modernité » [(Blair 1976: 24), (notre traduction)]. Pour sa part, Patrice Nganang (2008: 77) a également admiré la thématique du livre de Seydou Badian. Pour lui, le roman de cet auteur est une réussite littéraire parce que Seydou Badian a abordé un thème intéressant, la lutte contre la colonisation. Fallad Olureni (2011: 30) a orienté sa réflexion sur le thème de l'éducation afin d'évaluer la production

littéraire de l'écrivain malien. Pour elle, le roman de Seydou Badian est éducatif dans la mesure où il permet au lecteur, à travers l'amour de Kany et Samou, d'appréhender l'opposition entre la tradition et la modernité, le conflit entre les jeunes et les vieux. Elle tire une bonne leçon morale: les jeunes et les vieux doivent vivre ensemble pour édifier leur société.

Outre les éloges des partisans de Seydou Badian, son ouvrage n'a pas été épargné par Dorothy S. Blair. Examinant les personnages qui campent dans l'univers romanesque de Seydou Badian, Dorothy S. Blair (1976: 242) écrit: "les personnages sont tous superficiels, choisis comme des types, et non comme des individus; ils ne sont pas décrits en profondeur", (c'est notre traduction).

2. Marcel Khombe Mangwanda

2.1. Sa vie

Descendant de l'ethnie pende, peuple reconnu grâce à leurs masques et à leur danse, la *Minganzi*, Marcel Khombe Mangwanda, écrivain de la période postcoloniale, est né le 25 juin 1953 à Bangi, territoire de Gungu, dans la Province de Bandundu, en République Démocratique du Congo. Après ses études primaires et secondaires à Gungu et à Kikwit, il s'inscrit au programme de langue et littérature anglaises à l'Université de Lubumbashi.

Epris du désir de partager son savoir avec des étudiants, passionné de l'enseignement, Marcel Mangwanda quitte la ville de Lubumbashi et se rend à Kikwit où il décide de prester ses services en tant que professeur de littérature anglaise, à l'Institut Supérieur Pédagogique de Kikwit (ISP/Kikwit). Plus tard, il décide de quitter sa province natale, se rend à Kinshasa où il continue sa carrière d'enseignant, cette fois-ci à l'Institut Pédagogique National de Kinshasa (IPN). Soucieux de parfaire sa formation académique, il se retrouve en Angleterre

où il poursuit ses études universitaires, grâce à une bourse d'études. Après l'obtention du diplôme de *Master of Education (MEd)* de l'Université de Manchester, spécialement en Enseignement, il quitte l'Europe, rentre en Afrique et s'inscrit à l'Université de Pretoria, en Afrique du Sud, où il décroche un diplôme de *Master of Arts (MA)* en Littérature anglaise. Infatigable, il entreprend ses études doctorales et acquiert le diplôme de docteur d'Etat de l'Université de Pretoria, avec une thèse portant sur la fiction respective des auteurs zimbabwéens: Yvonne Vera, Dambudzo Marechera et John Eppel.

Depuis 1993, il est professeur de littératures postcoloniales au Département d'Anglais de l'Université d'Afrique du Sud (UNISA). Il est, en outre, interprète de conférences et traducteur, éditeur associé de la revue scientifique, *Scrutiny*².

Témoin oculaire des intrigues quotidiennes vécues par ses confrères africains après les indépendances, et observateur du comportement de ses collègues en particulier et des intellectuels africains en général, Marcel Khombe Mangwanda fait son entrée en littérature. Il débute sa carrière d'écrivain, tout en publiant, en 2008, son premier roman, *Le Porte-parole du président*, lequel dépeint, pendant l'époque postcoloniale, le conflit des familles, le conflit des jeunes et des vieux, le conflit idéologique entre le pouvoir et le peuple, et surtout le conflit des classes d'âge dans le milieu professionnel. Il stigmatise ceux-là mêmes qui sont censés participer et contribuer à l'essor économique de l'Afrique, à l'éradication de la misère de leurs compatriotes et au développement de l'Afrique postcoloniale. De surcroît, « ce roman pose un problème qui demeure, de nos jours, encore d'actualité: la place et le rôle de l'intellectuel africain dans le développement de sa communauté, de son pays et du continent africain » (Lete 2011: 333).

2.2. Quintessence du *Porte-parole du président*

Mondo débute ses études primaires et poursuit ses études secondaires à Sadi, son village natal. Après avoir passé son baccalauréat, il part à Kieseville pour continuer ses études universitaires. Après des années de dur labeur, il obtient son diplôme de licence et devient enseignant à l'Université. Plus tard, il bénéficie d'une bourse d'études qui lui permet de quitter Kieseville pour aller en Europe dans le but d'entreprendre ses études doctorales. Au cours de son voyage pour l'Europe, il tombe amoureux d'une jeune fille, Mwadi, qu'il se résout d'épouser. Leur amour est contrarié par la famille de Mondo. Défenseurs des us et coutumes du clan, ses parents n'acceptent pas le choix de leur enfant parce que la fiancée n'est pas de leur ethnie. Pour eux et selon la tradition, c'est eux qui choisissent pour leur fils ou neveu la fille à épouser. Ainsi naît le conflit non seulement entre l'oncle Giboba et ses aînés, mais aussi entre les membres de la famille de Mondo et Mwadi, la femme de Mondo. Malgré la désapprobation des membres de sa famille, Mondo épouse Mwadi.

Après son doctorat, il rentre dans son pays natal et tente de reprendre sa carrière d'enseignant à l'Université. Mais son engagement dans son ancienne institution universitaire est l'objet d'une lutte entre les anciens et les jeunes. Pour les anciens, un nouvel enseignant venu de l'Europe et devenu l'ami de Meya n'a pas le droit d'occuper ce poste, mais pour Mondo, jeune docteur, ce poste lui revient de droit. Cette situation crée un conflit entre les anciens et les nouveaux. Malgré ces frictions entre les deux classes d'âge, il reprend son poste d'enseignant à l'Université.

Plus tard, il constate avec regret qu'il est incapable de nouer les deux bouts de mois avec son salaire d'enseignant, et la situation salariale ne l'incommode. Il se révolte contre le gouvernement en place et commence à vilipender le régime du Sauveur de la Nation. Pour mettre à profit ses pensées révolutionnaires, il adhère au mouvement d'opposition dirigé par

un pasteur, mouvement qu'il quitte à cause de manque de transparence. Soucieux d'accéder à un poste supérieur, il adhère au parti unique et devient, grâce à l'intervention du directeur de cabinet du Président de la République, le porte-parole du président. Incapable de défendre, au cours d'une interview, les idéaux du parti unique, il est relevé de ses fonctions. Arrêté, il est relégué à Sadi, son village natal, et mis en résidence surveillée. Grâce à la magnanimité du Guide de la Nation, il est plus tard gracié. Il recouvre sa liberté, mais il est incapable de libérer son peuple. Son rêve s'étiole et sa mission échoue.

2.3. Etude critique de l'œuvre

Publié en 2008 aux Editions du Pangolin, à Bruxelles, *Le Porte-parole du président*, le premier roman de Marcel Khombe Mangwanda n'a pas été, d'un côté, bien accueilli par beaucoup de ses lecteurs, notamment ceux qui croient que le roman n'ajoute rien à leur savoir initial, les thèmes étant considérés comme creux. De l'autre, son écho a été retentissant auprès des chercheurs qui estiment que cet auteur a abordé un thème qui interpelle les intellectuels. Ainsi se confrontent sans le vouloir deux groupes autour de ce roman, les partisans et les détracteurs.

Tshambi et Emmanuel Kabeya sont les premiers critiques qui ont porté leur regard sur le roman de Marcel Khombe Mangwanda. Le premier, après examen de la production littéraire de l'écrivain congolais, focalise son regard sur un aspect qui lui semble intéressant: le pouvoir en Afrique. Selon Tshambi, en Afrique, le conflit idéologique entre le pouvoir et le peuple trouve son origine dans le comportement des autorités politiques de l'après-indépendance. Celles-ci remplissent leurs poches au grand mépris du peuple, tout en utilisant des pratiques inhumaines pour maintenir leur pouvoir. Déçu par l'intolérance des dirigeants africains à laquelle s'ajoute leur incompetence, ce critique estime que « *Le Porte-parole du président* censure les mœurs des autorités politiques » (Tshambi 2009: 2). Pour ce lecteur, le

romancier congolais n'écrit pas pour le plaisir d'écrire. Bien au contraire, il se sert d'une situation réelle qui prévaut dans les sociétés africaines postcoloniales comme prétexte pour écrire son ouvrage. Il fait un réquisitoire contre les autorités de l'Afrique postcoloniale. Son livre est une réussite littéraire.

Dans le même ordre d'idées intervient le point de vue du deuxième critique, Eddy Kabeya (2009: 4). Pour lui, le roman de Marcel Mangwanda fascine dans ce sens qu'il présente une caricature de leaders africains. Abordant aussi le thème du pouvoir après les indépendances africaines, Kabeya estime que les leaders politiques africains ont échoué dans l'exercice de leur pouvoir et dans leur mission parce qu'ils sont incapables de redresser la situation socio-économique de leurs pays. Ils sont également incapables de gouverner rationnellement leurs pays, leurs concitoyens continuent à croupir dans la misère et donc, à végéter.

Outre ces deux lecteurs, un autre critique s'ajoute sur la liste du lectorat favorable au roman de Marcel Khombe Mangwanda. Il s'agit de Lete Apey Esobe.

Dans son ouvrage publié aux Editions Manganga, à Libreville, Lete Apey Esobe, après avoir scruté la thématique de *Le Porte-parole du président*, accueille favorablement le livre de Marcel Khombe Mangwanda. Pour lui, ce roman est un succès littéraire dans ce sens que l'auteur a touché, d'une manière claire et sans ambiguïté, un problème d'actualité. Il le signifie en ces termes: « Ce roman pose un problème d'actualité: la place et le rôle de l'intellectuel africain dans le développement de sa communauté, de son pays et du continent africain ». (Lete, 2011: 333). Il renchérit sur son opinion en soulignant que « l'œuvre met à nu une situation réelle qui prévaut dans les sociétés africaines postcoloniales et nous invite à l'introspection. Tout intellectuel se doit de lire ce roman » (*idem*, 333).

Reconnaissons que ce n'est pas seulement l'aspect thématique qui est abordé par ce critique, il y a également un autre aspect qui retient son attention : les personnages. Il le dit en ces termes: « A travers le personnage de Mondo, l'auteur dresse le portrait de beaucoup d'intellectuels africains qui, en raison de leur complicité avec des régimes de délinquants, participent à l'échec de la plupart de nos Etats. Il continue sa réflexion sur les personnages en soulignant que « le danger de la clochardisation de l'intellectuel conduit au désengagement, à l'inertie, à la compromission et, dans certains cas, à l'exil » (*Ibidem*, 331-332). Concernant les personnages féminins, Lete Apey fait le constat ci-après:

A travers Mwadi et Talewa (la doctoresse de la campagne à qui Mondo raconte sa vie), on peut discerner la prééminence du discours féministe qui déplace la voix masculine associée au pouvoir totalitaire et au parti unique, symbole du patriarcat. Dans le roman, l'image de la femme comme objet sexuel associé à Eboma, la nouvelle compagne de Mondo et nièce de son patron, est ébranlée par la présence des personnages féminins forts, indépendants et influents, *Ibidem*, 332.

De ce qui précède, nous pouvons dire que Seydou Badian et Marcel Khome Mangwanda sont deux romanciers africains qui se penchent, dans leur thématique, sur les réalités de leur continent. Ils n'ont pas suivi un même itinéraire dans leur vie. Le premier a exercé divers métiers, à savoir médecin, romancier et politicien ; et le deuxième, par contre, est resté enseignant et écrivain. Cependant, dans leurs romans publiés en deux périodes différentes, à l'époque coloniale (1957) pour Seydou Badian et à la période postcoloniale (2008) pour Marcel Mangwanda, les deux écrivains abordent un thème commun: le conflit éternel entre les vieux et les jeunes, l'opposition entre les classes d'âge, le conflit entre les conservateurs et les progressistes, le conflit idéologique entre les dirigeants africains et le

peuple. Ils partagent aussi un souci commun qui est l'éradication de ces problèmes dans les sociétés africaines, problèmes qui constituent, *de facto*, un frein pour le développement du continent africain.

Si l'opposition entre les vieux et les jeunes constitue un obstacle au développement de l'Afrique, qu'entendons-nous par conflit des générations, et comment se manifeste-t-il en Afrique, plus particulièrement au Mali et en République démocratique du Congo?

CHAPITRE II: CONFLIT DES GENERATIONS : ASPECTS DEFINITIONNELS ET MANIFESTATIONS SOCIALES, PROFESSIONNELLES ET POLITIQUES DU CONFLIT DES GENERATIONS EN AFRIQUE SUB-SAHARIENNE

2. 1. Le conflit des générations: aspects définitionnels

D'emblée, soulignons que ce chapitre, consacré au contexte environnemental du conflit des générations en Afrique sub-saharienne, va s'attacher à ses manifestations sociales, professionnelles et politiques. Reconnaissons que le conflit des générations est une expression polysémique. Celle-ci revêt plusieurs significations, qui varient, dans l'espace et dans le temps, selon les penseurs européens et africains. Pour éviter tout malentendu, il convient, dans l'optique de notre analyse, d'élucider cette expression.

On voudrait, avant d'aborder ceux des critiques africains, d'abord s'attacher à l'examen des points de vue des théoriciens européens: Lewis S. Feuer, Josette Rey-Bove, Alain Rey, Robert Marty. Les penseurs africains retenus sont les suivants: Ahmadou Kourouma, Ngal Mbwil a Mpang, Amin Azimi et Alexie Tcheuyap et, enfin, les avis de Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda.

Dans son ouvrage intitulé *Eistein et le conflit des générations*, Lewis S. Feuer (1974: 18) énonce que le *conflit des générations* est « toute pulsion qui qualifie au sens large tout mouvement conflictuel caractérisant une classe d'âge par opposition à une autre. ». Cette opinion est également partagée par Josette Rey-Bove et Alain Rey. Ceux-ci définissent, dans *Le Nouveau Petit Robert* (2004: 510), le conflit des générations comme étant la « ...rencontre d'éléments, de sentiments contraires qui opposent la nouvelle génération appelée génération montante ou sacrifiée à celle dite des aînés ou des prédécesseurs ».

Partant de l'observation de ces critiques, il découle l'idée selon laquelle le conflit des générations est un mouvement d'un groupe vers l'autre, ou encore la rencontre de deux groupes, de deux sentiments contraires entre la nouvelle génération et l'ancienne génération.

Dans son livre, *Conflit des générations*, Robert Marty (2010: 50) définit ce groupe nominal comme un « choc, heurt se produisant entre différentes générations lorsque des éléments, des forces antagonistes entrent en contact et cherchent à s'évincer réciproquement. ».

De ces définitions, il ressort que le conflit des générations est un antagonisme, une compétition, un désaccord, une opposition entre deux ou plusieurs générations vivant au sein d'une même société. Il correspond à des expériences distinctes et provient des visions du monde différentes lorsqu'on ne s'efforce pas, à temps, de dégager les principes de justice qui devraient régir les intérêts divergents qui animent ces générations.

Au regard de toutes ces définitions proposées par des théoriciens européens, on peut déduire que le conflit des générations est un antagonisme, une lutte, une opposition entre deux générations, la nouvelle génération qui aspire au changement et l'ancienne qui refuse et rejette le changement.

Dans l'optique des penseurs africains, on va porter l'attention, respectivement sur les définitions d'Ahmadou Kourouma, Ngal Mbwil a Mpang, Amin Azimi et Alexie Tcheuyap, et on s'attachera à celles de Seydou Badian et de Marcel Khombe Mangwanda. Cela parce que leur opinion respective s'inscrit dans le cadre de notre analyse.

Pour Ahmadou Kourouma (1970: 13), le conflit des générations est « un antagonisme de toute forme d'oppression du peuple par l'autorité politique coloniale, d'abord, puis par la dictature de nouveaux dirigeants ». Selon ce romancier ivoirien, l'antagonisme (l'opposition

ou le conflit) entre les leaders politiques et le peuple est toujours manifeste et permanent en Afrique parce que les nouveaux colons africains, en dépit de leur mauvaise gouvernance, utilisent des pratiques inhumaines pour asseoir leur pouvoir pendant que le peuple qui les a hissés au sommet de l'État croupit dans la misère. Cet antagonisme n'enchanté pas les démunis ou les laissés-pour-compte. C'est pourquoi le peuple exprime son mécontentement à travers la révolte.

Quant à Ngal Mbwil a Mpang (1984: 122), cette expression renvoie au « déracinement culturel de l'intellectuel qui méprise sa culture en cherchant à tout abolir de sa tradition. Cela tiendrait au caractère dualiste de l'intellectuel d'alors dont l'action frise le mépris de l'Afrique et la fascination de l'Europe ». Partant de ce constat, l'auteur se pose une question: « Doit-on s'adapter à un monde de progrès sans perdre ses racines? ». Pour ce critique littéraire, si un homme décide d'abandonner ses racines et manifeste le désir de s'agripper à une nouveauté, il va essuyer un échec. En d'autres termes, il voudrait dire que le rejet de sa tradition et l'adoption de la modernité sont des exercices périlleux.

Réfléchissant sur le conflit des générations, Amin Azimi (1998: 10), s'exprime en ces termes:

Le conflit des générations n'est pas un phénomène nouveau, au contraire, il a existé à travers le temps. Suite à leur formation et leur expérience, les parents ainsi que leurs enfants ont des valeurs et perspectives différentes dans leurs systèmes. Les enfants se plaignent que leurs parents sont têtus, qu'ils ne sont pas à la mode, au moment où les parents ne sont pas à l'aise en voyant leurs enfants qui adoptent des comportements qui ne sont pas traditionnels. Ceci cause le stress, la tension entre les deux générations et le conflit naît ainsi.

S'agissant d'Alexie Tcheuyap (2010: 87), le conflit est « une opposition, une confrontation entre deux individus ou deux groupes ». Il renchérit sur sa pensée en évoquant que

Toute opposition d'intérêts se ramène nécessairement à une confrontation entre ceux qui ont intérêt à ce que se maintienne et se perpétue une situation dont ils bénéficient et ceux qui ont intérêt à ce que cette situation change. Quel que soit l'objet immédiat d'un conflit social, c'est toujours par rapport au statut quo que se définissent les positions des opposants. Et par rapport à ce statut quo, le seul choix possible, en dernier ressort, ne peut se faire qu'entre son maintien ou son changement, *Ibidem*, p.89.

Pour Seydou Badian (1957 : 71), le conflit des générations est « une mésentente, un désaccord entre les vieux et les jeunes ». Quant à Marcel Khombe Mangwanda (2008 : 58), le conflit des générations est « non seulement une mésentente entre les vieux et les jeunes, mais aussi une opposition idéologique entre les patrons et les travailleurs, le pouvoir et le peuple ».

De manière synthétique, chez tous ces penseurs, le conflit des générations est d'abord une mésentente entre le pouvoir et le peuple, laquelle est basée sur la vision des gouvernants et celle des gouvernés. Il signifie ensuite l'antagonisme entre la tradition représentée par les conservateurs et le modernisme incarné par les jeunes ou les intellectuels. Il signifie, enfin, une lutte entre parents et enfants, fondée sur les intérêts de chaque groupe.

Dans le contexte de cette étude, le conflit des générations sous-entend une opposition entre les jeunes et les vieux, et entre le pouvoir et le peuple.

2.2. Manifestations sociales, professionnelles et politiques du conflit des générations en Afrique sub-saharienne

Dans cette partie du continent africain, le conflit des générations se manifeste dans plusieurs secteurs, notamment: social, professionnel et politique. Dans le domaine social, on va attacher le conflit des générations à la conception africaine de la famille et du mariage. Dans le domaine professionnel, on va examiner la problématique de l'emploi; alors que sur le plan politique, on va s'attarder sur le mode de gestion du pouvoir.

La conception de la famille varie d'une société à l'autre. En Europe, par exemple, quand on parle de cette notion, on sous-entend la famille nucléaire, c'est-à-dire, le père, la mère et les enfants. En Afrique, par contre, on la définit autrement parce qu'elle est entendue au sens large, celle de la famille étendue (le père, la mère, les enfants issus de cette union, les oncles, les tantes, les cousins et cousines, etc.). Si cette conception africaine occupe une place importante au sein de la société, c'est parce que les liens entre les membres de ladite famille ne sont pas idéologiquement basés sur l'aspect biologique.

Ernest François Delafosse (1984: 47) a présenté une distinction entre la *famille réduite* et la *famille globale*. Pour lui, la *famille réduite*, appelée aussi *restreinte*, se compose essentiellement des géniteurs et des enfants qui habitent la « case », mais la véritable cellule sociale est la famille *globale* ou *étendue*.

Dans la société africaine existe une hiérarchie. Celle-ci a la forme pyramidale. Au sommet se trouve le chef du village. Investi du pouvoir par les ancêtres, il est le trait d'union entre les vivants et les morts. Il est entouré de sages qui font office de conseillers. En deuxième position se retrouve l'oncle. Ce dernier, surtout pour les familles à caractère matrilinéaire, qui a le pouvoir de bénir ou de maudire ses neveux ou nièces, en cas de transgression de la loi de la coutume. En troisième position intervient le père. Ce dernier,

pour les familles à tendance patrilinéaire, a le pouvoir de bénir ou de maudire sa progéniture. Au bas de la pyramide se trouve l'enfant. Celui-ci n'a pas le droit à la parole dans la société africaine traditionnelle. Il accepte sans rechigner les décisions de ses parents. Il en est de même de la femme.

Au Mali, chez les Bambara, par exemple, l'ensemble de la famille obéit à un même chef: le *fa* (père). Celui-ci a « la charge et la responsabilité morale et physique, dirige et protège tous les membres de la famille » (Viviane Pâques 1954 : 53).

Dans la lignée paternelle, la *ntene* (sœur du père) détient aussi le pouvoir. Elle jouit d'une grande influence dans la famille. Sa malédiction est redoutée par la progéniture. Dans la lignée maternelle, l'oncle maternel joue un rôle important; il a le droit de marier sa fille à son neveu.

En République démocratique du Congo, et particulièrement chez les *Pende*, peuple qui vit dans la province de Bandundu, le père détient le pouvoir de la famille. L'oncle maternel (le *ngwashi*) jouit aussi d'un pouvoir irréfutable. Il peut bénir ou maudire son neveu ou sa nièce en cas de désobéissance ou d'insoumission.

Selon l'éthique africaine, le mariage n'est pas seulement une union entre un homme et une femme, mais aussi une alliance entre deux familles, deux clans, deux villages. Aussi nécessite-t-il de la part des parents du garçon ou de la fille du temps en vue d'opérer un choix judicieux de la bru ou du gendre. Compte tenu de leur expérience, seuls les parents ont le droit de choisir la fiancée de leur fils, ou le fiancé de leur fille.

Considéré comme une activité d'un homme ou d'un groupe d'hommes déployés en vue d'un résultat utile, à en croire, Larousse (1987: 1926), le travail, en Afrique, pose des problèmes sérieux depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours, c'est-à-dire à l'époque

postcoloniale. Cela parce que la rémunération n'est pas équitable entre les patrons et les travailleurs. D'une part, les patrons n'œuvrent pas beaucoup, mais reçoivent "un gros salaire"; d'autre part, les employés travaillent beaucoup, souffrent, peinent quotidiennement, mais reçoivent mensuellement un "salaire insignifiant". Le principe qui dit: "À travail égal, salaire égal" n'existe pas, ici. Cette situation, dans la plupart des cas, entraîne des mécontentements et provoque des tensions entre employeurs et employés.

Outre le travail, source de mécontentement pour les employés, le pouvoir en Afrique constitue aussi une autre source de division entre les dirigeants et les peuples. D'une part, les nouveaux colons africains s'embourgeoisent sur le dos des peuples, utilisent des stratégies machiavéliques pour maintenir le pouvoir et gardent les populations dans la misère, en refusant d'améliorer les conditions de vie de ceux qui les ont hissés au sommet de l'État. D'autre part, les peuples, déçus du comportement de leurs chefs, désapprouvent les stratégies de leurs dirigeants et expriment leur déception à l'égard de ces derniers. D'où le conflit entre les dirigeants et le peuple. La pomme de discorde ou l'enjeu central de la compétition entre les deux groupes reste, selon Daniel Easton (2003: 93), « le partage du gâteau national ».

Pour ce critique, l'accès à la gouvernance dans les pays africains, conditionne l'accès direct aux ressources nationales. C'est pourquoi les conflits opposent les uns et les autres en vue d'avoir accès aux dites ressources. Il renchérit en évoquant que, dans « un État normalement autoritaire, l'accumulation des ressources est fondée sur la prédation et l'extorsion fondées sur la violence en association avec le clientélisme et la cooptation » (*Ibidem*).

La politique africaine, nourrie par cet autoritarisme au quotidien avec des conséquences incalculables pour les populations, ne laisse pas

les coudées franches à la société civile. Ce qui prouve la vulnérabilité de la démocratie en Afrique. C'est pourquoi le système social de la société africaine postcoloniale ne joue pas son rôle d'intégration des peuples marginalisés.

Somme toute, on peut affirmer qu'en Afrique, le conflit des générations se manifeste sous diverses formes selon la société, la région, ou le peuple. Conscient de ces réalités, tout penseur, tout écrivain, tout chercheur attentif pourra apprécier à leur juste valeur ces crises qui secouent la société africaine sub-saharienne. Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda, dans leurs ouvrages, n'ont pas caché leurs émotions, leurs déceptions ou leurs sentiments. Ils exploitent ces manifestations de conflits de générations. D'une part, ils exposent le comportement des vieux, lequel provoque la colère et le mécontentement des jeunes. D'autre part, ils mettent en relief le manque de savoir-faire ou savoir-vivre que désapprouvent les conservateurs de la tradition pour les jeunes. D'autre part encore, ils portent leur regard critique sur les relations conflictuelles entre le pouvoir et le peuple. Comment se présente alors le conflit des générations dans les deux romans de notre analyse?

CHAPITRE III. ANALYSE THEMATIQUE DU CONFLIT DES GENERATIONS

Comme nous l'avons signalé dans notre premier chapitre, Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda, dans leurs productions littéraires, réfléchissent et se penchent sur le thème du conflit qui est manifeste en Afrique entre les anciens, détenteurs de la sagesse traditionnelle, et les jeunes, tenants de la science occidentale. Le conflit se perçoit aussi dans l'opposition entre les anciens et les nouveaux, d'un côté et les nouveaux colons africains et les masses populaires, de l'autre.

Par thème, nous entendons, comme le dit E. Frenzel (1990 : 60), «... les matériaux primaires de base d'un ouvrage ». Signalons qu'il existe beaucoup de thèmes dans les œuvres qui constituent notre corpus, mais dans ce chapitre, notre attention sera uniquement focalisée sur les manifestations du conflit des générations à travers le mariage et le travail.

3.1. Le mariage vu par Seydou Badian

Dans *Sous l'Orage*, Seydou Badian met l'accent sur le thème du mariage, parce que c'est cela qui constitue, pour lui, la source du conflit en Afrique entre les vieux et les jeunes. Dès le début du roman, il montre que les relations entre Benfa et Kany, sa fille, sont sans heurts. A cet effet, le narrateur fait remarquer que: « Le père Benfa aimait bien Kany. Il parlait de son savoir à tous les vieux du quartier. Il leur disait comment elle savait manier l'écriture du blanc et avec quelle facilité elle savait lire les lettres d'où qu'elles vissent » (p.21).

Dans ce passage, Seydou Badian met d'abord en exergue deux personnages: le père Benfa et Kany. Il tient à informer implicitement son lectorat que le géniteur et sa fille seront à la base du conflit qui va éclater entre les anciens et les jeunes. Il montre ensuite l'attachement de l'un vers l'autre en utilisant le verbe « aimer ». Ce verbe, dans son sens premier, veut dire éprouver un sentiment d'affection. Contrairement au sens premier de l'infinitif **aimer**, ce

verbe, dans ce contexte précis, revêt une autre connotation. Etant conjugué ici à la troisième personne du singulier de l'indicatif imparfait (*aimait*), le verbe renvoie le lecteur à la vie harmonieuse menée dans le passé par ces deux personnages. En d'autres termes, cela sous-entend que le rapport qui existait entre Benfa et Kany était bon et irréprochable. Pour preuve, le géniteur reconnaissait la valeur intellectuelle de Kany et vantait, dans leur quartier ou à la mosquée, les connaissances acquises par sa fille à l'école des Blancs. On peut s'en apercevoir dans ce discours du narrateur: « Il *parlait* de son savoir, Il leur *disait*, elle *savait* manier l'écriture du blanc, elle *savait* lire. »

Plus tard, Seydou Badian informe le lecteur que le climat entre Benfa et sa fille était devenu insupportable, parce qu'un conflit a éclaté entre les deux. Et pour quelle cause ? Le narrateur livre que Benfa a donné sur un ton impératif une instruction formelle à sa fille: « Que je ne vous voie plus ensemble, avait ordonné le père de Kany, tu auras le mari que je voudrai » (p.22).

Le scripteur a utilisé deux verbes (**ordonner** et **vouloir**) en vue de montrer au lecteur la position de Benfa concernant le mariage de sa fille. Le premier verbe (**ordonner**), conjugué au temps plus-que-parfait, ne veut pas dire mettre les choses en ordre, mais signifie plutôt donner des ordres, des instructions. Dans ce cas, le discours adressé par Benfa à sa fille n'admet aucune réplique. Par ailleurs, l'action exprimée par le second verbe (**vouloir**) met en emphase l'action précédente, parce qu'elle met en exergue la volonté du père au détriment de celle de la fille. Dans cet extrait, l'auteur révèle l'intention cachée ou le souhait de Benfa. Pour ce dernier, la fille n'a pas le droit de se choisir un mari pour son mariage. Seul Benfa peut opérer un choix pour elle, comme l'exige la tradition Bambara. Contre l'attente du père, la réaction de la fille est claire comme l'explique le narrateur: « Kany n'était pas exactement de l'avis de son père » (p.22).

Dans les extraits ci-dessus, l'auteur fait ressortir deux conceptions du mariage. La première est celle entendue par des vieux, et la deuxième est celle définie par les jeunes. Ces deux visions s'opposent. Représentée par le père Benfa, la vieille génération veut pérenniser la tradition, en s'accrochant au respect de la parole des ancêtres. En revanche, la nouvelle génération symbolisée par Kany, veut le changement, en restructurant l'ordre social établi par les anciens. D'où le conflit entre ces deux groupes, dont le motif immédiat est le mariage forcé de Kany. Autour de cette alliance entre Kany et Samou se noue et se dénoue l'intrigue du roman de l'écrivain malien.

Remarquons que pour les vieux, le passé n'est pas seulement un trésor à garder jalousement, mais aussi un point de référence, un moment précieux qui doit impérativement servir d'exemples aux générations présentes et postérieures parce qu'il est plein d'enseignements édifiants. Garants de la sagesse ancestrale et soucieux de sauvegarder l'héritage des ancêtres, les vieux refusent tout changement en matière de mariage. Ils veulent préserver et respecter les instructions de leurs ancêtres tout en refusant que leur progéniture enfreigne les normes existantes. Concernant le mariage de Kany, les vieux insistent: « C'est nous qui décidons, comme il est d'usage. C'est à Kany de suivre. Depuis que le monde est monde, les mariages ont été faits comme nous le faisons » (p.54).

A travers ce passage, Seydou Badian place le lecteur devant la conception du mariage selon les vieux, ici symbolisés par le pronom personnel « *nous* » renvoyant à une collectivité distincte. En revanche le verbe **décider**, conjugué au temps présent de l'indicatif, est l'expression des préceptes établis par les anciens en matière de l'organisation sociale. Ce précepte est explicité ou clarifié par l'expression « comme il est d'usage ». Et ce précepte doit être concrétisé par Kany parce qu'elle doit obéir aux ordres des anciens: « C'est à Kany de suivre ». Implicitement, le locuteur veut dire que la fille n'a pas droit à la parole dans la société africaine. Elle est soumise et doit, par conséquent, rester muette devant la décision

prise par les adultes, représentants des ancêtres. Le locuteur sous-entend par ailleurs que les tenants de la tradition africaine, compte tenu de leur expérience, estiment qu'ils ont le droit de choisir, pour leur fille, le futur mari. Kany dans ces conditions n'en étant pas épargnée, elle doit accepter le choix des aînés. Pour les anciens: Famagan, le polygame et riche commerçant est le futur mari de Kany. Leur décision est également soutenue par Maman Téné: « Kany, ton père et ses frères se sont réunis. Ils ont décidé que tu épouseras Famagan [...] C'est la parole de ton père » (p.71).

Dans le non-dit, on se rend compte qu'à travers la position des anciens, le romancier veut attirer l'attention de son lectorat sur la place et le rôle de l'argent dans les conditions de réalisation du mariage en Afrique. Famagan, bien que polygame, veut épouser Kany, parce que son argent constitue son arme. Ainsi, en dépit de son âge et de ses multiples femmes, il reste le candidat préféré du clan Benfa pour le mariage de Kany. Les anciens veulent que leur fille soit l'épouse d'un richissime commerçant. Qu'importe son âge et le nombre de ses femmes. Cette conception traditionnelle du mariage est à l'opposé de celle des modernistes.

Pour les jeunes, le mariage est d'abord un engagement, une affaire de deux individus. Ces derniers se rencontrent et éprouvent un sentiment réciproque d'amour avant de s'engager eux-mêmes dans cette aventure idyllique et d'engager leurs parents. Sans ces préalables, l'union entre l'homme et la femme ne peut s'expliquer. Le narrateur explique le cas de la fille de Benfa:

Kany et Samou s'étaient rencontrés au cours d'une kermesse organisée au bord du fleuve. Leurs regards s'étaient croisés une, deux, trois fois; Samou, le lendemain, avait écrit. Il avait parlé d'amour, d'étoiles, de flèches, de feu et de Kany aux dents de lumière, pp.22-23.

Dans cette fiction, et au regard de ceux qui incarnent la vision moderniste, le narrateur met en relief deux personnages: Kany et Samou. Les deux « tourtereaux » ont éprouvé un sentiment d'affection mutuelle. Celle-ci est extériorisée, d'abord, par leurs regards expressifs. Ensuite, par la lettre adressée par Samou à Kany, le lendemain du jour de la fête, lettre dont l'objet principal est l'amour. Samou, dans sa missive, ne cache pas ses sentiments: il aime la fille de Benfa. Pour Kany, Samou est l' élu de son cœur, son fiancé, son futur mari. Elle pense à un avenir meilleur en compagnie de son futur mari. Sous forme de phénomène prédictif, elle fait même ce rêve que le narrateur dévoile au lecteur: « La fille de Benfa, cette lettre à la main, avait rêvé, avait rêvé de la petite maisonnette, maisonnette ornée d'un salon éblouissant aux meubles lourds; elle avait rêvé du petit jardin... » (p.23). Outre le rêve, la fille de Benfa extériorise son amour à l'égard de Samou à travers ce chant qui se lit à la page 25:

*O que ma tête soit entre deux glaives
Je lui resterai fidèle
Le berger pense à son étoile
Le piroguier reste fidèle aux murmures du fleuve
L'oiseau salue le lever du soleil
L'enfant rit sur les genoux de l'ancêtre.
Et moi je pense à celui
Que je chante par ces mots de tous les temps.
Qu'on me jette les mains liées
Au plus profond des eaux
Je le chanterai encore*

Le chant, expression de son lyrisme, est la voie choisie par Kany pour traduire son amour à l'égard de Samou. A travers ce chant idyllique, la fille de Benfa extériorise sa joie d'être la dulcinée de Samou. Dans les vers suivants, le narrateur fait savoir que la fille de Benfa est tombée littéralement amoureuse de Samou.

O que ma tête soit entre deux glaives

Je lui resterai fidèle

Le chant s'ouvre par une exclamation « O », une forme d'expression de son *moi*, c'est cela qui justifie l'emploi du déterminant possessif « ma » introduisant le nom commun féminin « tête », symbolisant la pensée de la précitée. Pour le narrateur, le pronom personnel **je** désigne bien Kany. Celle-ci est écartelée entre deux feux (deux glaives), elle se trouve devant un dilemme: d'une part, son père qui ne veut pas de son amant, et d'autre part, l'homme qu'elle chérit. En dépit de cette situation difficile, elle promet la fidélité à son futur mari (je lui resterai fidèle). Aussi chante-t-elle en vue de manifester son idylle envers Samou.

Le berger pense à son étoile

Le piroguier reste fidèle aux murmures du fleuve

L'oiseau salue le lever du soleil

L'enfant rit sur les genoux de l'ancêtre.

Et moi je pense à celui

Dans les vers ci-dessus, Kany compare sa vie à celle d'un berger, d'un piroguier, d'un oiseau, voire d'un enfant. Elle estime que si le berger symbolisé ici par son amant Samou trouve une amante (la fille de Benfa) favorable à ses vœux, si par ailleurs le piroguier respecte les bruits du fleuve, si l'oiseau manifeste sa joie lors d'un événement heureux, notamment le lever du soleil, et si l'enfant exprime sa joie lorsqu'il est amadoué ou dorloté par un parent, ou se trouve sur les genoux de son vieillard, à son tour, elle a aussi le droit d'exprimer ce qu'elle pense de son fiancé :

Qu'on me jette les mains liées

Au plus profond des eaux

Je le chanterai encore

Sa satisfaction a atteint le paroxysme. Ainsi prend-elle cette brave décision: « Qu'on me jette les mains liées au plus profond des eaux ». A travers le verbe « jette », qui signifie laisser couler, et le pronom personnel « me », Kany, symbole de la classe prolétaire, veut dire que son amour à l'égard de Samou, jeune lettré issu de la classe prolétaire comme elle, étant profond et sincère, ne peut être ébranlé par personne. De surcroît, elle veut aussi dire qu'elle aime le jeune collégien, et qu'elle refuse d'épouser Famagan, représentant de la classe bourgeoise, en foulant aux pieds les lois de la tradition de son terroir. C'est pourquoi elle se dit prête à accepter implicitement toutes les conséquences qui peuvent découler du choix qu'elle a opéré, et c'est pour cette raison qu'elle signe: « Je le chanterai encore » (pp.23-24). Parce qu'elle aime Samou à en mourir, elle tient à tout prix à vivre à ses côtés. Le chant est le moyen qu'elle utilise pour extérioriser le sentiment qu'elle éprouve envers l' élu de son cœur. En dépit de la décision prise par Benfa de marier sa fille à Famagan, Kany reste intransigeante: elle refuse d'épouser le polygame Famagan, tout en s'attachant davantage à Samou. Plus tard, elle sollicite l'intervention de sa mère: « Mâ, dit Kany d'une voix qui frémissait de sympathie, tu ne voudrais pas que je souffre comme tu as souffert, n'est-ce pas? Alors, ne m'oblige pas à épouser Famagan.» (p.74).

Considérée comme une confidente, une amie personnelle de Kany, maman Téné, symbole de la classe prolétaire, se révèle impuissante et incapable d'apporter de solution au projet de sa fille, parce qu'elle demeure fidèle à la tradition et toujours soumise à la volonté des anciens, notamment à celle de son mari. Elle ne peut aider sa fille à résoudre cet épineux problème. Soumise à la tradition, et donc impuissante, elle donne le conseil suivant à sa fille: « Ne parle pas de ces choses-là, murmure-t-elle. Tais-toi, tais-toi! Je ne puis rien, tu le sais bien, je ne suis rien. C'est ton père qui décide; auprès de lui, nous ne sommes rien, ni toi, ni moi. » (pp.74-75).

Les propos de maman Téné sont révélateurs de son impuissance : « Ne parle pas de ces choses-là ». C'est pourquoi elle conseille à sa fille d'accepter passivement la décision du père Benfa.

Ce discours de la mère de Kany explique et met l'accent implicitement sur la condition de la femme africaine dans la société traditionnelle: la femme est un être inférieur (« je ne suis rien, tu le sais bien ») ; sans droit à la parole et sans considération sociale : « nous ne sommes rien, ni toi, ni moi ». En tout état de cause, la femme dans la société africaine traditionnelle est définie comme une *res*. C'est un être qui n'a que des devoirs mais sans le moindre droit. C'est pour cette raison que, dans ladite société, la femme est reléguée à la cuisine. Elle est appelée à cultiver le champ, à nourrir la famille et à mettre au monde des enfants pour pérenniser la tradition. Autrement dit, elle ne peut en aucune façon émettre un avis sur un problème épineux qui survient dans sa famille.

Devant l'impuissance de sa mère et le durcissement de la position de son père, Kany n'obtempère pas. Au contraire, en tant que collégienne, elle choisit d'obéir à la logique cartésienne. Ainsi martèle-t-elle: « Je n'épouserai jamais Famagan. Il se fatigue pour rien. J'aime Samou et je l'aimerai toujours » (p.75). Déçu par le comportement de sa fille, Benfa exprime son état d'âme en ces termes: « Je vais les envoyer dès demain, elle et Birama, au village, chez mon frère Djigui » (p.75). Ainsi, Kany et son frère Birama, quittent la ville, et partent au village, par train, s'abreuvent bon gré mal gré, aux sources de la tradition. Ils retournent en ville, après un bref séjour au village. Comme les deux générations partagent des opinions opposées, et puisque le conflit est permanent entre les deux protagonistes, quelle solution propose l'auteur, à travers son narrateur, pour ramener l'harmonie entre les deux groupes ?

Dans la fiction, le scripteur se sert de Tiéman-le-Soigneur, un sage, considéré ici comme arbitre, en vue de faire prévaloir son opinion sur le conflit qui déchire les deux générations. D'un côté, ce sage homme montre aux jeunes, à travers Birama et Kany, la beauté profonde incarnée par les fêtes, les danses et la musique traditionnelles: « Vous n'avez pas ça en ville! dit Tiéman avec une enfantine fierté. Nous avons de très belles danses, une très belle musique » (p.142); les erreurs qu'ils ont commises: le manque de respect (p.296) et la brutalité (p.170), l'orgueil (p.56) envers les vieux. Et de l'autre, il invite les anciens à ne pas durcir leur position vis-à-vis de leurs enfants, et à reconnaître les bienfaits de la science, à apprécier chez les Blancs les progrès de la technologie (p.180), lesquels peuvent améliorer les conditions de l'homme: l'instruction, les soins médicaux.

Se trouvant au carrefour entre la tradition et le modernisme, Tiéman passe pour le porte-parole de Seydou Badian. A sa fonction de soigneur des corps humains s'ajoute désormais celle des esprits. Il fait prendre conscience aux jeunes de leurs responsabilités, les encourage à adopter une nouvelle attitude à définir à l'égard de leurs aînés. Par ailleurs, il invite les anciens à ne pas considérer les jeunes comme leurs adversaires ni leurs ennemis. Il préconise la réconciliation: « L'humanité serait vraiment pauvre si nous devions tous nous transformer en Européens. Il est souhaitable que chacun puisse apporter son chant, sa danse au concert des nations » (p.145).

L'on peut dès lors se poser la question de savoir si Kany et Samou vont se marier, après cette concertation conçue par le sage Tiéman, et si la réconciliation entre les conservateurs et les modernistes va se concrétiser. Écoutons ce qu'en dit le narrateur, depuis ce temps:

Samou était accueilli dans la famille du père Benfa; les co-épouses de maman Téné l'appelaient déjà « notre gendre », les petits frères de Kany, Nianson et

Karamoko, le taquinaient comme cela est de coutume; et Samou leur apportait souvent des petits cadeaux, p.155.

3.2. Le mariage vu par Marcel Khombe Mangwanda

Lorsqu'il porte son regard critique sur l'alliance entre Mondo et Mwadi, Marcel Khombe Mangwanda examine aussi dans sa fiction les manifestations du conflit des générations entre les vieux et les jeunes. Ayant grandi au village, Mondo a vécu sa jeunesse en respectant les us et coutumes de son terroir natal. Adolescent, et après ses études primaires et secondaires, il décide de poursuivre ses études en Europe. Au cours de son voyage, il rencontre Mwadi. Il décrit ainsi les circonstances qui entourent le début de son idylle avec cette fille de la manière suivante: « Le sort nous fit asseoir côte à côte dans l'avion qui m'emmenait en Europe pour la première fois. Elle était assise dans le siège près de la fenêtre. Je la rejoignis pour occuper celui à ses côtés » (p.85).

Dans le non-dit de cet extrait, le narrateur présente au lecteur la conception du mariage selon les jeunes : celui-ci doit se fonder sur une affection mutuelle doublée d'une entente entre deux individus de sexe différent. C'est pourquoi, implicitement, le narrateur estime que les deux jeunes étaient destinés à vivre ensemble. Cette opinion est illustrée par le lexème « sort » qui sous-entend une « puissance imaginaire supposée fixer le cours des événements dont la cause ne peut être déterminée ». Par ailleurs, le narrateur montre au lecteur le lieu, ici l'avion, qui marque le début de ce sentiment de Mondo envers la fille, y compris les circonstances qui ont favorisé cette rencontre. C'est à cet endroit précis que Mondo a reçu le premier coup de foudre.

Mais contre toute attente, les parents de Mondo rejettent du revers de la main le choix de leur fils, sous prétexte qu'il a foulé aux pieds les préceptes de la coutume des Pende en

matière de mariage. C'est pour cette raison qu'ils sont mécontents et n'acceptent pas la femme que leur présente leur fils. Le narrateur note:

Les rapports entre Madame Mondo et les parents de son mari ne furent pas plus cordiaux. Son mépris du milieu et les difficultés de communication entre elle et sa belle-famille contribuèrent à élargir le fossé qui existait entre eux, p.30.

Plus tard, le lecteur apprend du narrateur que ce mariage n'a pas duré longtemps, les deux jeunes époux étant forcés de divorcer. Attiré par le luxe mais aussi par la politique de son pays, Mondo s'est laissé corrompre par le pouvoir en place en acceptant le poste de porte-parole du président alors qu'il était auparavant l'opposant farouche du régime dictatorial. La volte-face de Mondo n'a pas plu à sa femme, elle constitue la cause immédiate de la séparation du couple.

L'écrivain congolais met également en relief les manifestations du conflit des générations à travers l'alliance entre l'oncle Giboba et sa femme. Venu du village, Giboba connaît parfaitement bien les us et coutumes de son milieu natal. Curieusement, en âme et conscience, il décide d'épouser une fille de la capitale sans l'avis de ses parents. Le narrateur dévoile à ce sujet ce qui suit:

Au village, à la nouvelle que leur fils s'est marié à Kieseville, les oncles sont irrités de ce qu'il ne les a pas contactés [...] ils se sentaient offensés par l'attitude qu'ils estimaient distante et irrespectueuse de leur frère cadet à leur égard, p.53.

Mécontents du comportement irrespectueux de Giboba, les parents n'ont pas hésité à exprimer leur déception et leur désolation. Le narrateur fait savoir qu'« ils n'apprécièrent pas

le fait qu'il ne les avait pas consultés » (p.53). En d'autres termes, à la nonchalance de Giboba s'ensuit la colère de ses parents qui se sentent trahis dans leur amour-propre par leur fils qui connaît parfaitement bien les exigences de la coutume.

Dans son sens premier, le verbe « apprécier » signifie **estimer** ou **déterminer la valeur de quelque chose ou de quelqu'un**. Mais, dans le contexte précis, le verbe « apprécier » veut dire **ne pas aimer**. En d'autres termes, le narrateur apprend au lecteur que les vieux n'étaient pas contents de Giboba à cause de l'acte qu'il a posé: il a épousé une citadine sans avoir préalablement consulté ses parents et solliciter leur avis, comme cela est requis par la coutume. En outre, il n'a pas informé les membres de sa famille de son intention d'épouser la fille de la capitale puisque le mariage est non seulement une affaire de deux individus, mais aussi celle de deux familles et de deux clans. Décidément, la culture de Giboba ne lui accorde pas la latitude de se choisir une compagne de vie. Ainsi, en refusant la présence des membres de sa famille à son mariage, il transgresse les lois de la coutume. Sa conduite se perçoit de ce fait comme un crime de lèse-majesté, une preuve irréfutable du manque de respect des jeunes à l'égard des aînés, intermédiaires entre les vivants et les morts, si l'on croit les parents du jeune homme. Ainsi Giboba marche-t-il à l'encontre de la tradition et met-il en opposition les vieux et les jeunes de son village.

Par ailleurs, Marcel Khombe Mangwanda scrute également les manifestations du conflit des générations quand il fait allusion au mariage de Meya et Melissa. On l'a déjà souligné, en Afrique, le mariage est un lien qui attache un homme à une femme sur tous les plans: sexuel, économique et moral. Le couple ne constitue pas un groupe isolé, autonome au sein de la société. Bien au contraire, il est d'abord au service de la famille, du lignage. Il ne peut et ne dispose de droit d'agir individuellement. La reconnaissance d'une union passe prioritairement par les membres de deux familles respectives.

En tant qu'africain connaissant les réalités de son milieu d'origine, Meya a décidé, de son propre gré, d'épouser une femme étrangère sans l'avis de ses parents. En suivant sa logique cartésienne, il a foulé aux pieds les lois de la coutume. De surcroît, il a fait éclater un conflit non seulement entre ses parents et lui, mais aussi entre ses parents et sa femme. Quand Meya a amené Melissa au Congo, celle-ci comptait sur son mari pour étouffer les critiques dans sa famille au sujet du choix qu'il a opéré:

A ceux qui s'interrogeaient sur la nécessité de parcourir des milliers de kilomètres pour épouser une femme noire alors qu'il y en avait des millions en Afrique, il répondait en riant qu'il n'en avait pas trouvé une qui était prête à supporter ses caprices et défauts, p.69.

Tenant de la science, en refusant d'épouser une fille de son village, donc de son ethnie, Meya a désobéi à ses oncles, aux anciens considérés comme défenseurs de la sagesse traditionnelle africaine. Il a ainsi rallumé le feu au village. C'est là la cause de la mésentente et l'opposition qui sont monnaie courante au sujet du mariage entre les vieux et les jeunes.

Dans cette fiction, Marcel Khombe Mangwanda examine trois cas de mariage: le mariage de Mondo et Mwadi, le mariage de Giboba et sa femme et celui de Meya et Melissa. Le premier mariage se solde par le divorce, tandis que les deux autres se maintiennent. Quelle est la solution que propose cet écrivain au conflit qui éclate entre les vieux et les jeunes concernant le mariage?

Certes le romancier ne propose pas la symbiose des valeurs traditionnelles et modernes. Il semble laisser aux jeunes la latitude de se choisir eux-mêmes le/ la futur (e) conjoint(e), mais à leur risque et péril. Pour Marcel Khombe Mangwanda, le mariage est l'union entre un homme et une femme. C'est pourquoi il pense que les jeunes ont le droit de respecter la tradition ou pas. Ils préfèrent se livrer seuls à cette aventure idyllique sans l'avis de leurs parents, de leurs oncles. Toutefois, considère-t-il, que l'attitude des jeunes est souvent

punissable. C'est pourquoi, dans la plupart des cas, leur mariage se solde par des échecs. Marcel Khombe Mangwanda, contrairement à son confrère Seydou Badian, ne condamne pas la tradition. Bien au contraire, il pense que les jeunes, symbolisant l'instruction, la fougue et l'immaturation, ont besoin de conseils des vieux, détenteurs de la sagesse, pour accomplir avec succès leur entreprise, surtout en matière de mariage, un phénomène délicat.

3.3. Le travail vu par Seydou Badian

Dans *Sous l'Orage*, l'écrivain malien examine la symbolique du travail à l'époque coloniale, à partir de laquelle il constate que le conflit, sur le plan professionnel, est permanent et se manifeste entre les Blancs, représentants du pouvoir colonial et les Noirs, soumis.

Pour Seydou Badian, les relations entre les deux groupes sont celles des affaires, dans lesquelles les Blancs ont toujours le dessus. Portant son regard sur les rapports entre Blancs et Noirs à l'époque coloniale, Françoise Tsoungui (1985: 44) écrit: « Le Blanc est le patron et le Noir l'employé. Le Blanc est le commerçant autour de qui tourne toute l'économie du pays: c'est lui qui achète aux producteurs et qui revend aux consommateurs ». A travers ces propos, cette critique montre au lecteur la mission du Blanc à l'époque coloniale. Pour elle, le Blanc visait plus le contrôle de l'économie, l'argent. C'est ainsi qu'il était plus intéressé au commerce. Sa conception du travail était claire: diriger et organiser et, pour l'homme de couleur : obéir aux ordres du chef, se soumettre, travailler et produire pour lui. Et cela à n'importe quel prix.

Pour Seydou Badian, le Blanc n'était pas un bon patron parce qu'il ne remplissait pas toutes les conditions requises pour être patron et responsable d'une compagnie. Bien au contraire, il démérait, parce qu'il était justement un mauvais patron. Le narrateur décrit le « mauvais patron » en ces termes: « Le Blanc n'a jamais rédigé un rapport. Il ignore

jusqu'aux règles élémentaires de la grammaire » (p.88). Il explicite davantage le sens de l'expression « mauvais patron » de la manière suivante, en reprenant les propos d'un commis:

Ma carrière m'a été pénible. J'ai toujours eu affaire à de mauvais patrons. Et vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir un mauvais patron. Il vous rend la vie impossible. Quoi que vous fassiez, il est mécontent. Il vous crée des histoires, vous crie après à longueur de journée et le bureau devient un véritable enfer, p.91.

Le scripteur révèle, à travers ces deux extraits, la conception du travail selon le colonisateur. En dépit de son ignorance due au manque d'instruction (*le Blanc n'a jamais rédigé un rapport. Il ignore jusqu'aux règles élémentaires de la grammaire*), le Blanc est appelé à diriger et à commander. Peu importe son niveau d'études, il est le maître, et le Noir est le serviteur ("*c'est moi qui faisais tout le travail*", p.88). Le patron peut s'arroger le droit de vous insulter ou de crier sur vous, vous n'avez pas le droit de répondre à son discours, vous devez tout acquiescer parce qu'il est le maître. Par ce truchement, le scripteur présente au lecteur deux classes sociales qui sont en opposition: la classe bourgeoise ou dominante (les Blancs) et la classe prolétaire ou dominée (les Noirs). Il met l'accent sur l'inégalité sociale pratiquée pendant la colonisation.

Par ailleurs, le narrateur montre encore l'injustice des Blancs en ces termes: « Et parfois pour un même travail, les salaires sont différents entre Blancs et Noirs » (p.91). Un commis explicite la situation: « Je travaille comme un imbécile et n'importe quel débarqué gagne deux fois plus que moi. Ce n'est pas le travail, mais la couleur qu'on paie » (p.91). Ces propos montrent encore que le Blanc était supérieur et le Noir l'inférieur. La couleur de la peau constituait un facteur important de la rémunération.

Outre le niveau intellectuel infrahumain dans lequel évoluait l'homme de couleur, un autre problème était remarquable dans les actes du colonisateur : l'esprit discriminatoire. Le scripteur note: « Il est négrophobe. Pour lui, le nègre ne peut rien, ne représente rien » (p.88).

Est « négrophobe », celui ou celle qui n'aime pas un homme ou une femme de la race noire, à en croire, Mike Garnier et Janine Picard (2004: 11). A travers le lexème « négrophobe », le scripteur veut montrer au lecteur le comportement et la philosophie discriminatoires pratiqués par le Blanc pendant la période coloniale. De plus, il montre au lecteur la position du Blanc par rapport à celle du Noir: le colonisateur est le maître et le colonisé est le serviteur. Ainsi, même au niveau du travail, la discrimination reste omniprésente. Pour le Blanc, le Nègre était un sous-homme qu'il fallait exploiter.

Cette philosophie politique du Blanc vis-à-vis du Noir est remarquable et permanente tant au niveau du travail qu'au niveau de l'habitat. Seydou Badian démontre que les Blancs ont droit à des villas modernes dans des quartiers modernes, alors que les Noirs, qui travaillent durs, doivent se contenter d'habiter dans des quartiers indigènes. Cette pratique a provoqué un mécontentement, un conflit entre les deux groupes. Ainsi, Samou, jeune collégien et prolétaire, n'hésite-t-il pas de fulminer et d'exprimer son indignation en ces termes:

Quel contraste entre ce quartier et le nôtre. On ne se croirait pas dans la même ville. Ici au moins les yeux servent à quelque chose. Regarde-moi ces rues. Elles sont larges, goudronnées, alors que les nôtres! ... Ici, une demi-heure après la pluie, les rues sont nettoyées et plus propres que jamais. Après la pluie, les rues des quartiers indigènes deviennent des mares, des borbiers, p.67.

A travers la comparaison qu'il établit entre les deux quartiers, Samou prouve l'opposition qui existe entre le milieu où résident les Blancs et celui où vivent les Noirs. Il utilise le terme « contraste » pour montrer l'opposition marquée entre les deux quartiers. Il utilise également des qualificatifs pour insister sur la différence remarquable entre les deux milieux résidentiels. Pour les Blancs, il spécifie que les rues sont *larges* et *goudronnées*, et pour les Noirs, il souligne que les rues ne sont pas *larges*, elles sont plutôt *étroites* et *non asphaltées* (*et les nôtres!* ...). Quand il pleut, les eaux dans les quartiers des colonisateurs coulent et laissent les rues *propres*; contrairement aux rues des quartiers des Noirs où les eaux stagnent après la pluie et constituent des mares et des monticules de saletés insupportables.

L'indignation de Samou se justifie. Dans ce sens que ce jeune collégien met en lumière la différence qui existait, à l'époque coloniale, entre patrons et travailleurs, administrateurs et administrés, Blancs et Noirs. Cette différence est remarquable au niveau du travail, du salaire ainsi qu'à celui de l'habitat. Le responsable de cette ségrégation raciale, entre patrons et employés, « c'est le même administrateur », comme le confirme Samou (p.67). En dépit de cette critique négative de Samou à l'égard de la philosophie des Blancs vis-à-vis des Noirs à l'époque coloniale, Tiéman-le-soigneur, contrairement à l'opinion de ce jeune collégien, a apprécié chez les Blancs les progrès qui peuvent améliorer la vie de l'homme : les soins médicaux et l'instruction (Tsoungui 1985 : 51).

Comme la colonisation est une période difficile pour les Africains, les colonisateurs blancs sont des patrons, ils ne paient pas convenablement les colonisés. A travers le narrateur, quelle est alors la solution proposée par l'auteur pour mettre fin à cet avilissement entretenu par le colonisateur à l'endroit du colonisé?

Le scripteur propose la décolonisation comme meilleure solution pour éradiquer les corvées des Noirs et les inégalités sociales qui ont prévalu à l'époque coloniale. Comme le souligne Makhan:

Les temps ont changé. Temps nouveaux! Temps nouveaux! Le villageois qui s'était réfugié dans la ville envisage le retour parmi les siens, car le travail forcé va mourir et il sera désormais protégé par des lois, il devient un homme libre, p.136.

Pour renchérir, il ajoute:

Le commis est heureux, il ne sera plus l'éternel subordonné, il aura le salaire qu'il mérite. Les jeunes pourront faire les études qui leur plaisent. Ils ne seront plus limités...Le soldat sera dans les mêmes conditions que le soldat blanc. Oui, tout le monde sera bien, p.136.

Avec la décolonisation, Seydou Badian estime que les Noirs seront libérés du joug colonial, ils pourront travailler en toute quiétude et bénéficier d'un salaire égal pour un travail rendu aux patrons, leurs conditions de vie pourront également changer.

3.4. Le travail tel qu'entendu par Marcel Khombe Mangwanda

Si dans *Sous l'Orage* Seydou Badian s'est attelé à scruter la conception du travail à l'époque coloniale, en revanche dans *Le porte-parole du président*, Marcel Khombe Mangwanda s'est intéressé à la conception du travail pendant la période postcoloniale.

Après observation des réalités de son pays, et surtout du milieu professionnel, l'écrivain congolais constate avec amertume que la conception du travail, après les indépendances en Afrique, est pire qu'à l'époque coloniale. Il constate aussi que le conflit est omniprésent entre nouveaux colonisateurs, c'est-à-dire entre les dirigeants politiques et leur peuple respectif. A

l'époque coloniale, les patrons étaient des Blancs, tandis qu'à l'époque postcoloniale, ce sont des Noirs. Paradoxalement, ces nouveaux patrons affichent des comportements inadmissibles et inhumains face au peuple qu'ils dirigent: ils font souffrir leurs propres frères et entretiennent des attitudes dégradantes à leur endroit.

Pour engager un travailleur, par exemple, le patron doit recourir à des critères subjectifs. Les relations personnelles avec les patrons sont plus importantes que les mérites, les diplômes n'ont plus leur place, l'appartenance directe ou indirecte à la famille, à la tribu ou au clan du patron s'avère indispensable pour occuper une bonne place dans une compagnie. Pour illustrer sa pensée, l'écrivain congolais met en relief les manifestations du conflit idéologique qui naît à l'Université entre travailleurs d'une part; et celui qui éclate entre dirigeants et travailleurs, d'autre part. Il se sert de deux exemples respectivement édifiants: le cas de Mondo et celui de Meya.

Parti en Europe pour raisons d'études, Mondo regagne son pays avec un diplôme de doctorat. Mais pour ses anciens collègues, le retour du précité au pays constitue l'objet de conflits permanents. N'ayant guère manifesté le désir de poursuivre leurs études, n'ayant pas le courage pour entreprendre les recherches doctorales, et restés au pays, les anciens collègues de Mondo ne veulent pas entendre parler de celui-ci. Ils estiment que le docteur, avec son diplôme, les dépasse sur le plan académique, et il va facilement accéder à un poste supérieur. C'est ainsi qu'ils ne supportent pas le docteur et ne veulent pas de sa présence à l'Université.

A travers l'incompréhension entre Mondo et ses anciens collègues, Marcel Khombe Mangwanda aborde implicitement le problème de classe d'âge. En effet, deux classes d'âge naissent à l'Université où Mondo travaille comme enseignant: l'ancienne génération et la jeune. La première classe, compte tenu de son ancienneté et de son expérience, tient à

commander et à consolider sa position; tandis que la deuxième en revanche, se considérant comme un souffle nouveau, et imbue d'elle-même, refuse toute intention de soumission envisagée par la première qu'elle considère comme dépassée. D'où le conflit entre ces deux groupes, basé sur l'intérêt particulier de chaque groupe. Alexie Tcheuyap (2010: 87) déclare: « Toute opposition d'intérêts se ramène nécessairement à une confrontation entre ceux qui ont intérêt à ce que se maintienne et se perpétue une situation dont ils bénéficient et ceux qui ont intérêt à ce que la situation change ». La déclaration de ce critique se justifie dans la situation de Mondo au sein de son milieu professionnel. Jaloux, les anciens ne veulent pas de lui parce qu'ils estiment que leur collègue, avec son diplôme, pourrait les remplacer et être promu incessamment à un poste supérieur. Ainsi décident-ils de le combattre.

Plus tard, Mondo constate que les violons ne s'accordent pas entre ses collègues et lui. Il constate aussi que le pouvoir en place a la mainmise sur l'Université. Pour accéder à un poste important, il faut appartenir au parti unique, faire bon gré mal gré la campagne du parti unique, nouer des rapports d'amitiés avec un proche du chef, etc. Mais Mondo se révolte contre ce système mis en place par les dirigeants du pays, c'est pourquoi il prend la décision de mener un combat contre ce régime. D'abord, il exprime sa déception en ces termes:

A mon retour, je retrouvai une Université divisée. L'opportunisme et le clientélisme en vigueur dans les sphères du pouvoir commençaient peu à peu à gagner cette institution et à éroder l'esprit universitaire, p.57.

A travers le locuteur « je », le narrateur expose au lecteur les sentiments ressentis par cet universitaire (le docteur) revenu de l'Europe avec enthousiasme et détermination pour apporter sa contribution au développement de son pays. D'une part, Mondo est fier et content de regagner son pays natal où il a l'intention de travailler avec patriotisme et, d'autre part, il est littéralement déçu et désorienté par la politique du gouvernement en place. D'où sa

déception. Celle-ci se justifie par le fait que l'Université est minée par une guerre intestine, pendant que le pouvoir politique exerce un contrôle musclé sur cette institution supposée rester indépendante, à l'abri de la politique pour son épanouissement scientifique. Quand le locuteur déclare que l'Université est divisée, il veut implicitement avouer que, en vue de bien soumettre les enseignants et les étudiants de cette institution académique, le pouvoir use de stratégies machiavéliques visant à diviser pour régner. Et quand il évoque les deux mots « opportunisme et clientélisme », il veut sous-entendre que, d'après le docteur Mondo, ce sont les deux fléaux qui rongent et détruisent l'Université. Le narrateur explicite la pensée de Mondo en ces termes: « Le recteur et la majorité des doyens de facultés proviennent presque tous des universités de notre ancienne métropole coloniale » (p.57). Ensuite, il révèle la déception de Mondo sur la procédure de nominations des cadres académiques: « Ils n'étaient pas toujours choisis parmi les plus méritants. Les collègues, qui étaient formés au pays et se prenant de ce fait pour des ayants droit de l'institution, toléraient mal ce genre de mainmise sur les structures de l'Université.»(p.57).

L'immixtion du pouvoir dans la gestion de l'Université n'enchant pas Mondo qui revient de l'Europe avec une nouvelle vision sur la réforme de l'enseignement universitaire à laquelle il voudrait ajouter une nouvelle conception du développement de son pays.

Blessé dans ses sentiments, il décide de mener une campagne de dénigrement contre le pouvoir en place et devient par ricochet l'opposant du régime. Il donne ouvertement ses avis et considérations sur le gouvernement en place, et vilipende la dérive des dirigeants. Ses positions vis-à-vis de la direction du pays font de lui, au sein du milieu universitaire, un enseignant vedette, comme il le confirme lui-même: « Ma popularité s'accrut considérablement à l'Université car je symbolisais aux yeux des étudiants le courage qui manquait aux intellectuels de notre pays » (p.91). Pour lui, « La lutte pour la démocratie devait commencer à l'Université » (p.73). Après un laps de temps, Mondo a commencé à

assister à des réunions clandestines des mouvements d'opposition en vue d'un changement de régime: « Le président de la réunion était un petit homme mince et chauve, d'une soixantaine d'années. Il était le coordinateur du mouvement d'opposition dans la capitale » (p.103).

Par ailleurs, le narrateur dans le roman de Marcel Khombe Mangwanda présente le mouvement du Pasteur comme une force religieuse qui veut bousculer le pouvoir politique en place. Il fait observer:

La seule volonté politique qui existe chez nous est celle de se remplir les poches. A mon avis, ce ne sont pas des gens comme nous qui devraient se gêner le plus dans ces circonstances. Ce sont plutôt les membres de la classe dirigeante qui courent à l'étranger pour se faire soigner d'une toux ou d'une appendice, p.99.

Les dirigeants du pays sont des insoucians, des irresponsables, parce que sans cœur. Pendant que le peuple croupit dans la misère, eux ne se soucient pas le moins du monde de ceux qui ont voté pour eux, ceux qui les ont hissés au sommet de l'Etat. Le pasteur, voulant démontrer la mauvaise foi des membres du gouvernement et voulant convaincre les adeptes de son mouvement d'opposition, insinue: « Voyez-vous des ministres ou des députés autour de vous? Ils ne sont pas ici. Ils festoient et s'enivrent alors que vous, leurs victimes, croupissez dans la misère. Ils ne vous connaissent pas et ne veulent pas vous connaître » (p.92).

Comme le gouvernement ne veut pas répondre aux attentes du peuple, comme les ministres et les députés s'embourgeoisent sur le dos du peuple et ne veulent pas penser à ses souffrances, il s'ensuit inévitablement un conflit entre les deux classes: la classe bourgeoise et dominante et la classe prolétaire. D'une part, les détenteurs du pouvoir veulent à tout prix le maintenir, et d'autre part, les travailleurs, déçus par le comportement irresponsable de leurs dirigeants, tiennent avec la dernière énergie au changement. Ainsi

naissent entre ces deux groupes opposés par leur idéologie une tension, une mésentente, une disparité permanente.

Après quelques mois d'assistance aux réunions, Mondo décide de quitter ce mouvement d'opposition parce qu'il constate que le mot « justice » n'a pas de place dans ce groupe: les anciens étant imbus du pouvoir, lui tournent le dos, en dépit de sa contribution aux activités du mouvement.

Soucieux d'améliorer les conditions de vie de ses frères, déterminé à mettre fin au régime dictatorial qui fait rage dans son pays natal, Mondo fait volte-face en adhérant dorénavant au parti politique en place, en dépit de l'opposition farouche de Mwadi, son épouse. Pour lui, il ne s'agit pas d'une trahison du peuple, mais d'une stratégie visant à combattre l'ennemi de l'intérieur, c'est-à-dire en se le rapprochant. Suite à l'intervention de son collègue Nyoka, et de celle du Directeur du cabinet du Président de la République, Mondo accède à un poste supérieur. Il est nommé porte-parole du Président. Mais la présence de ce docteur dans le milieu présidentiel et son adhésion au parti unique lui confèrent sporadiquement honneur et prestige qu'il recherchait. Après quelques mois, il connaît un changement sur le plan social. Plus tard, il est révoqué de son poste et redevient malheureux. Il ne concrétisera plus son rêve de libérer sa famille et son peuple de l'emprise du régime oppressif et dictatorial.

Selon Marcel Khombe Mangwanda, la discrimination entre les riches, nouveaux colons africains, et les travailleurs, victimes de l'idéologie de nouveaux riches, est remarquable. Elle se manifeste sur le plan de l'habitat. Les bourgeois résident dans les quartiers luxueux, et les laissés-pour-compte ou les pauvres dans des quartiers populaires, comme le confirme Mondo:

La résidence du Directeur était située au fameux *Quartier des Hirondelles*, nouveau quartier résidentiel bâti sur une colline surplombant le fleuve. Les appartements et villas de style moderne étaient l'œuvre d'une firme d'architectes italiens. Les grosses légumes du pays y possédaient plus d'une villa, p.125.

Il renchérit sa pensée: «De nombreux ministres et directeurs généraux d'entreprises habitaient le Quartier des Hirondelles où ils logeaient les membres de leurs familles » (p.125).

Pour expliciter davantage l'esprit discriminatoire qui caractérise les nouveaux colons africains, Mondo se sert de son propre exemple. Malgré sa qualité d'enseignant à l'Université, il habitait dans un quartier populaire, d'ailleurs défini par les nouveaux colons africains comme faisant partie des banlieues. Tel est le sens de l'étonnement de la nièce du Directeur du cabinet du Président de la République, comme le souligne le docteur Mondo: « Eboma, qui depuis que nous nous voyions s'étonnait que je continue à habiter un quartier populaire » (p.146).

A travers cette surprise désagréable de la nièce du Directeur du Cabinet présidentiel, le scripteur révèle l'esprit méprisant des nouveaux riches africains vis-à-vis des pauvres. Pour eux, le quartier des Hirondelles appartient aux riches, et le quartier populaire aux indigents. C'est ainsi que Eboma, sachant parfaitement que Mondo fait partie du groupe présidentiel et qu'il dispose des moyens financiers suffisants, va conseiller au professeur qui vient d'être hissé au sommet de la direction du pays, de quitter le quartier des pauvres pour celui des riches. Le narrateur explique la réaction du nouveau riche, Mondo: « Je déménageai au Quartier des Hirondelles, quartier chic de la capitale où beaucoup de mes collègues habitaient » (p.146).

Notons que ce déménagement de Mondo est à percevoir désormais comme signe de son appartenance à la caste des nouveaux riches africains. Ainsi, son enthousiasme et son désir ardent de lutter contre le régime dictatorial vont s'étioler et s'éteindre. De l'opposant d'hier, Mondo devient partisan et défenseur acharné du régime totalitaire. Tel est le rôle de l'intellectuel dans le combat que les pays africains mènent pour la démocratie en Afrique. Visiblement la volte-face réalisée par M. Mondo ayant consacré la fin de sa lutte de libération du peuple est sans aucun doute une trahison. Par voie de conséquence, sa capitulation devant les difficultés subies est à considérer, malgré tous les sévices moraux que ses collègues et le pouvoir politique lui ont respectivement fait subir, est jugée comme une incapacité à charge de l'élite africaine au regard de ses responsabilités vis-à-vis du peuple.

Marcel Khombe Mangwanga a examiné également, dans son œuvre, le cas de Meya.

Après l'obtention de son diplôme de doctorat dans une université américaine, Tim Meya rentre gaiement dans son pays et décide d'apporter sa contribution pour le développement de son pays. Affecté comme professeur dans une université de province et animé du désir d'apporter un changement dans l'enseignement universitaire, il commence par critiquer le programme de doctorat. Son initiative, pourtant louable, se bute à un obstacle:

Ses collègues, détenteurs de ce type de diplôme, se dressèrent contre lui.

Certains d'entre eux refusèrent de lui adresser la parole. D'autres se mirent à l'attaquer personnellement dans les salles de cours. Ils répandirent des propos malveillants à son égard. Sans fournir les preuves, ils laissèrent entendre qu'il avait plagié la thèse d'autrui, p.59.

Remarquons qu'au sein de l'établissement universitaire se forment deux groupes antagonistes : les anciens et les nouveaux. Le premier groupe est constitué de tous les enseignants qui sont restés au pays et qui n'ont pas poursuivi d'études doctorales à l'étranger. En revanche, le deuxième est formé de Mondo et Meya, produits des universités occidentales. Connu comme un *outsider* par ses détracteurs, Meya est accusé de tous les maux. Mais l'origine de son chemin de croix n'est autre que la jalousie universitaire et d'autres passions infondées qui caractérisent l'institution universitaire. Mondo explicite clairement la genèse du conflit qui a éclaté entre son parrain scientifique, professeur Tim Meya, et ses collègues en ces termes:

Pendant mon absence, Meya marqua l'institut des sciences politiques de son empreinte. Il était lui-même un *outsider*, un produit d'une université nord-américaine. Placé à la tête de l'institut une année après mon départ en Europe, il réussit à en faire un havre de paix et une unité de production dans une institution en proie aux querelles des chapelles et réduite à l'oisiveté scientifique, p.58.

Le succès académique de Tim Meya a été une passe d'or que ses détracteurs ont saisie en vue de ternir l'image de celui qui faisait la fierté et l'honneur de l'Université. De ce fait, ils ont choisi la calomnie comme voie pour salir la réputation du professeur Tim Meya. Le narrateur dévoile à ce sujet ce qui suit:

Les détracteurs de Meya répandirent la rumeur que la femme l'avait quitté à cause de ses liaisons amoureuses avec certaines étudiantes [...] Une étudiante fut particulièrement pointée du doigt. Et pourtant, elle était la nièce d'un ami d'enfance de Meya, pp.59-60.

Examinant les conséquences du conflit sur les individus, Jean Garneau (2004: 1) fait le constat suivant:

Lorsque les conflits deviennent graves, se compliquent ou se détériorent, ils en viennent facilement à entraîner des problèmes coûteux à la fois pour l'entreprise et pour les personnes impliquées. Même les collègues qui ne sont pas directement concernés sont généralement atteints par ces conflits.

La pensée de Jean Garneau s'applique bien à la situation de Tim Meya à l'université où celui-ci offre ses prestations : ses bourreaux à l'université ne décolèrent pas et, donc, ne le lâchent pas. Ils ourdissent un complot visant à attenter à sa vie, parce que professeur Meya vient de produire une publication qui a fait déverser le vase. Madame Meya explique l'incident qui est arrivé à son mari:

L'agression contre Meya pourrait être liée à la publication d'une monographie sur notre pays. Coédité par Meya et son ami Ted Meller, cet ouvrage collectif publié par les presses universitaires de leur *alma mater* contenait des articles d'un bon nombre de spécialistes de notre pays, p.64.

Plus tard, et en complicité avec le professeur Nyoka considéré comme un informateur du pouvoir en place à l'intérieur de l'établissement, les détracteurs de Meya organisent un coup à son détriment : un accident de circulation au cours duquel Meya est grièvement blessé et conduit à l'hôpital. Après des mois de traitement sans succès, il rentre en Amérique pour des soins intensifs. En recouvrant sa santé, il choisit de ne plus retourner dans son pays et trouve donc un poste à l'université où il évolue en toute quiétude dans le pays hôte. Ainsi met-il fin à l'opposition entre le pouvoir en place, ses collègues et lui.

De ce qui précède, notons que Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwande sont des observateurs invétérés des réalités quotidiennes de leurs milieux respectifs. Aussi ont-ils examiné avec finesse le thème du conflit des générations dans ses diverses facettes. En vue de présenter l'antagonisme entre vieux et jeunes, l'écrivain malien a placé une fille, jeune collégienne et instruite, au centre de l'intrigue de sa fiction. En revanche, son confrère congolais a, quant à lui, porté le choix de son personnage central sur un jeune universitaire. Kany obtient gain de cause: elle finit par épouser Samou, son fiancé; tandis que Mondo, qui se marie avec Mwadi, finit par divorcer. De plus, il connaît une ascension sociale en devenant porte-parole du président, mais ne parvient pas à libérer les masses populaires de l'emprise du dictateur. Les deux auteurs se servent des jeunes pour démontrer à ces derniers que l'instruction ne suffit pas à elle seule pour réussir dans la vie, il faut y associer la sagesse, vertu cardinale pour affronter certains défis de la vie. En d'autres termes, la tradition et la modernité doivent évoluer ensemble pour l'épanouissement d'un individu voire pour le développement d'une société.

Quant à la problématique du travail, les deux écrivains ont aussi examiné ce thème en se basant sur les réalités de leur époque respective. Seydou Badian a montré que le travail, à l'époque coloniale, était l'œuvre des colonisateurs désignés supérieurs, tandis que les Noirs ou les employés, étaient inférieurs. Le principe « à travail égal, salaire égal » n'existait pas parce que les Blancs focalisaient davantage l'action de leur administration coloniale sur des intérêts égoïstes et travailler pour le compte de la métropole. C'est ainsi que les Noirs, en dépit des bienfaits de l'école et de la technologie, préconisaient la décolonisation pour pallier les inégalités sociales. Marcel Khombe Mangwanda, de son côté, a porté son regard critique sur la symbolique du travail dans le contexte postcolonial. Il a démontré que les nouveaux colons africains ont développé une conception du travail pire que celle des Blancs, à partir de

laquelle les prolétaires sont perçus comme des bêtes de somme, sans salaire pouvant leur permettre de nouer les deux bouts de mois. Dans la plupart des cas, les travailleurs, « les damnés de la terre », pour reprendre l'expression de Frantz Fanon, finissent toujours par créer des mouvements clandestins en vue de provoquer le changement des régimes totalitaires.

Comme le conflit des générations persiste entre les vieux et les jeunes, les patrons et les employés, le pouvoir et le peuple, comment Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda conçoivent-ils leurs personnages ? Quelles actions attribuent-ils à leurs personnages en vue de trouver une solution durable au conflit des générations devenu un cancer social permanent dans la gestion de la chose publique ?

CHAPITRE IV. PERSONNAGES

Le lexème « personnage » revêt une connotation plurielle. Celle-ci varie, dans l'espace et dans le temps, selon les chercheurs. Pour éviter tout malentendu, il serait mieux, avant d'examiner les personnages qui campent dans *Sous l'Orage* de Seydou Badian et ceux qui évoluent dans *Le Porte-parole du président* de Marcel Khombe Mangwanda, de définir au préalable ce terme « personnage ».

Dans *Pour lire le roman, initiation à une lecture méthodique de la fiction narrative*, J-P. Goldenstein (1980 :44) définit le personnage comme « une personne fictive qui remplit un rôle dans le développement de l'action romanesque ». Bourneuf Roland et Ouellet Réal (1981 : 159), de leur côté, pensent que le personnage de roman, au même titre que celui de théâtre, peut être un « agent de l'action, porte-parole de son créateur, être humain fictif avec sa façon d'exister, de sentir, de percevoir les autres et le monde ». Dans l'optique de cette analyse, on entend, par personnage, un être humain fictif, porte-parole de son créateur, qui mène l'action, dans une œuvre romanesque, du début jusqu'à la fin. Autour de lui se noue et se dénoue toute l'intrigue.

4.1. Personnages

Signalons d'emblée que dans les ouvrages de Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda, les personnages sont nombreux, et incarnent la vision de leurs auteurs. Ainsi, dans ce chapitre, on portera respectivement le regard sur le classement des personnages et leur caractérisation.

4.2. Classement des personnages

Reconnaissons avant d'aller plus loin, que ce sous-chapitre portera essentiellement sur la réaction des personnages face au thème cardinal du récit: le conflit des générations. Comme l'action de ces deux romans se présente comme un jeu de forces opposées ou convergentes, les personnages de Seydou Badian et ceux de Marcel Khombe Mangwanda seront divisés et présentés en différents groupes, selon la position qu'ils prennent dans la quête de l'objet poursuivi par le personnage principal. Ils peuvent s'allier à lui ou s'opposer à l'objectif qu'il poursuit; ils peuvent aussi rester neutres. Pour mieux illustrer les rapports conflictuels qui existent entre les personnages de chacun de ces deux auteurs, on va faire recours au schéma ci-dessous d'A.J Greimas³.

Destinateur Objet destinataire(s)

Adjuvants Sujet opposants

Selon A.J Greimas, tout récit se présente, en effet, comme la quête d'un objet par un sujet. Il peut s'agir d'une quête amoureuse (*Lointaines sont les rives du destin* de Kama Sywor Kamanda) ou d'une quête spirituelle (*Le Regard du Roi* de Camara Laye), de la recherche d'une fortune (*La mort faite homme* de Pius Ngandu Nkashama), comme celle d'un coupable (*Trop de soleil tue l'amour* de Mongo Beti). Les obstacles inévitables dans toute quête font surgir des opposants que le sujet affronte avec l'aide d'adjuvants.

La quête a, en outre, une origine (le destinateur) et une finalité qui, outre le sujet, peut concerner différents personnages (les destinataires). Comme tout récit commence par un manque, un besoin que ressent un personnage et qu'il faut chercher et satisfaire, le destinateur

³ Tsoungui, Françoise. *Comprendre Sous l'Orage de Seydou Badian*. Paris: Les Classiques africains, 1985, p.32.

est le personnage qui constate le manque (ou une situation quelconque qui inspire le Sujet) et qui charge un autre personnage capable de lui obtenir l'Objet manqué. Et le destinataire est le personnage ou la communauté extra diégétique qui reçoit l'objet obtenu par le Sujet et à qui cet Objet va profiter à l'issue de la quête. Il est le bénéficiaire du bonheur recherché.

Dans le roman de Seydou Badian, le Sujet ou personnage principal est Kany. Celle-ci poursuit un objectif: se choisir librement un mari, particulièrement le jeune collégien Samou (sans aucune influence extérieure). Dans la poursuite de sa quête amoureuse, on découvre des personnages qui soutiennent son action, et ceux qui contrecarrent sa quête. On découvre aussi des personnages qui ne sont ni pour ni contre son projet, et des absents qui sont cités par les personnages agissant dans la fiction. Le lecteur peut facilement y découvrir quatre groupes d'actants.

Dans le premier groupe, se rangent ceux qui, directement ou indirectement, aident Kany à atteindre son objectif. C'est notamment: Samou, Birama, Nianson, Karamoko, Tiemoko, Tiéman-le-soigneur, et l'oncle Djigui. Dans le deuxième groupe, les personnages qui ne veulent pas que Kany atteigne son objectif. Il s'agit entre autres du père Benfa, de Sibiri, et de Famagan. La vieille maman du train, les villageois, les coépouses sont des neutres; et le cycliste, le père du père Benfa, le professeur de Kany, l'oncle et le père de Samou sont des absents.

4.3. Caractérisation des personnages

Selon J-P. Goldenstein (1980: 45), caractériser un personnage du roman signifie « lui donner, bien que dans la fiction, des attributs que la personne qu'il est censé représenter posséderait dans la vie réelle ». En d'autres termes, caractériser un personnage, pour ce critique, sous-entend faire ressortir tous les signes qui se réfèrent à ce personnage, ou dégager

son caractère, son physique, son habillement ainsi que les manifestations de son être. Pour Jean Milly (1992: 139),

La caractérisation du personnage peut être explicite ou implicite. Lorsqu'elle est explicite, le narrateur résume les traits distinctifs du personnage en fixant les distinctions sexuelles et sociales, en brossant les portraits ou même en analysant les ressorts psychologiques qui dépeignent un caractère. Et quand elle est implicite, ce sont les constatations attachées aux noms mêmes, les combinaisons narratives, les discours (direct, indirect et indirect libre) et les relations sociales, P. 139.

Il renchérit en évoquant que, « pour ce faire, deux étapes composent cette caractérisation: la désignation ou l'onomastique et la caractérisation proprement dite » (*Ibidem*).

Dans son roman, Seydou Badian met en opposition deux classes d'âge: les jeunes et les vieux. Etant donné le nombre impressionnant de personnages dans l'univers fictif de *Sous l'Orage*, notre étude portera essentiellement sur les personnages qui jouent un rôle important non seulement dans le cheminement de l'intrigue mais aussi dans le conflit qui oppose les deux groupes. Citons: Kany, Samou, Birama, Nianson et Karamoko (les progressistes) et le père Benfa, Sibiri, l'oncle Djigui, Tiéman-le-soigneur, Famagan, maman Téné et maman Coumba (les conservateurs).

Kany

Kany est l'héroïne du roman de Seydou Badian. Elle mène l'action du début à la fin de l'histoire. Autour d'elle évoluent les autres personnages. Le narrateur présente Kany comme une grande fille *jeune*. Qui dit jeune, selon l'éthique africaine et/ou internationale, sous-entend la fougue, la force, la violence, le manque de sagesse. Pour être plus explicite, le narrateur la présente de la manière suivante: « Kany n'était plus *la petite fille* qui faisait rire

par ses mots maladroits, s'entêtait à imiter les pas de danse des grandes personnes [...] elle est *une grande jeune fille*; elle sera sous peu une femme » (p.21).

Le narrateur utilise le verbe être au temps imparfait « était », suivi de la négation « ne plus » pour informer le lecteur que la fille de Benfa, la pomme de discorde entre les jeunes et les vieux, est une personne mûre, une personne qui est capable d'accepter ou de refuser une offre ou une proposition. Elle n'est plus la petite fille d'hier. Pour renchérir sur sa pensée, il fait recours aux verbes « faire » et « s'entêter », conjugués au temps imparfait en vue de montrer au lecteur l'immaturation de Kany à l'époque de sa jeunesse: « elle faisait rire et elle s'entêtait à imiter les pas de danse des grandes personnes ». Contrairement à Kany, jeune et imitatrice des pas de danse, le narrateur montre au lecteur le physique de Kany, la source de conflit entre les jeunes et les vieux, en ces termes: « elle est une grande fille ». En mettant en relief l'opposition entre « *une petite fille et une grande jeune fille* », le narrateur veut dire que la fille de Benfa est désormais capable de donner son opinion sur un problème social commun ou celui qui la concerne. Et pour démontrer davantage la maturité de Kany, il ajoute: « elle sera sous peu une femme ». Le verbe être au futur simple implique, dans ce contexte précis, que Kany n'est plus une petite fille à laquelle les parents doivent imposer un point de vue, parce qu'elle est appelée à devenir une femme, une personne responsable de son avenir. Par conséquent, elle est libre de prendre sa décision.

Le narrateur révèle encore les traits de cette fille: Kany est une *fille gentille et instruite*. Gentille parce qu'elle aide régulièrement sa future belle-mère, maman Coumba, dans ses travaux ménagers (p.84). Si on la décrit d'instruite, c'est parce qu'elle est le produit de l'école des Blancs où elle a reçu une bonne formation scolaire. Celle-ci a fait d'elle une fille raisonnable et moderne. Avec les connaissances acquises à l'école, Kany peut utiliser sa

logique cartésienne pour défendre ses positions. C'est ainsi qu'elle pose des questions pertinentes à sa mère et cherche à savoir pourquoi les vieux refusent le jeune collégien: « Pourquoi donc refusez-vous Samou? Que vous a-t-il fait de mal? Pourquoi le repoussez-vous? Pourquoi donc ne me laissez-vous pas continuer mes études? Je vous en supplie » (p.72).

A travers ces interrogations, le narrateur invite le lecteur à découvrir les remords qui rongent le cœur de Kany, lesquels s'expliquent par le fait que ses parents refusent de suivre la voie de la raison en acceptant la position de leur fille, tout en préférant la marier de force à un homme qu'elle n'aime pas. En dépit de cette attitude rigide de ses géniteurs, la fille de Benfa, du début jusqu'à la fin de l'intrigue, demeure une fille obéissante et respectueuse. En ville, elle respecte son père et sa mère. Elle est consciente que son géniteur n'aime pas son fiancé, mais reste toujours respectueuse à l'égard de son père. En aucune fois, elle ne s'est permise de lui désobéir. Elle garde aussi une attitude respectueuse vis-à-vis de sa mère. Pour refuser la proposition de son père, celle d'épouser le riche Famagan, elle fait recours à sa mère et lui dit: « Pardonne-moi, mais je ne peux être la femme de Famagan » (p.72). Au village, lors de son bref séjour, elle obéit aux ordres de son oncle Djigui. Elle assiste, sur demande de l'oncle Djigui, aux séances traditionnelles de danse sans pour autant opposer la résistance.

Instruite et moderne, Kany l'est. Elle veut vivre dans un cadre de type occidental, poursuivre ses études avec comme objectif de trouver un travail avec un bon salaire, épouser celui qu'elle aime: « Samou ». Elle est également une fille *compatissante*. Elle a pitié de sa mère qui partage son amour avec les autres femmes de Benfa. C'est ainsi qu'elle compatit aux malheurs de maman Téné, et préfère l'aider à surmonter ses souffrances dans l'avenir pour qu'elle puisse mener une vie décente. A côté de Kany se trouvent les jeunes

progressistes ci-après: Samou, Birama, Nianson et Karamoko. Ceux-ci la soutiennent dans la quête de son objectif, celui d'épouser Samou.

Samou

Samou, fils de maman Coumba, est un jeune collégien. Fiancé de Kany, il a reçu sa formation scolaire à l'école des Blancs. Comme Kany, il est un personnage plein d'aspirations, sérieux dans ses engagements. Lors de sa première rencontre avec Kany, il décide, après le coup de foudre encaissé, d'envoyer une lettre à la collégienne pour lui exprimer son amour. Pour lui, l'affection vis-à-vis de Kany est forte et indélébile. C'est ainsi qu'il devient *inquiet* quand la fille de Benfa l'informe que son géniteur veut la marier au riche Famagan. Le narrateur renseigne que Samou partage son inquiétude avec sa mère en ces termes: « Il s'agit des parents de Kany. Ils lui ont trouvé un certain Famagan. » (p.82).

La décision prise par le père Benfa et ses frères, celle de marier Kany au riche Famagan, l'attriste parce qu'il aime profondément la fille, et ne tolère pas, par passion sans doute, de voir sa fiancée entre les mains d'un autre prétendant. Au lieu de le consoler, maman Coumba lui pose plutôt cette question inopportune: « Crois-tu vraiment que Kany pourra être une bonne épouse? (p.83). A cette question, Samou répond par l'affirmative, avec ardeur: "une très bonne épouse"».

A travers ces deux personnages, le narrateur fait ressortir la conception du mariage selon les progressistes et les conservateurs. Pour Samou, il a opéré son choix. Personne ne peut s'arroger le droit de lui demander de changer son avis, alors que pour maman Coumba, le mariage n'est pas une affaire des deux jeunes, mais plutôt une affaire des parents. Dans l'intention d'atténuer la tension qui monte entre son fils et elle, elle s'adresse à Samou: « Ton

oncle m'a promis sa fille pour toi » (p.83). Mécontent, le jeune collégien rejette la proposition de sa mère, et réagit de la manière suivante: « Mâ, le temps n'est plus de ces choses-là. Je ne connais pas la fille de mon oncle. Il y a longtemps que je fréquente Kany » (p.83).

A travers le point de vue respectif de Samou et de sa mère, le narrateur évoque la conception du mariage chez les Bambara, comme on l'a déjà souligné au chapitre deux. Il montre au lecteur qu'il existe un conflit entre les jeunes et les vieux au sujet de la conception et/ou du choix de mariage. Samou, produit de l'école des Blancs, aime Kany et veut impérativement l'épouser ; en revanche maman Coumba, traditionaliste, s'oppose au projet de son fils. Elle souhaite que Samou épouse la fille de son oncle. Pour le fils, la conception du mariage selon les détenteurs de la tradition est dépassée. Maman Coumba, de son côté, maintient sa position, s'entête en présentant à son fils des faux-fuyants: « Fais bien attention, Samou, les femmes qui ont été à l'école ne craignent plus leur mari. Elles disloquent facilement les familles car elles ne connaissent que leur mari; elles n'aiment que leur mari.» (p.83).

Le narrateur met en relief la position de la traditionaliste. Pour maman Coumba, les filles intellectuelles ne sont pas de bonnes femmes parce qu'elles ne sont pas respectueuses et ne craignent pas leur mari, et font table rase de la notion de famille élargie. Le narrateur explicite les reproches de maman Coumba aux filles intellectuelles, en particulier à l'égard de Kany, en ces termes: « Elle doit savoir offrir l'hospitalité aux gens qui viennent dans ta maison et on ne vous enseigne rien de cela à l'école » (pp. 83-84). Attaché à son projet visant à épouser Kany, Samou s'agrippe à sa position et répond à sa mère: « Oui, oui, Mâ. Tu as raison. Mais j'ai déjà parlé de tout cela avec Kany » (p.84).

Le narrateur montre au lecteur que le jeune Samou est un personnage *décisif*, parce qu'il ne change pas ses positions. Il demeure attaché à Kany. Lorsque sa mère campe sur sa position, il lui répond calmement: « Ne te salue-t-elle pas dans la rue ? N'a-t-elle pas plusieurs fois pilé le mil pour toi ? Quand elle te voit au marché, ne prend-elle pas ta corbeille ? » (p.84).

A travers ce faisceau de questionnements, Samou invite sa mère à réfléchir sur le comportement de Kany et à revoir sa position vis-à-vis de la fille qu'il voudrait épouser. Implicitement, il veut signifier à sa mère que Kany remplit les critères d'une bonne épouse. Indirectement aussi, Samou réfute les exigences de la tradition, tout en souhaitant que la femme soit libre dans son foyer et remplisse ses devoirs conjugaux sans contraintes extérieures, surtout celles en provenance de la famille élargie.

Le narrateur attire l'attention du lecteur sur le fait que les arguments présentés par Samou à sa mère sont plausibles. C'est pourquoi maman Coumba, incapable de contredire son fils, finit par accepter la position de son enfant : « C'est Kany que tu aimes. C'est toi qui l'as choisie. Le jour où elle sera ta femme, puissent la paix et la bonne entente régner parmi vous. Tu as été orphelin de père à huit ans; nous sommes restés tous les deux, tu as ma bénédiction » (p.85).

Puisque les parents constituent la source de bénédictions pour leur progéniture, maman Coumba, à la fin de son entretien avec son fils, refuse de décevoir ce dernier, et préfère donner à Samou la chance de vivre en toute quiétude avec sa femme. Ainsi, elle décide de bénir son fils pour que son avenir soit meilleur.

Samou est également un personnage *raisonnable*. Il sait faire la part des choses: il est capable de distinguer ce qui est bon de ce qui ne l'est pas entre la tradition et la modernité. C'est ainsi que ses camarades l'appellent *philosophe*. Le narrateur dévoile au lecteur les traits

intellectuels de ce jeune collégien quand il évoque le raisonnement de Samou lors de sa promenade avec Kany:

Je trouve que Sidi a pleinement raison lorsqu'il se fâche contre certaines de nos pratiques; en particulier la situation faite à la femme. Mais vois-tu, les évolués, non plus, ne sont pas sans reproches. La jeune génération est marquée par le goût du luxe, l'égoïsme et la vanité, p.63.

Dans cet extrait, le narrateur démontre que Samou est un personnage *juste et raisonnable*. D'une part, il critique la tradition quand il fait allusion au statut de la femme dans la société africaine. Pour lui, les conservateurs sont injustes quand ils imposent leur volonté à la femme, surtout pour ce qui concerne le mariage.

Chez les Bambara, comme on l'a dit au chapitre deux, la femme est souvent considérée comme une *chose*. Par voie de conséquence, elle est condamnée au musellement lorsque les hommes débattent la question de mariage. Cette situation ne plaît pas à Samou qui estime que les vieux sont injustes dans ce sens qu'ils n'accordent pas à la femme le droit à la parole. Inversement, il estime que les jeunes (les évolués, la jeune génération) sont également à incriminer dans le conflit qui les oppose aux vieux parce qu'ils affichent un comportement irrespectueux, lequel laisse à désirer dans leurs rapports avec les vieux. Dans la plupart des cas, ils sont guidés par le luxe, l'égoïsme ou encore la vanité.

Birama

Par ailleurs Birama, le jeune frère de Kany est lui aussi un produit de l'école des Blancs. Instruit, il a appris les notions de la biologie, il sait pertinemment que l'être humain doit vivre prudemment et respecter les notions d'hygiène. Il sait aussi que l'homme doit faire attention à certaines pratiques de la vie telles que manger ensemble (symbole de l'unité selon les vieux), se partager le vin de palme dans un même récipient (signes d'amour entre deux personnes, d'unité entre deux familles, de fraternité et d'hospitalité à l'égard d'un étranger). Quand il essaye d'expliquer le bien-fondé de l'hygiène à son père et à son frère Sibiri, dans la vie d'un être humain, il reçoit de son géniteur, en guise de récompense « un soufflet pour avoir dit qu'il n'était pas prudent de manger à plusieurs dans le même plat » (p.26).

En mettant en exergue ces deux personnages, le scripteur invite le lecteur à découvrir deux conceptions différentes de la vie : la conception des vieux et celle des jeunes. En sa qualité de conservateur des valeurs culturelles, le père Benfa tient au respect scrupuleux par les jeunes des valeurs africaines traditionnelles: solidarité, amour entre membres de la famille élargie, hospitalité. Pour lui, les jeunes rejettent les valeurs coutumières fondamentales parce qu'ils ne connaissent pas l'importance de la tradition. Pourtant définies comme l'identité de l'Afrique, celles-ci doivent être respectées et pérennisées. En les foulant aux pieds, les jeunes africains démontrent qu'ils sont égarés et perdent l'essence de leur vie. Le père Benfa estime également que l'école est un milieu qui déforme et dénature l'Africain. Ce dernier devrait éviter de mettre en pratique ou d'imiter servilement tous les enseignements appris dans l'école des Blancs ou de les appliquer au pied de la lettre, sinon il court le risque de devenir un acculturé.

Le père Benfa démontre davantage que les jeunes s'égarer quand ils imitent le comportement des « Blancs qui aiment se promener avec leur femme » (p.26). Selon le conservateur de la tradition, la femme n'a pas le droit de se promener avec son mari partout

parce que sa place n'est pas la rue, mais plutôt au foyer. C'est ainsi qu'il se pose cette question : « Et qui reste à la maison, alors ? » (p.26).

Tout compte fait, dans le roman Birama apparaît comme un personnage *courageux et têtue*. En défenseur acharné de la modernité, il soutient et défend la position de sa sœur, celle d'épouser Samou. Pour lui, Kany est jeune : elle a le droit de se choisir un fiancé, et personne n'a le droit de le faire pour elle. Il maintient sa décision, la garde du début à la fin du récit, et demeure *irréversible et inflexible*.

Dans le déroulement du récit de Seydou Badian, Birama se révèle un personnage révolté : « Les yeux de Birama brillaient de colère, son visage devient dur » (p.54). Ce tableau du visage du jeune homme symbolise à la fois la révolte et la colère. Mais le jeune homme est aussi présenté comme insoumis et malpoli : Birama récuse les us et coutumes de son terroir natal, se dresse contre son père et son frère Sibiri. Son attitude prouve à suffisance qu'il est contre la tradition. Quand son père l'appelle pour solliciter son avis sur le mariage de Kany, le narrateur fait remarquer que : « Birama resta debout et immobile les mains dans les poches de son pantalon européen » (p.51). Il ajoute : « Birama resta silencieux, toujours immobile, les yeux tournés vers la cour, comme s'il cherchait on ne sait quoi, parmi les feuilles du manguier » (p.51).

L'attitude de Birama est significative. Dans le non-dit, on perçoit que le jeune frère de Kany n'est pas content de son géniteur pour la décision qu'il a prise, celle de marier Kany au riche Famagan. Le jeune garçon exprime davantage sa désapprobation vis-à-vis de la proposition de son père lorsqu'il refuse de partager les colas avec Benfa (p.51). Et pour mettre fin à cette discussion, il déclare sèchement à son père: « Je n'accepte pas ces colas, parce que je n'aime pas ce mariage. J'y suis absolument opposé » (p.52).

Le narrateur fait également allusion à l'attitude révoltante du jeune frère de Kany quand il évoque la discussion qui se passe entre Sibiri et lui. Parlant du mariage de Kany et Famagan, Birama ne cache pas sa désapprobation. Il donne son avis en ces termes : « Ce mariage fera le malheur de Kany ; c'est pour cela que je suis contre. Notre sœur n'aime pas Famagan ; elle ne sera jamais heureuse avec lui. Et puis, il a déjà deux femmes. Kany aime un autre garçon. Pourquoi vous opposeriez-vous à leur union ? » (p.53).

Le narrateur fournit au lecteur les raisons qui justifient la position de Birama: d'abord, Famagan est déjà marié à d'autres femmes, c'est-à-dire qu'il est polygame. Par voie de conséquence, Kany ne sera pas heureuse dans un foyer où un homme doit partager son amour avec plusieurs femmes. Ensuite, Kany aime un autre garçon. Plus loin, il évoque une autre raison pour convaincre les conservateurs. Le narrateur, reprenant l'argument de Birama, déclare: « Ce n'est d'ailleurs pas un mariage, reprit-il, mais une vente aux enchères. Vous agissez comme si Kany était non pas une personne, mais un vulgaire mouton. Ce qui vous intéresse, c'est combien vous en tirez. Vous la livrez au plus offrant et vous ne vous souciez plus de savoir ce qu'elle devient. Qu'elle soit l'esclave de Famagan, reléguée au fond d'une case au milieu d'autres esclaves, vous vous en moquez » (p.54).

Dans ce passage, le narrateur invite le lecteur à bien appréhender la vision du mariage selon la jeunesse. Pour Birama, le mariage est une affaire de deux individus. A la base de cette opinion: c'est l'amour, l'affection mutuelle. Or, en ce qui concerne Kany, c'est justement le contraire: il n'y a pas d'amour (pas d'affection) entre la jeune fille et le riche Famagan. C'est plutôt une intention lucrative. A en croire Birama, cette forme de mariage est caduque, obsolète, bien qu'elle soit normale pour les traditionalistes, en particulier Sibiri qui,

imbu d'esprit passéiste, lance: « Depuis que le monde est monde, les mariages ont été faits comme nous le faisons » (p.54). C'est ainsi qu'il la rejette et estime qu'elle doit être bannie. De plus, Kany n'est pas un animal, encore moins une esclave, mais plutôt un être humain, un être humain qui a ses sentiments et ses désirs. Personne ne peut lui imposer sa volonté. Implicitement, le narrateur fait savoir au lecteur que les vieux considèrent Kany comme une source de revenus pour eux. C'est pour cette raison qu'ils veulent la marier au plus offrant.

A cause de ces trois raisons évoquées, Birama pense que le mariage entre Kany et Famagan est impossible. En revanche, Sibiri, en défenseur de la tradition, n'accepte pas le point de vue de son frère. Il le traite d'insolent (p.53), et de fou. Selon lui, Birama a perdu la tête. C'est pourquoi il déraisonne. Il justifie son opinion en posant cette question à son frère : « Que vient faire le point de vue de Kany dans cette affaire ? ». A travers cette interrogation, Sibiri veut dire que Kany est une femme. Par conséquent, elle est une *res* et, donc, n'a pas droit à la parole dans la société africaine, comme on l'a déjà souligné dans les lignes précédentes. Pour le problème de son mariage, elle n'a rien à dire. Ce sont les aînés qui doivent décider de son sort et de son avenir. Et ils n'ont pas besoin de son avis. Bien au contraire. A en croire la tradition, elle a l'obligation d'accepter la décision des Aînés, bon gré mal gré.

Nianson et Karamoko

Quant à Nianson et Karamoko, les jeunes frères de Kany semblables à des jumeaux, ils sont décrits comme *obéissants et respectueux*. Lorsque le père Benfa manifeste le désir d'annoncer la nouvelle du mariage de Kany avec Famagan, il demande à son disciple Sibiri d'appeler ses jeunes frères. Sibiri demande à Karamoko de chercher Birama. Le précité obéit, « sortit en courant et faillit écraser le petit singe qui s'était faufilé entre ses jambes » (p.51).

Respectueux, les deux frères de Kany le sont aussi. Ils sont contre la proposition du père Benfa, mais ils continuent à le respecter. A aucun moment ils ne lui tiennent des propos avilissants, ni ne désobéissent à ses ordres ou lui manquent du respect de quelle que manière que ce soit.

Produits de l'école des Blancs, ils symbolisent la modernité. C'est pourquoi ils défendent avec acharnement les valeurs occidentales, tout en rejetant celles attachées à la tradition. Le narrateur note que « Nianson et Karamoko n'hésitèrent pas longtemps. Entre la vie rude de Sibiri et la civilisation de Birama, ils choisirent d'être modernes et considérèrent comme Birama que Sibiri n'était qu'un ignorant » (p.31). Ainsi, pour le mariage de Kany avec le jeune Samou, ils partagent l'avis de Birama et se rangent derrière Kany. Comme le souligne le narrateur : « Ils se rangèrent du côté de Birama et laissèrent Sibiri et le père Benfa s'accrocher en vain à ce passé » (p.31).

A l'opposé des progressistes précités, on retrouve dans le roman de l'écrivain malien les conservateurs ci-après : le père Benfa, Sibiri, l'oncle Djigui, Tiéman-le-soigneur, Famagan, maman Téné et maman Coumba.

Père Benfa

Père Benfa est le géniteur de Kany. C'est autour de lui et de sa fille que se noue et se dénoue l'intrigue dans le roman de Seydou Badian. Trait d'union entre les ancêtres et les vivants, Benfa est présenté comme conservateur et demeure le protecteur invétéré des valeurs traditionnelles africaines. Pour lui, le passé est un trésor à protéger à tout prix, une référence, une source de la vie pour l'Africain. C'est pourquoi il tient sans ménagement à marier sa fille

au polygame Famagan, selon les exigences de la coutume. Il décide et ne sollicite l'avis de sa fille.

En tant que père de famille, il détient la responsabilité morale de ses dépendants. Il est *autoritaire, hautain et intransigeant*. Le narrateur le présente de la manière suivante: « Il est superbe dans son boubou doré, chapelet en main. » (p.33). Il ajoute: « Il était si majestueux, si imposant que tous ceux qui, venant vers la véranda, l'apercevaient, marchaient sur la pointe des pieds pour ne pas se faire entendre » (p.33). A travers l'attitude des frères du père Benfa, le lecteur peut déduire que ce conservateur est un homme autoritaire et intransigeant. Résidant en ville, il est le doyen en âge et le patriarche. C'est lui qui convoque le conseil de famille. Pour le mariage de sa fille, il invite ses frères en vue de solliciter leur avis. Le scripteur écrit: « Les trois frères du père Benfa étaient venus les premiers [...] Tiemoko, Moussa et Sory ne semblaient pas très tranquilles » (p.34). Afin d'indiquer la position du père Benfa et le rôle qu'il joue dans la famille, le narrateur fait allusion à l'attitude de ses frères en ces termes: « Les frères du père Benfa n'étaient donc pas sans appréhension. Soucieux, chacun semblait chercher dans ses derniers souvenirs quel litige, quel différend pouvait lui attirer la colère des autres. » (p.34). En ville, il est non seulement le doyen et le patriarche, mais aussi un guide. C'est lui qui donne des instructions aux membres de sa famille, de sa communauté, les oriente et leur montre la voie à suivre comme il le confirme lui-même: « Je suis votre guide » (p.35). Mais il paraît *un guide sage et prévoyant*, comme il le confirme: « Il est vrai, mais sur les questions d'avenir, votre avis doit primer le mien. Je suis le plus proche de l'au-delà, les ans me mènent de plus en plus vers nos ancêtres et, quand je ne serai plus, vous aurez la charge de tout ce qui a trait à notre famille » (p.35). C'est pourquoi il explique lui-même à ses frères son devoir: « Mon devoir à moi est de consolider ce qui est, c'est à vous de préparer ce qui doit être » (p.35). Implicitement, le doyen tient à préparer ses frères pour l'avenir.

Sibiri

Fils aîné de la famille de Benfa, Sibiri est un *conservateur*. Il est « la copie conforme du père Benfa » (Tsoungui, 1985 : 24). Né et ayant grandi au village, et façonné à la manière ancestrale, il possède les connaissances de son milieu natal. Soucieux de perpétuer les us et coutumes de son milieu natal, il réunit ses frères pour leur apprendre les valeurs traditionnelles africaines suivantes : le courage, le respect des aînés, la discrétion, le respect de la hiérarchie dans la société africaine, l'initiation, la solidarité et la fraternité. Pour ce traditionaliste, « l'homme n'est rien sans les hommes » (p.27).

Confident du père Benfa, il se présente dans le roman de Seydou Badian comme *l'avocat* de son père. En toutes circonstances, il défend son géniteur, particulièrement pour le mariage de Kany avec Famagan. Le narrateur décrit Sibiri de la manière suivante : « Sibiri s'était composé [...] un visage sérieux et grave », « il a l'air de responsable » (p.50). Comme le père Benfa, il condamne l'opiniâtreté des jeunes, singulièrement celle de Birama, et il pense que l'école des Blancs est à la base de l'insolence des jeunes à l'égard de leurs aînés. Il condamne aussi l'indifférence des jeunes, et leur manque de respect à l'égard de ces derniers. Ainsi s'adresse-t-il à ses frères en leur disant : « je ne sais pas ce qu'on vous met dans la tête à l'école des Blancs. Mais vous nous revenez gâtés, insolents et irrespectueux » (p.56). Pour les convaincre à changer leur attitude envers les vieux, il leur dit : « Le séjour dans l'eau ne transforme pas un tronc d'arbre en crocodile » (p.56).

En utilisant ce proverbe, véhicule de la sagesse africaine, Sibiri invite ses cadets à faire une introspection. En comparant l'Africain à un tronc d'arbre, il invite aussi ses jeunes frères à respecter les valeurs traditionnelles africaines de leur milieu natal. De plus, il veut leur dire que, malgré leur niveau d'instruction, et les connaissances acquises à l'école des

Blancs, ils ne doivent pas oublier, désavouer ou renier leur culture de base en adoptant celle des Blancs. Bien au contraire, ils doivent s'identifier au travers de leur culture africaine. De ce fait, ils sont appelés non seulement à sauvegarder leur identité en respectant les vieux qui représentent la sagesse africaine, mais aussi à rejeter la modernité, laminoir de la culture africaine.

Astucieux, Sibiri l'est aussi. Il connaît pertinemment les raisons qui ont poussé le père Benfa à faire appel à ses enfants, mais quand le confident du père se trouve en face de ses frères cadets, il fait semblant d'ignorer le pourquoi de la convocation lancée par le patriarche. Il remplace son géniteur, prend la relève et invite Birama à donner son opinion sur le mariage de Kany: « Que dis-tu ? fit Sibiri en riant. Et pourquoi serais-tu opposé à ce mariage ? Est-ce parce que tu ne voudrais pas te séparer si tôt de Kany ? » (p.52). Pour faire preuve encore de ses astuces et espiègleries, Sibiri tend un piège à son jeune frère: « Le jour où Kany aura les larmes aux yeux, c'est vers toi qu'elle ira. C'est toi qui auras à la consoler, à la défendre. Tu as tort de ne rien dire. Si tu sais quelque chose sur Famagan, c'est le moment de nous l'apprendre; il est encore temps de revenir en arrière » (p.53).

A travers les questionnements de Sibiri et ses astuces, le narrateur expose au lecteur les intentions du fils aîné de Benfa. Ce dernier, dans son for intérieur, sollicite l'avis favorable de son jeune frère pour soutenir la proposition du père Benfa, mais il ne se prononce pas ouvertement. Malheureusement, Birama s'est déjà rangé du côté de sa sœur. C'est ainsi qu'il n'accepte pas les manœuvres habilement entretenues par son frère Sibiri.

Djigui

Djigui dont le nom en malinké signifie par ailleurs “l’homme de l’espérance”, est en effet, l’espoir de Benfa, Kany et Birama. Il est un conservateur des valeurs traditionnelles, mais un conservateur modéré. Grâce à lui, et sur conseils du sage Tieman, Benfa change son avis et accepte que Kany épouse Samou. C’est grâce à lui aussi que la paix a été rétablie entre Benfa et ses enfants dans le conflit qui a éclaté entre ces deux classes d’âge: les vieux et les jeunes.

Né et ayant grandi au village, l’oncle Djigui est dépositaire de la sagesse africaine. Contrairement au caractère de son frère cadet Benfa, il est un personnage *prudent, sage et diplomate*. Il accueille au village les deux enfants de son jeune frère, sans pour autant poser une question de curiosité sur Benfa (p.106). Il leur apprend les valeurs de la tradition africaine (p.109). Il leur enseigne également le sens du courage (p.116), la fraternité et la solidarité (p.118). Surtout, c’est lui qui apporte la paix dans la famille de Benfa quand il ramène à la raison les deux groupes en conflit: le jeune frère Benfa et ses enfants.

Frère aîné de Benfa, l’oncle Djigui vit au village. Il n’est pas autoritaire comme l’est en ville son jeune frère. En dépit de son âge et de son appartenance à la caste des aînés, il est présenté comme accueillant, compréhensif et tolérant. Lorsque Benfa chasse ses enfants de la ville en foulant aux pieds le choix de Kany et de Birama, l’oncle Djigui, en revanche, les accueille et leur offre l’hospitalité. C’est ainsi qu’il récupère l’affection et la confiance de ses neveux que son frère a perdus.

Tiéman-le-soigneur

Tiéman-le-soigneur est un personnage complexe. D'une part, il fait partie de la caste des progressistes ou modernistes par son instruction et par sa présence, pour raison d'études, en Europe; et d'autre part, il appartient au groupe des conservateurs à cause de son appartenance à la primogéniture, sa jeunesse et son adolescence au village où il a découvert les connaissances traditionnelles africaines. Ainsi, il se trouve au carrefour de deux cultures, africaine et occidentale. Par cette double appartenance, il est l'arbitre, le conciliateur, le sage qui résout le conflit qui met en opposition les vieux et les jeunes.

Famagan

Quant au polygame Famagan, c'est un personnage fantôme, un conservateur. Il représente la classe bourgeoise dans cette fiction de Seydou Badian. Sa conception du mariage est différente de celle des jeunes. Il n'a pas été à l'école des Blancs, mais il a de l'argent. Il estime que l'argent est un bon serviteur, il faut impérativement l'utiliser pour conquérir l'âme des jeunes filles. Aussi s'en sert-il pour corrompre moralement et financièrement le père Benfa et ses frères. Oubliant que l'argent ne fait pas le bonheur, il tente d'acheter le cœur de Kany en lui proposant le mariage par le biais de ses parents. Ses tentatives se soldent par un échec cuisant: la fille de Benfa refuse la proposition du riche et polygame Famagan à cause de l'amour qu'elle porte à son congénère Samou.

Maman Téné

Epouse de Benfa, maman Téné est le prototype de la femme africaine. Elle est *soumise, obéissante et respectueuse*. Elle se tait, elle ne bronche pas quand le père Benfa parle parce qu'elle a peur des représailles. Après son entretien avec son mari, elle accepte d'annoncer à sa fille, bon gré mal gré, la nouvelle de son mariage avec Famagan. Elle

s'exécute sans opposer la moindre résistance: « Kany, ton père et ses frères se sont réunis. Ils ont décidé que tu épouses Famagan » (p.70). Connaissant mieux les us et coutumes de son milieu natal que sa fille, connaissant aussi la place de la femme dans la société africaine, elle demeure une femme passivement *soumise* à la tradition. Elle demande à sa fille d'obtempérer à la volonté de son père parce que la femme est toujours considérée dans leur milieu non seulement comme un être inférieur, mais aussi comme une esclave. Elle n'a pas droit à la parole, elle ne peut pas donner son avis sur un problème qui la concerne.

Mais il faut ajouter qu'elle est *superstitieuse et discrète*. Elle croit aux puissances surnaturelles. C'est ainsi qu'elle décide de consulter seule un charlatan, à l'insu de son mari, en vue de savoir la suite qui sera réservée au conflit entre sa fille et son mari. En sa qualité de femme attachée à sa culture, maman Téné est *une bonne ménagère*. Elle s'occupe de sa famille et remplit ses tâches quotidiennes: elle prépare la nourriture pour sa famille, travaille hors de chez elle pour assurer la survie de ses enfants. Le narrateur montre au lecteur comment maman Téné remplit son devoir de femme en « vendant des pagens au marché, filant du coton du matin au soir, faisant de la teinture, tressant pour les femmes du quartier » (p.74).

Maman Coumba

Veuve, Maman Coumba est la mère de Samou. *Traditionaliste et conservatrice des valeurs africaines*, elle s'oppose farouchement au mariage de son fils avec la fille de Benfa. Pour elle, les filles instruites ne sont pas de bonnes épouses parce qu'elles adoptent servilement les comportements des Blancs et foulent aux pieds les valeurs ancestrales. C'est pourquoi, elle souhaite que son fils épouse une villageoise, la fille de son frère, plutôt que de s'attacher à la citadine, la fille de Benfa. En dépit d'efforts déployés par maman Coumba pour convaincre son fils, Samou rejette la proposition de sa mère et reste attaché à sa fiancée.

Maman Coumba paraît un personnage *compréhensible et flexible*. Après échange de points de vue entre elle et son fils, elle finit par accepter la proposition de son fils. Plus tard dans le récit, maman Coumba se révèle un personnage *croyant*. Pour elle, la vie de l'homme sur cette terre se trouve entre les mains de La Providence. C'est pourquoi, elle soutient le projet de son fils, tout en lui indiquant que si les parents de Kany rejettent la main qu'il tend à leur fille, qu'il ne s'en fasse pas car Dieu s'occupera de lui. Aussi encourage-t-elle Samou en évoquant: « Dieu ne t'abandonnera jamais! » (p.85).

4.4. Point de vue sur les personnages de Seydou Badian

Comme on l'a souligné dans le chapitre deux, l'écrivain malien est un observateur au quotidien des événements de son milieu d'origine. Dans son roman, il se sert de deux classes d'âge pour illustrer le conflit des générations qui oppose les jeunes et les vieux en Afrique. Pour y arriver, le romancier met sur scène deux groupes de personnages, les jeunes et les vieux. D'un côté Kany, Samou, Birama, Nianson, Karamoko et Tiemoko sont des jeunes progressistes, auxquels on peut attacher le personnage de Tieman-le-soigneur. Ils sont le produit de l'école des Blancs. Dans ce milieu scientifique, ils ont appris la logique cartésienne, ils ont appris également à juger le vrai du faux. Pour eux, l'école est un lieu de formation, lieu qui façonne les jeunes suivant les exigences de la modernité. Ainsi, ils ont une nouvelle conception des événements de la vie. De l'autre, le père Benfa, Sibiri, l'oncle Djigui, Tiéman-le-soigneur, Famagan, maman Téné et maman Coumba sont des conservateurs. Etant nés et ayant grandi au village, bastion de la sagesse ancestrale, ils ont suivi une formation ancestrale. Ainsi, ils ont des mentalités des conservateurs. Se considérant comme des dépositaires de leur coutume, ils croient détenir les secrets des ancêtres. C'est pourquoi ils veulent à tout prix les garder, surtout les pérenniser, tout en ne tolérant pas un

quelconque changement de mentalité au sein de leur société. Pour eux, le passé reste une source inépuisable des valeurs africaines que les jeunes et adultes doivent sauvegarder et préserver indéfiniment.

Tout compte fait, et en vue de mettre l'accent sur la différence qui devrait exister entre les deux classes d'âge, Seydou Badian fait recours, pour les jeunes, à des noms sans marque de respect. C'est le cas de Kany, Samou, Sibiri, Nianson, Karamoko, Sidi. Il en est de même des vieux, quand ils se parlent entre eux. En revanche, pour les vieux, Seydou Badian fait souvent recours à un identifiant à valeur d'un qualificatif qu'on peut considérer, ici, comme une marque de respect. C'est le cas de l'oncle Djigui, le père Benfa, etc. Il fait aussi recours à des mots qui impliquent une intimité familiale : père, mère, maman (maman Téné, maman Coumba). Ces termes font référence à l'âge, à l'autorité, à la position qu'une personne occupe dans une famille, surtout au rôle qu'elle joue et remplit dans la communauté. Ces nominatifs déterminent l'affection, voire le penchant d'un être pour un autre, tout en symbolisant l'attachement profond qui unit les membres de même famille, et en montrant que l'homme est naturellement condamné à vivre solidaire des autres au sein de la société. Dès lors, l'obéissance au principe de sociabilité appelle le respect et la cohésion entre membres d'une famille ou d'une communauté.

4. 2.Marcel Khombe Mangwanda

4.2.1. Classement des personnages

Dans la production littéraire de Marcel Khombe Mangwanda, on découvre quatre groupes de personnages. Mondo est le héros du roman. Dans le premier groupe, Mwadi, Tim Meya, Melissa, Talewa, Eboma, le Directeur du cabinet du président et le pasteur aident Mondo, le héros, à atteindre l'objectif qu'il poursuit dans le roman, se marier, lutter contre le régime dictatorial pour rendre le peuple heureux. Dans le deuxième groupe, l'oncle Giboba, Diba,

Nyoka, le dirigeant national du parti et le Sauveur de la Nation empêchent Mondo à atteindre son objectif. Dans le troisième groupe, le curé de la paroisse, les sœurs religieuses sont des personnages neutres; et dans le dernier groupe, la préceptrice de Mondo, le général d'armée, concubin d'Eboma, Lelewa sont des personnages absents.

4.2.2. Caractérisation des personnages

Dans cette partie, nous allons mettre l'accent sur les personnages qui ont joué un rôle majeur dans le conflit qui existe entre les jeunes et les vieux, le pouvoir et le peuple. Ainsi, notre regard sera rivé sur Mondo, Mwadi, Tim Meya, Melissa, Talewa, Eboma, le Directeur du cabinet du président et le pasteur (les progressistes) et l'oncle Giboba, Diba, Nyoka, le dirigeant national du parti et le Sauveur de la Nation (les conservateurs).

Mondo

Mondo est le personnage principal du roman de Marcel Khombe Mangwanda. Ancien étudiant de l'Université européenne et enseignant à l'université, il est un personnage instruit. Il a suivi sa formation primaire et secondaire à Sadi, avant d'aller poursuivre ses études universitaires à Kieseville, et en Europe où il obtient son diplôme de doctorat. Cette formation fait de lui un homme intelligent. Il fait preuve de son intelligence à l'Université où il preste ses services comme enseignant, et à la présidence où il travaille comme porte-parole du président. Le scripteur nous renseigne que le directeur du cabinet présidentiel, mécontent du premier brouillon du discours rédigé par Mondo sur la conférence régionale (p.119), lui demande de réorienter l'essence de son texte, selon l'éthique du parti politique. Après révision de son texte, Mondo est convoqué par son patron. Ce dernier, content du travail réalisé par son travailleur, exprime sa joie en lui disant: « Professeur, je sais reconnaître un

homme de valeur quand j'en vois. Tu n'es pas seulement un homme de valeur; tu es aussi un homme réaliste » (p.122).

En évoquant la présence de Mondo, enseignant à l'Université, et celle du directeur du cabinet présidentiel, le narrateur met en relief deux classes sociales qui sont en opposition en Afrique postcoloniale. La première, représentée par Mondo, est celle des prolétaires. Incapable de nouer les deux bouts de mois, elle se fraye souvent, dans la vie, un chemin, connaît une ascension sociale en utilisant des voies ou des pratiques malhonnêtes. Et la deuxième, incarnée par le directeur du cabinet présidentiel, est celle des bourgeois. Ceux-ci sont responsables de la misère des masses populaires. Ils sont détenteurs de l'idéologie du parti, demeurent des lèches-bottes du Sauveur de la Nation, et ils se présentent comme des fossoyeurs de l'intégralité des hommes. C'est ainsi que Mondo lui doit respect, obéissance et fidélité. Autrement, il paie le prix.

Le portrait moral de Mondo varie au gré des événements. Au début du récit, et surtout à son retour au pays, il paraît un personnage révolté. Révolté à cause de réalités sociales de son pays: le peuple vit dans des conditions sociales déplorables, misérables, inimaginables. Mécontent, il se dresse contre le régime en place qui, d'après lui, est la source de malheurs du peuple: les dirigeants politiques ne s'occupent pas des masses populaires, ils sont plus préoccupés à remplir leurs poches, à s'acheter des villas ou des châteaux en Europe au lieu de construire des maisons dans leurs propres pays. C'est la raison pour laquelle il décide de combattre le régime oppressif et dictatorial en jouant le rôle de porte-parole du peuple pour éradiquer le mal qui sévit dans son pays. Il opte pour « l'approche du termite qui ronge les bois de l'intérieur » (p.134).

Mondo est un personnage courageux. Il ne cache pas sa colère envers les membres du gouvernement. Bien au contraire, il leur exprime ouvertement sa déception. Par exemple, lors

de la visite du dirigeant national du parti unique à l'Université, pendant que tout le monde se tait et évite de poser une seule question à ce haut cadre du parti, Mondo se lève, s'arroge le droit, sans crainte de représailles, de poser une question embarrassante suivante à l'envoyé du Sauveur de la Nation:

Je remercie l'orateur pour son exposé. Je voudrais savoir si le régime qu'il représente ici est conscient du fait qu'une jeunesse responsable ne peut émerger d'un environnement où les droits de l'homme et les libertés individuelles sont quotidiennement bafoués, p.76.

Le narrateur, dans ce passage et à travers cette question, nous informe que le professeur Mondo est effectivement un être courageux. Il fait preuve de son outrecuidance dans un continent, voire un pays où les uns, c'est-à-dire les bourgeois, ont tout à dire, et les autres, c'est-à-dire les pauvres, rien à dire. En Afrique postcoloniale, singulièrement au pays du Père de la Nation, les nouveaux colons africains sont des êtres intouchables, des criminels, des personnes sans cœur. Ils n'aiment pas que le commun des mortels touche leurs points faibles. Une personne qui se permet de provoquer les privilégiés, ou de mettre à nu leurs défaillances, doit mériter une punition: elle sera brutalisée ou tuée. En bravant le haut cadre du parti, Mondo se révèle un être courageux, comme nous venons de le dire ci-haut.

Au fil du récit, Mondo apparaît comme un personnage corrompu et versatile. Avide du pouvoir, il tient à jouir de biens matériels et à vivre comme des patrons. C'est la raison pour laquelle il ne résiste pas à la tentation: l'offre du professeur Nyoka, celle de rendre service au dictateur qui fait souffrir le peuple. Cette envie de servir le Sauveur de la Nation fait de lui un personnage obsédé, désengagé. Il fait table rase de conseils, pourtant précieux de son épouse. Plus tard, il s'attache à Eboma, la nièce du directeur du cabinet présidentiel.

Cette attitude fait de lui un être sans position, une girouette, un être qui vit « au gré des vagues », un traître, comme nous l'avons signalé à la page 51. C'est ainsi que, Mwadi, son épouse, finit par quitter sa maison et accepte le divorce: « Je déménage ce matin avec Didilwa. A ton retour tu récupéreras les clés chez ton oncle. Bonne chance » (p.144). Plus tard, il perd son emploi. Le narrateur nous fait apparaître, à la fin de son aventure politique, le portrait physique de ce traître en ces termes: « Son visage était émacié et triste. Sa barbe n'avait pas été rasée depuis plusieurs jours. Il avait prématurément vieilli. Il essaya de sourire mais le cœur n'y était pas » (p.7).

Par le biais de ce personnage, Marcel Khombe Mangwanda (2011: 134) nous présente la conception du pouvoir en Afrique postcoloniale, et nous décrit le comportement des intellectuels africains:

Dans la plupart des sociétés postcoloniales, l'élite intellectuelle est supposée être le porte-étendard du renouvellement. Et pourtant depuis les indépendances, au lieu de jouer le rôle d'éclaireur de leur communauté, certains intellectuels deviennent des encenseurs du pouvoir et, de ce fait, participent à l'asservissement et à la déshumanisation de leurs peuples.

Mwadi

Mwadi est une ancienne étudiante en droit de l'Université. Le scripteur nous renseigne que « son visage était si jeune », [...] son teint légèrement clair » (p.85). Il ajoute qu'elle a de « longs cheveux non tressés » (p.85), et elle a « une belle taille » (p.86).

Intellectuelle, Mwadi a reçu une bonne formation académique pendant ses études en Europe. Elle a le sens d'un bon jugement. Elle sait analyser une situation et y apporter une solution appropriée. Sentant le danger qui guette son mari en acceptant le piège que son

collègue Nyoka lui tend, elle prévient Mondo de ne pas accepter cette offre. Mais l'opiniâtreté de Mondo, plus tard, lui coûte son poste et son honneur.

Mwadi est une femme sage. Elle se réfère, de temps en temps, à la sagesse ancestrale pour éduquer son mari. Pour inviter Mondo à la prudence, par exemple, elle prononce ce proverbe africain que sa défunte mère lui a appris: « Mon chéri, comme ma mère aimait à le dire, c'est quand nous verrons l'antilope sur l'épaule du chasseur que nous saurons que la chasse a été fructueuse » (p.100).

Par l'entremise de ce proverbe, Mwadi veut dire à son mari que le combat contre le dictateur n'est pas une mince affaire. Elle nécessite de la sagesse, de la prudence, de la bonne stratégie. Pour ne pas tomber dans le piège de l'adversaire et pour ne pas mourir avant le début ou la fin de la lutte, Mwadi demande à son mari d'être prudent. Pour elle, la chasse symbolise le combat que Mondo veut mener contre le dictateur, l'antilope est l'objectif que poursuit son mari, la victoire sur le dictateur ; et le chasseur c'est Mondo. Ce dernier sera content s'il gagne le combat, la lutte contre son ennemi, le père de la Nation. Il ne peut pas se réjouir tant que le combat n'est pas encore fini.

Epouse de Mondo, elle est fidèle à son mari. Elle respecte le serment du mariage qu'elle a prêté le jour de son mariage : elle assiste son mari dans toutes les circonstances de la vie conjugale, pendant le bonheur comme pendant le malheur. D'une part, elle partage les moments de joie et de bonheur de leur union ensemble : elle encourage son mari à accepter l'idée de son ami Tim Meya, celle de combattre le gouvernement en place et de « répondre positivement à ses exhortations à retourner au pays car elle se disait également interpellée » (p.89) ; D'autre part, elle pressent le danger qui guette son mari, demande à celui-ci de refuser l'offre de son collègue qui, à ses yeux, apparaît comme un piège :

Si tu acceptes cet emploi, que deviendras-tu ? As-tu pensé aux implications d'une telle décision ? Vas-tu continuer à prétendre occuper une position morale supérieure ? Ne vois-tu pas que cela est contraire à tout ce que tu dis et fais en ce moment ? (p.109).

Ces interrogations montrent les soucis de Mwadi vis-à-vis de son mari. Elle sait pertinemment bien que l'offre de Nyoka est non seulement un piège, mais aussi un stratagème artistiquement préparé par ses ennemis pour emprisonner Mondo et le faire souffrir parce qu'il est l'opposant du dictateur. Laisser son mari suivre cette voie est un danger pour lui, c'est pourquoi elle demande au père de Didiwa de décliner cette offre. Malheureusement, Mondo refuse d'entendre la voix de la raison, il accepte cette offre, et plus tard, il paie le prix de son entêtement.

Tim Meya

Produit de l'Université nord-américaine, Tim Meya est un *intellectuel*. Par le biais du narrateur, nous apprenons qu'il « était élancé, mince et beau, [...] Il avait l'air d'un homme chargé d'une mission secrète dont il ne devait rendre compte qu'à Dieu » (p.57).

Symbole de la science, il est un personnage « austère et réservé de nature ». Il n'est pas généreux par la façon dont il traite ses étudiants et jeunes collègues (p.61). De plus, Tim Meya est travailleur et réformateur. Il initie un nouveau programme de coopération entre son institution universitaire et son ancienne université nord-américaine. Ce programme change le profil international de son université de province.

Tim Meya est l'opposant du Père de la Nation. Déçu par la manière dont le chef de l'État dirige le pays, manière dont les conséquences sont visibles et incalculables, la misère sans nom dans laquelle vit le peuple, les arrestations arbitraires et la mort de ceux qui osent lever le doigt et/ou parler à haute voix pour dénoncer le mal, il décide de combattre avec détermination le régime du Président de la République en vue de libérer le peuple de la misère, de l'oppression, et du joug de ce dictateur. Ainsi, il ne tarde pas à endoctriner, à l'université, ses collègues qui tiennent au changement, particulièrement Mondo. Il devient, par la force des circonstances, le maître à penser ou l'inspirateur de nouvelles idées révolutionnaires des jeunes étudiants, des partisans du changement. Trahi par son collègue Nyoka, il échoue, comme son disciple Mondo, dans son entreprise de renverser le gouvernement en place.

Melissa

Melissa est l'épouse de Tim Meya. Elle est le symbole de la femme *révolutionnaire* et *résistante*. Elle ne supporte pas les conditions de vie dans lesquelles vivent les masses populaires dans le pays du Sauveur de la Nation. C'est pourquoi, elle se range dans le camp de Mondo, et de celui de son mari pour se dresser contre le régime totalitaire. Elle tient à tout prix au changement de gouvernement, au renversement du régime oppressif. Ainsi, elle fait ce constat après observation de la situation qui prévaut au pays du Père de la Nation: « Tant qu'il n'y aura pas de dirigeants responsables, les choses ne s'arrangeront pas. » (p.99).

Melissa est *une femme compatissante*. Elle apporte le soutien affectif et moral à Tim Meya (p.67), compatit au malheur de son mari quand ce dernier est admis à l'hôpital, suite à un accident de circulation monté et orchestré savamment par les agents de sécurité du Père de la Nation, comme le confirment quelques témoins de l'accident : « Meya venait de quitter la

Faculté un peu après dix-neuf heures lorsque sa voiture fut prise en sandwich par deux véhicules ressemblant à ceux utilisés par les services de sécurité de l'État. » (p.63).

Suite à cet accident inattendu, par le biais du scripteur, nous apprenons que Melissa, la femme du professeur Tim Meya avait les traits physiques suivants: « Sa mine était sombre mais pas abattue. Elle portait, comme d'habitude une tenue africaine, ayant adopté les habitudes vestimentaires de son pays d'adoption » (p.62). Il ajoute: « Melissa était une femme élancée [...] Dieu lui avait donné un corps élégant et bien proportionnel. Elle arborait sur les lèvres un sourire permanent qui contrastait avec l'air plutôt réfléchi de son mari » (p.62).

Melissa est une femme *hospitalière*. Elle connaît la valeur du mot « hospitalité ». Selon l'éthique africaine, on ne laisse pas un visiteur ou une visiteuse affamé/e. Ayant vécu en Afrique et connaissant ce principe qui régit la société africaine, elle accueille Mwadi et lui offre un verre du jus d'ananas lors de sa visite de courtoisie à l'hôpital (p.97).

Talewa

Par les révélations du narrateur, nous apprenons que Talewa est « une jeune femme svelte d'environ trente - deux ans, vêtue d'un blouson blanc » (p.80). Talewa est une femme *instruite*. Elle est détentrice d'un diplôme en médecine. Le scripteur nous dit que « ses yeux intelligents, les traits réguliers de son visage, sa belle taille et son allure élégante en faisaient un être adorable » (p.8). Soucieuse de participer au développement de sa communauté, de son village et de son pays, elle se donne comme objectif, lors de son séjour au village, celui de servir la communauté délaissée de Sadi et de « sauver les vies de milliers de personnes habitant sa zone d'activité » (p.33). C'est ainsi qu'elle accepte de travailler à l'hôpital de Sadi, malgré « les fréquentes pénuries en remèdes et en carburant » (p.33).

Compatissante, elle l'est. Elle visite l'hôpital, et accepte d'y œuvrer pour deux raisons que le narrateur nous présente : « Elle fut choquée par l'état de son délabrement avancé et surtout par l'absence de médecin » (p. 31). Non seulement *compatissante*, elle est aussi une femme *entreprenante*. Par ses multiples démarches auprès du curé de la paroisse au niveau du diocèse, elle « obtint une présence plus importante des religieuses dans son hôpital. Avec elles, elle mit en place un programme d'autofinancement de l'hôpital », p.33. Plus tard, elle crée une école d'infirmière en s'inspirant du modèle et du programme de son ancien hôpital, met sur place un internat dans l'hôpital, p.33. Son esprit de créativité, « son dévouement et sa détermination à trouver les ressources nécessaires au bon fonctionnement de l'hôpital lui valurent le respect et l'admiration de la population locale» (p.33).

Talewa paraît une femme *travailleuse et consciencieuse*. Elle exécute sa tâche professionnelle, consultations et opérations, avec amour, toujours « à la grande joie du personnel de l'hôpital et de toute la communauté » (p.31).

Examinant le rôle des personnages féminins dans *Le Porte-parole du Président* de Marcel Khombe Mangwanda, Lete Apey Esobe (2011 : 332) fait le constat suivant : « Gardiennes des valeurs progressives, les femmes dans ce roman jouent le rôle de guérisseuses des maux physiques et moraux des hommes ».

Ce constat s'applique bien au rôle joué par Talewa dans le roman de l'écrivain congolais. Elle est non seulement la soigneuse des corps des malades à l'hôpital de Sadi, mais aussi la soigneuse des problèmes moraux de Mondo. C'est elle qui prodigue des conseils réconfortants à ce professeur lorsqu'il est révoqué de son poste de porte-parole du président par son patron. C'est elle aussi qui aide Mondo à oublier ses soucis lorsqu'il divorce d'avec sa femme Mwadi. Grâce à elle, Mondo se rétablit et retrouve, bien que partiellement, son équilibre moral.

Eboma

Nièce du Directeur du cabinet présidentiel, Eboma est « une femme *adorable* » (p.128). Aux yeux de Mondo, elle est « *un trésor* » (p.128). Ainsi le professeur, fasciné par les traits physiques de cette femme et attiré indirectement par les liens biologiques qui existent entre elle et le Directeur du cabinet présidentiel, obéit à la logique de son ami Bendelo, s'amourache d'elle et fait de cette dernière la protectrice de ses intérêts et de son travail, comme le lui conseille Bendelo, il faut « avoir un avocat dans le cercle familial, clanique ou tribal du patron. Quelqu'un qui défende la cause » (p.129).

Représentante de la classe bourgeoise, elle se comporte comme une femme *indépendante*, une femme *prostituée*, « *une marie-couche-toi-là* ». Son travail consiste à donner du plaisir sexuel aux hommes. Elle se sert de sa beauté, de son corps pour séduire Mondo. Par la force des circonstances, elle devient la deuxième femme de Mondo, ou mieux son deuxième bureau (p.39). En l'absence de Mwadi, elle fournit du plaisir charnel à Mondo. Analysant le rôle d'Eboma dans le roman de Marcel Khombe Mangwanda, Lete Apey Esobe (2011 : 332) écrit : « Ironiquement, même les fréquents rapports sexuels avec la belle Eboma auxquels Mondo recourt pour oublier sa chute morale se révèlent, en réalité, un moyen pour la jeune femme de le contrôler et de le garder dans le giron du régime ».

Appartenant à la caste des riches, elle aime et adore *le luxe*. Elle aide Mondo à quitter le milieu des pauvres pour vivre dans le milieu des « grosses légumes », des « chauves-souris », selon l'expression de Charles Nanga, et à acquérir des biens matériels. Le narrateur écrit :

Les vitres teintées de ma voiture climatisée n'étaient pas les seules barrières qui me séparaient des moins nantis. Les murs de ma résidence, les soldats en

faction et les chiens de garde me protégeaient également de ce contact. Les rares visites que je recevais étaient triées sur le volet par Eboma et par la garde en faction é notre résidence, p.147.

Les biens matériels évoqués à dessein par le narrateur prouvent à suffisance que Mondo n'est plus le pauvre enseignant d'hier, il appartient désormais à la classe des privilégiés, des bourgeois du pays, grâce aux relations familiales de sa nouvelle femme non seulement avec le Président de la République, mais aussi avec le Directeur du cabinet présidentiel. Cette appartenance à la classe des privilégiés donne à Eboma la liberté et l'indépendance de faire ce que bon lui semble. Elle organise des fêtes, pour dépenser de l'argent, dans sa villa et invite les personnes de son rang social pour y partager les délices de la vie (p.40). De plus, elle n'aime pas rester en un seul endroit. C'est ainsi qu'elle effectue de temps à autre des voyages aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays.

Eboma est une femme *insatiable*. En dépit de ses relations amoureuses avec Mondo, elle manifeste ses désirs bestiaux incontrôlés de coucher avec plusieurs hommes. Ainsi, en l'absence du professeur, elle se laisse amadouée et couchée par le général d'armée (p.40). A cause de son infidélité et de sa frivolité, elle se sépare avec Mondo.

Le Directeur du cabinet

Le Directeur du cabinet est le représentant du Président de la République au niveau de l'administration. Membre du clan présidentiel, il est le protecteur des intérêts de son patron. Il engage Mondo, professeur à l'Université, au poste de conseiller à la communication et porte-parole du président, pour des raisons politiques: préparer le discours du président lors de grandes cérémonies, couvrir les défaillances et défendre l'honneur de son patron, et couvrir l'incompétence de son patron tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays lors des interviews

avec les journalistes. Il l'engage aussi pour masquer la vérité et couvrir le mensonge de son patron, surtout pour la mort de Sékélé, défenseur des droits de l'homme cruellement abattu par les agents secrets du Père de la Nation.

Le Directeur du cabinet présidentiel incarne l'image de l'homme politique après les indépendances en Afrique. Pour connaître une ascension sociale, ou pour accéder à un poste supérieur au travail, il faut passer par les membres du clan du chef. Il représente la corruption, cette voie malhonnête, que les corrompus, les destructeurs du continent africain utilisent pour avoir accès au pouvoir.

Le Pasteur

Le pasteur est le symbole de la résistance, de l'opposition dans le récit de l'écrivain congolais. Le narrateur nous informe qu'Il est « un pasteur barbu et au crâne rasé » (p.92); de plus, il a « une voix puissante » (p.92). Mécontent de la gestion du pays par le dictateur, il soutient Mondo dans sa lutte contre le régime oppressif. Contrairement à la stratégie du professeur, le pasteur utilise la Bible et organise le mouvement d'opposition pour renverser le gouvernement du Père de la Nation. Evangéliste, il se sert souvent de la parole biblique pour montrer à ses ouailles que les conditions de vie ne sont pas bonnes au pays et que le peuple doit impérativement se révolter, se soulever contre le gouvernement pour exprimer sa déception, sa désapprobation à l'égard du pouvoir en place. Malicieusement, il évoque le passage de la Bible ci-après :

Il commenta la prophétie contre Ephraïm contenue dans le livre d'Isaïe. Brandissant de temps en temps sa vieille Bible, il parla passionnément du sort réservé à tous les détenteurs d'un pouvoir oppressif, un sort similaire à celui prédit à la couronne décadente et ivrogne dénoncée par le prophète, p.92

A travers cet enseignement biblique, le pasteur critique indirectement les dirigeants africains qui s'agrippent inutilement au pouvoir, au lieu de s'occuper de leur peuple. Il utilise la prophétie contre Ephraïm pour faire allusion au Père de la Nation qui néglige les masses populaires qui ont voté pour lui, et qui l'ont élevé à la magistrature suprême de l'État. Avec ce comportement barbare, il va aussi connaître le même sort que celui prédit par le prophète. Implicitement, cet évangéliste invite ses chrétiens à un examen de conscience, à un éveil de conscience. Il les invite aussi à un soulèvement, à une protestation contre le pouvoir du dictateur.

Le Pasteur est un personnage qui défie l'autorité du dictateur. Il est resté intransigeant, incorruptible. Il ne change pas de position, mais il n'arrive malheureusement pas à renverser le pouvoir du Sauveur de la Nation dans l'exercice de ses fonctions du Président de la République.

A l'opposé des progressistes, on découvre les personnages qui se dressent contre Mondo et l'empêchent d'atteindre l'objectif qu'il poursuit, notamment l'oncle Giboba, Diba, le dirigeant national du parti chargé de la jeunesse et le Sauveur de la Nation.

L'oncle Giboba

Frère cadet de la mère de Mondo, l'oncle Giboba est "charmant et beau parleur", p.53. Né au village, il connaît les us et coutumes de la tribu ainsi que l'importance des valeurs traditionnelles africaines. Il tient au respect scrupuleux desdites valeurs parce qu'il sait parfaitement que la vie de l'Africain en dépend. Il accueille avec joie Mondo et accepte de le loger chez lui quand son neveu débarque à Kieseville pour y poursuivre ses études

universitaires. Connaissant l'importance et la valeur des études dans la vie d'un individu, il lui dit:

Neveu, je ne suis pas le genre de personne qui passe par quatre chemins. Tu vas bientôt commencer tes études universitaires. C'est un privilège que je n'ai pas eu. De toute façon, l'éducation dispensée à notre époque n'ouvrirait pas la voie aux études universitaires. Mais les choses ont change, pp.53-54.

Connaissant les dangers qui le guettent à la capitale, il lui prodigue les conseils suivants: « Tes parents comptent beaucoup sur toi. Ne te trompe pas d'objectif car la vie dans la capitale est très distrayante. Tu dois à toi-même et à tes parents de réussir.» (p.54).

Dans ces deux extraits, le narrateur nous montre le bien-fondé de deux valeurs africaines: la solidarité et l'hospitalité. D'une part, le scripteur fait allusion implicitement aux relations familiales qui exigent l'entraide entre membres d'une même famille quand il évoque l'acte posé par la grande-sœur de l'oncle Giboba, celui d'envoyer son fils à Kieseville chez son petit-frère sans solliciter l'avis de celui-ci; d'autre part, il met en exergue l'importance de l'hospitalité lorsque le frère cadet, sachant bien qu'à Sadi, il n'y a pas d'institutions universitaires et que la présence de Mondo à Kieseville est bénéfique pour lui et la famille, reconnaît la position de sa sœur en famille, et accepte volontiers d'accueillir le fils de son aînée et de le loger chez lui, pour raison d'études; d'autre part encore, il souligne l'importance de la solidarité entre l'aînée et le frère cadet à travers les conseils que l'oncle prodigue à son neveu, et l'amour qui existe entre l'oncle Giboba et son neveu.

Défenseur de la tradition, l'oncle Giboba n'aime pas le changement des valeurs existantes. Il ne supporte pas, de la part des jeunes, la désobéissance à la tradition. C'est pourquoi, il se fâche contre son neveu, Mondo, quand celui-ci, lors de son séjour en Europe,

choisit lui-même, à l'insu de son oncle qui est supposé choisir pour lui une fiancée, et des membres de sa famille, une fiancée, sans le consentement de ses parents. Pour l'oncle Giboba, Mondo a commis un sacrilège, il n'a pas respecté la tradition. C'est la raison pour laquelle il s'oppose farouchement au mariage de Mondo avec Mwadi.

Diba

Diba est l'ancien collègue de Mondo. Il est un personnage révolté. Révolté contre Mondo, espoir des enseignants et des étudiants, représentants de la classe prolétarienne. Ces derniers vivent dans des conditions difficiles, et ils sont incapables de nouer, avec leurs salaires, les deux bouts de mois. Ils comptent sur Mondo qui revient fraîchement de l'Europe avec une nouvelle idéologie: la lutte contre le régime dictatorial. Quand ils apprennent que le professeur Mondo accepte de travailler à la Présidence comme porte-parole de leur bourreau, le Sauveur de la Nation, ils désavouent Mondo. Ce dernier explique lui-même l'origine du conflit qui naît entre lui et ses collègues ainsi que ses étudiants à l'Université où il dispense ses enseignements:

La nouvelle de mon engagement à la Présidence eut l'effet d'une bombe à l'Université. Elle provoque la surprise, l'incrédulité et la suspicion. N'étais-je pas celui qui avait incarné l'opposition au régime au sein de cette institution? Qui avait oublié mon comportement téméraire lors du passage du dirigeant national du parti chargé de la jeunesse?, p.116.

Le narrateur renseigne le lecteur sur le motif qui pousse les fanatiques de Mondo à haïr celui qui symbolise pour eux, l'espoir. Il utilise l'adjectif possessif « *mon* » pour informer le lecteur qu'il s'agit de Mondo. Celui-ci fait une confession, confession à travers laquelle il reconnaît l'erreur qu'il a commise, celle d'accepter l'offre du pouvoir. Le scripteur renseigne encore le lecteur sur le lieu du travail de Mondo: « la Présidence ».

En évoquant ce lieu, le scripteur informe indirectement le lecteur que Mondo n'appartient plus à la classe prolétarienne, il fait désormais partie de la classe bourgeoise, classe qui fait souffrir les masses populaires. La volte-face de Mondo est perçue par les prolétaires comme une trahison. Ainsi, ses collègues et ses étudiants, déçus par cette nouvelle inattendue, mettent en doute la crédibilité, l'intégrité morale de ce professeur et pensent à la corruption. Pour eux, Mondo est corrompu par le pouvoir totalitaire. Ici, le narrateur invite le lecteur à réfléchir sur la corruption, moyen utilisé par le pouvoir en Afrique postcoloniale, par le truchement des universités, pour affaiblir les intellectuels africains. De son côté, Mondo devient inquiet et s'interroge sur sa volte-face qui fait de lui l'ennemi de ses collègues. Ces interrogations (p.116) poussent Mondo à la réflexion sur le rôle qu'il a joué au passé et celui qu'il joue en tant que porte-parole du président. Autrefois opposant du régime dictatorial, au regard de son comportement qui demeure une preuve indéniable de sa détermination à faire tomber le régime du Sauveur de la nation, il devient l'ennemi du peuple. Son changement d'attitude et de position fait de lui un nouvel être. Il n'est plus, « tam-tam, le message et le messager, l'agent de changement » (p.11). Ainsi, Diba, son ancien collègue se fâche, se dresse contre lui, et devient l'antagoniste de Mondo et lui pose ironiquement cette question:

Monsieur le Conseiller du Président de la République, me lança-t-il de sa voix bégayante devant quelques collègues et étudiants. Notre département est honoré d'être représenté au plus haut niveau du pouvoir. Dis-moi, toi qui côtoies le Père de la Nation. Comment va-t-il? p.116.

Dans ce passage, le narrateur met sur scène deux personnages: Monsieur le Conseiller et Diba. Le premier représente le pouvoir; en revanche, le deuxième symbolise le peuple, les pauvres. Diba est représenté par le pronom personnel « il », tandis que « me » symbolise le

professeur Mondo. Par l'adjectif possessif « notre », le scripteur fait allusion aux enseignants et étudiants de l'université, alors que le verbe « honoré », conjugué au temps passé composé, renvoie le lecteur à la position de Mondo au gouvernement du dictateur. Cela se confirme par l'usage de termes « au plus haut niveau du pouvoir ». Pour humilier Mondo, Diba, malin et astucieux, fait ironiquement allusion à l'honneur que Mondo fait au département par l'entremise de sa nomination, celle d'avoir accédé à un poste supérieur. Comme il occupe un poste important dans la société, Diba enfonce le clou en lui demandant l'état de santé du Sauveur de la Nation. Aux propos ironiques de Diba, Mondo essaye de se défendre en disant: « Collègue, je ne dirige qu'une cellule de recherche. Mon travail consiste à relever les inconsistances de nos politiques actuelles. C'est donc un travail scientifique et non politique » (p.117).

Malgré cette défense, Diba exprime davantage sa déception et se moque de son collègue en lui tenant un langage ironique: « Quoi qu'il en soit, accepte mes félicitations et mes vœux de fructueuse cohabitation avec tes adversaires politiques d'hier. Au nom de notre institut. Ha! Ha! Ha! » (p.117). C'est ainsi que deux amis de longue date deviennent, au sein d'une même institution, deux adversaires politiques, deux ennemis à vie. Par ricochet, ils forment deux camps opposés de par leur idéologie.

Nyoka

Nyoka signifie en lingala, une des quatre langues nationales de la République démocratique du Congo, un serpent. Dans la Bible, le serpent est synonyme du mal, du monstre, du triomphe du mal sur le bien. Il est aussi synonyme du diable, du malfaiteur, du rusé qui a poussé Adam et Eve à manger le fruit interdit du jardin d'Eden. Le serpent signifie également un animal dangereux, prêt à mordre sa proie, et par extension, un menteur, un malin, un sournois.

Dans le roman de l'écrivain congolais, Nyoka apparaît comme un personnage qui s'oppose à Mondo. Cet enseignant, beau parleur, se révèle un personnage *hypocrite*. Il est effectivement *une taupe, un personnage dangereux*. Il travaille à l'Université non seulement comme enseignant, mais aussi comme agent de sécurité de l'État. C'est lui qui fournit au Sauveur de la Nation les renseignements et dénonce les personnes qui se permettent le luxe de contester le pouvoir en place. Le narrateur nous explique le travail de Nyoka: « Ses oreilles devaient enregistrer les conversations de ses collègues et ses yeux retenir tout ce qu'il voyait » (p.78). Dans l'intention de s'attirer davantage la confiance de ses supérieurs, semblable à un serpent, il mord ses collègues: d'abord, il accuse et dénonce Mondo auprès du dirigeant national du parti comme auteur de la question qui a embarrassé ce haut cadre du parti lors de sa visite à l'Université; ensuite, il accuse aussi le professeur Tim Meya d'être l'opposant du régime, l'instigateur des étudiants et l'incitateur de ces derniers à la révolte contre le pouvoir en place. C'est ainsi que le pouvoir, par l'entremise de ses agents de sécurité, organise l'accident de circulation qui a failli provoquer la mort du professeur Tim Meya.

Partisan de l'idéologie du Père de la Nation, il soutient la position du dictateur. Traître, il ne se soucie pas de malheurs des masses populaires, mais il compte plus sur ses intérêts personnels et égoïstes. A travers ce personnage, l'auteur invite le lecteur à comprendre comment, pendant l'époque postcoloniale, le pouvoir, semblable à un zombie, s'infiltrer doucement et sûrement à l'université et y élargit ses tentacules politiques. Par le biais de Nyoka, personnage à deux facettes, l'auteur montre au lecteur comment « Beaucoup d'intellectuels africains qui, en raison de leur complicité avec des régimes délinquants, participent à l'échec de la plupart de nos états » comme. le témoigne Lete Apey Esobe » (2011: 331).

Le Dirigeant national du parti

Le dirigeant national du parti chargé de la jeunesse est le représentant du pouvoir. Dans le roman de Marcel Khombe Mangwanda, il n'a pas de nom. Mais il joue un rôle capital dans le parti du Sauveur de la Nation: il est idéologue du parti. Le narrateur nous révèle ceci: « C'est une figure de proue de la première révolte étudiante qui eut lieu vers la fin des années soixante » (p.74). Il explique les raisons de la présence du dirigeant dans cette classe politique: « Comme beaucoup de ses anciens camarades, il avait rejoint les rangs du pouvoir et contribué à consolider le même régime qu'il avait pourtant combattu dans le passé » (p.74).

Dans ces deux passages, le scripteur présente au lecteur l'image réelle de ce haut cadre du parti unique. Ancien étudiant, corrompu par le pouvoir, il se retrouve dans le camp du pouvoir en place après une trahison. Il a quitté le camp du peuple pour adhérer au parti unique avec un seul objectif: s'embourgeoiser sur le dos du peuple et connaître une ascension sociale.

Malin et bon stratège, il sait pertinemment bien que la jeunesse du pays, considérée comme le fer de lance de la nation, est une force redoutable que le parti ne peut pas négliger ou sous-estimer. Ainsi, il s'assigne le devoir de neutraliser la jeunesse pour sauvegarder le pouvoir autocratique de son chef. Il organise une rencontre avec la jeunesse estudiantine à l'Université pour lui inoculer l'idéologie du parti unique. Pour marquer cet événement d'un cachet spécial, les « autorités universitaires décrétèrent la suspension des cours pour assurer une grande participation de la communauté universitaire à cet événement » (p.74). Par le truchement du narrateur, nous apprenons que « les enseignants et le personnel administratif étaient tenus d'être présents. Leur absence à un tel événement pouvait entraîner une

réprimande. Et l'échec d'une telle visite pouvait coûter leurs postes aux autorités universitaires » (p.74).

Pour ce haut cadre du parti unique, l'objectif est d'injecter aux étudiants l'idéologie du parti. Ainsi, il choisit deux sujets à développer:

Le distingué orateur prit alors la parole. Il parla des sacrifices que le gouvernement continuait à consentir pour créer les conditions favorables au développement d'une jeunesse responsable avant d'annoncer les lignes directrices de la nouvelle politique en cette matière, p.75.

Comme on peut le constater, le dirigeant national du parti focalise, dans son discours, son attention sur deux points essentiels, les sacrifices et la nouvelle politique du gouvernement. Mais à y regarder de près, le gouvernement ne tient pas compte des désirs du peuple. Bien au contraire, il néglige le peuple. En utilisant le mensonge pour convaincre le peuple des bienfaits du gouvernement, le dirigeant fait malicieusement la propagande du chef de son parti politique, il se lance dans le mensonge, pratique habituelle de la plupart des dirigeants africains. Ce qui compte pour lui, c'est le message qu'il transmet à la jeunesse. En tant que défenseur acharné de l'idéologie du parti unique, il est conservateur des valeurs intrinsèques du parti, et il ne tolère pas des contradictions. C'est ainsi qu'il s'oppose, sur le plan idéologique, à Mondo, et se fâche contre ce dernier au cours de son entretien avec les étudiants lorsque le professeur demande des éclaircissements auprès de l'orateur sur les thèmes de la conférence. Le narrateur nous révèle ce qui suit :

Sa mine était aimable. Mais derrière ses lunettes grises, son regard était froid et perçant. Il me regarda attentivement comme pour mémoriser tous les traits

de mon visage. Le sourire aux lèvres, il me félicita de mon courage. Il croyait à la vertu du débat, p.87.

Les traits du visage évoqués et présentés par le narrateur sont révélateurs. Ils expriment et dévoilent les sentiments qui s'entremêlent dans le cœur de ce haut cadre du parti : la colère et la peur. Il est fâché contre cet enseignant non seulement par le fait qu'il ne reconnaît pas l'existence des droits de l'homme et la liberté qui existent au pays dirigé par le Sauveur de la Nation, mais aussi par la peur de perdre son emploi s'il ne répond pas favorablement à la question du professeur ou s'il donne ses opinions personnelles. Ainsi, il préfère distraire la masse estudiantine en répondant évasivement à ce professeur. Après la conférence, il manifeste le désir de rencontrer Mondo. Le narrateur écrit : « Le haut cadre du parti me fit chercher à la sortie » (p.77). Pour surveiller ce professeur qui se révèle un élément dangereux, le dirigeant du parti l'invite au restaurant universitaire pour étouffer ses élans révolutionnaires et pour se partager un verre de bière et un repas.

Le Sauveur de la Nation

Le Sauveur de la Nation est le Président de la République. Il est assoiffé de pouvoir et d'honneur, il adore des titres. C'est la raison pour laquelle ses partisans, pour le flatter, le baptisent et lui collent différents titres : *Rassembleur*, *Unificateur*, *Pacificateur*. Le critique africain, Guy Ossito (1986 : 26), fait le constat suivant : « Pour les esprits simples, les titres sont signes de puissance et plus on en a, plus on est craint. Il n'y a pas de dictature sans nominalisme terroriste et suppuration titrolitique ». Réfléchissant sur les nouveaux colons africains et leur pouvoir en Afrique postcoloniale, le critique et romancier béninois, Mahougnon Kakpo (2011 : 239), écrit : « Les dirigeants africains, très tôt mués en *Guide providentiel*, *Sauveur*, *Messie-Koï*, *Vénérable Maître*, [...] ont installé un pouvoir le plus

souvent totalitaire ». En effet, les deux critiques béninois ont raison. Au lieu de nourrir les masses populaires, de donner aux travailleurs des salaires qui les aident à vivre décemment, d'unifier le peuple, les affameurs des peuples, par contre, maltraitent ceux qui les ont élevés à la magistrature suprême, au sommet de l'État. Ils cimentent leur pouvoir sur des stratégies machiavéliques, la corruption, le tribalisme, la dictature, la division et le mensonge, et souvent leur pouvoir est « relayé tantôt par l'armée, tantôt par le parti unique, tantôt par les deux conjugués », comme le confirme Jacques Chevrier (1990 : 45).

Personnage invisible et dictateur, il est aussi appelé *le Père de la Nation*. C'est lui qui contrôle toutes les institutions du pays : l'armée, la sécurité, le parlement de son pays. Pour asseoir son pouvoir, il applique la dictature, il a la mainmise sur tout le monde. C'est lui qui demeure le maître à penser de son parti politique, c'est pourquoi on l'appelle Président fondateur. Tout le monde est à son service, non par fidélité personnelle, mais par obéissance au monarque. Ce qu'il est et ce qu'il veut, nous l'apprenons par la bouche de Bendelo :

Mondo, je t'en parle parce que tu es nouveau dans le milieu, [...] Lorsque les politiciens sollicitent nos services comme conseillers, ils attendent de nous deux choses : l'expertise et la loyauté. Généralement ils sont sûrs de notre expertise mais pas de notre loyauté. La vérité est que, pour eux, la loyauté compte beaucoup plus que l'expertise que nous leur apportons. Elle leur assure le secret de leur incompétence et de leurs magouilles, p. 128.

Le narrateur, à travers les propos de Bendelo, révèle le secret des politiciens en Afrique postcoloniale. Ces derniers, incapables d'exercer leur métier, mettent souvent l'accent sur deux éléments avant d'engager un travailleur à un poste politique, l'expertise et la loyauté. Le narrateur renseigne le lecteur que Bendelo veut réveiller la conscience de Mondo, il veut lui mettre la puce à l'oreille en l'informant que ce n'est pas son expertise qui

compte pour son travail, mais plutôt sa loyauté. Le Président de la République, par le biais de son directeur du cabinet, compte plus sur sa loyauté, son honnêteté, sa fidélité envers ses employeurs. Dans la mesure où Mondo va couvrir les faiblesses de ses chefs.

Au fil du récit, le Sauveur de la Nation apparaît comme l'opposant de Mondo. Il révoque Mondo de son poste de porte-parole du président parce que ce dernier a oublié la règle d'or du parti, celle qui consiste à « ne jamais exprimer ses opinions personnelles » (p.17). Pour avoir manqué à son devoir civique, Mondo perd son travail de porte-parole du président. Ainsi, il connaît une déchéance sociale. Semblable à Sisyphe d'Albert Camus, il va tenter en vain d'entreprendre des démarches pour reprendre son poste dans la haute sphère de l'État.

4.6. Point de vue sur les personnages de Marcel Khombe Mangwanda

A l'instar de son confrère malien, Seydou Badian, Marcel Khombe Mangwanda, pour montrer la différence d'âge qui existe entre les jeunes et les vieux, attribue aux jeunes des noms sans marque spéciale. C'est le cas de Mondo, Tim Meya, Eboma, Mwadi, Talewa, Nyoka, Sékélé, Diba, Melissa. Il utilise, par ailleurs, des noms avec des marques de respect pour nommer les vieux. Tel est le cas de l'oncle Giboba, Tata Mapasa, Mama Mapasa, le vieux Manesa. Il s'appuie aussi sur les fonctions pour baptiser les personnages. C'est le cas, par exemple, du curé de la paroisse, la préceptrice de Mondo, le pasteur, le directeur du cabinet, le dirigeant national du parti, le père de la Nation.

Dans son roman, Marcel Khombe Mangwanda fait recours à la tradition pour nommer ses personnages. Mondo signifie le tam-tam, le message, le messenger, Sékélé sous-entend le secret qu'une personne garde, Eboma veut dire une personne qui détruit, une personne qui sème le désordre dans un foyer et provoque le divorce d'un couple; Meya

signifie une petite monnaie; dans le contexte de ce roman, il veut dire une personne humble, Sauveur ou père de la Nation sont des titres honorifiques attribués par le peuple aux dictateurs africains qui se considèrent comme des Dieux sur cette terre des hommes, des Seigneurs dans ce monde. Ces derniers optent souvent pour la dictature comme stratégie pour maintenir le peuple dans la misère ou dans l'esclavage; Nyoka est synonyme de serpent, de traître, d'une personne dangereuse,

A la lumière de ce qui précède, nous pouvons déduire que Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda ont réussi à mettre en exergue les deux classes d'âge en conflit dans leurs livres. L'écrivain malien a opposé une jeune fille du niveau secondaire, Kany, avec les vieux, Benfa, Sibiri ; en revanche l'écrivain congolais, de son côté, a mis en opposition un jeune garçon du niveau universitaire, Mondo, avec l'oncle Giboba, Diba, Nyoka, le Directeur du cabinet, le Sauveur de la Nation. La jeune fille réussit dans sa quête, tandis que le garçon échoue dans son entreprise. De plus, les deux romanciers attribuent aux jeunes des noms référentiels de leur milieu d'origine, et des noms sans marque de respect; tandis qu'ils donnent aux vieux des noms qui ont trait à leur âge, à leur position dans la famille ou dans la communauté. De surcroît, soucieux de décrire les réalités de leur milieu natal, ils se basent sur les noms africains qui sont porteurs de sens. Seydou Badian puise les noms de ses personnages dans la tradition bambara, tandis que Marcel Khombe Mangwanda se base sur la tradition pende pour tirer les noms de ses personnages. A y regarder de près, nous remarquons que les personnages de l'écrivain malien ne sont pas décrits en profondeur, c'est-à-dire que l'auteur ne s'intéresse pas au physique de ses personnages, il s'attache seulement à dépeindre le moral de ses personnages ; en revanche, la plupart des personnages de l'écrivain

congolais sont décrits physiquement et moralement. Comment se présentent l'espace et le temps dans les deux romans de notre analyse?

CHAPITRE V. ESPACE ET TEMPS

Dans son livre, *Guide du savoir-écrire*, Jean-Paul Simard (1998: 400) écrit: « Tout récit suppose une organisation des événements ». Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda partagent le point de vue de ce critique. Dans leurs récits, ils organisent des événements et fournissent des indications sur l'espace et le temps. Celles-ci sont nettes et claires. Elles aident le lecteur à localiser l'espace où se passe l'action des personnages, et le temps de l'histoire.

5.1. Espace

Mutshipayi Mukendi (1982: 34) définit l'espace comme « l'endroit réel ou imaginaire où se déroule l'action du récit. Il peut être une ville, une chambre, une rue, etc. Ou encore tous les lieux où se déroule l'histoire du roman et où se meuvent les personnages ». Pour Lecherbonnier et Rince (1989:709), l'espace est « là où se nouent les intrigues et ont lieu souvent les ruptures, enfin, là où s'échangent des dialogues chargés d'un sens tout particulier dans le roman, là que se révèlent les caractères, les idées et les passions des personnages ». Dans le cadre de notre travail, nous allons nous pencher sur l'espace comme le lieu où se passe l'action des personnages dans une œuvre littéraire.

Voyons dans les lignes qui suivent comment l'écrivain malien et son confrère congolais abordent l'espace dans les deux ouvrages de notre analyse. D'abord, nous jetterons notre regard sur l'espace chez Seydou Badian; ensuite sur le cadre spatial chez Marcel Khombe Mangwanda.

5.1.1. L'espace chez Seydou Badian

Le récit de Seydou Badian se déroule dans deux espaces, la ville et le village. On peut le remarquer à travers les déplacements des personnages, en particulier ceux de Kany. Le schéma du récit se présente de la manière suivante: ville - village - ville. Présenté à dessein par l'auteur, il suit l'évolution psychologique de Kany du début jusqu'à la fin de l'intrigue. Quelle est l'image de ces deux espaces d'après Seydou Badian?

5.1.1.1. La ville

Dans *Sous l'Orage*, la ville présente deux faces. D'une part, elle expose une face positive, et d'autre part, elle fait apparaître une face négative.

5.1.1.2. La ville: un cadre de cohésion familiale et de réconciliation

La ville anonyme apparaît, au début du récit, comme un cadre de cohésion familiale. Kany naît et grandit en ville, ainsi que ses frères Birama, Nainson, Karamoko. Ensemble, ils y reçoivent de leurs parents, père Benfa et maman Téné, l'éducation familiale. Celle-ci leur permet d'apprendre les notions de fraternité, de solidarité, de respect, de l'amour. Ainsi, dans la vie, ils mettent à profit ces connaissances dans toutes les circonstances. Les parents, père Benfa et maman Téné, s'époumonent pour donner au jour le jour la nourriture à leurs enfants. Avec les revenus de son commerce, la mère achète ce dont les enfants ont besoin. La paix, l'entente, l'unité règnent dans la famille du père Benfa. Plus tard, dans la maison du père Benfa, au retour de deux pèlerins, Kany et Birama, du village, les membres de la famille, après tractations et concertations, finissent par trouver un terrain d'entente, une solution au sujet du mariage de Kany et Samou. Les vieux changent leur position, acceptent le choix de Kany, celui d'épouser Samou. La maison du géniteur de Kany, témoin de toutes ces

négociations, devient un cadre de réconciliation pour Kany et ses parents, d'une part; et Benfa et ses enfants, d'autre part.

Signalons que la ville où se trouve la maison du père Benfa présente les allures d'un village aussi bien sur le plan de l'habitat que sur le plan de l'organisation. Le narrateur nous renseigne d'abord que « Benfa se mit à inspecter sa maison case par case » (p.20). Ensuite, il nous montre encore l'état délabré de la maison du père Benfa, « tous les murs ont besoin de kaolin » (p.20). Enfin, il nous informe aussi que la maison du père Benfa est composée de cinq cases, nous décrit particulièrement la case de Maman Téné, femme de Benfa et mère de Kany. Celle-ci est le lieu de réception et cadre des pourparlers, au sujet du mariage de sa fille, entre Benfa et ses frères Tiemoko, Moussa et Sory:

Maman Téné avait aménagé la véranda, elle avait balayé le sol et nettoyé les murs. Elle avait transporté à la cuisine les vieilles Calebasses et cuvettes qui d'ordinaire encombraient les lieux, p. 33.

Outre les cases qui donnent à cette ville l'image d'un village, on trouve dans la ville des arbres nommés (manguiers, kaïlcédrats), des moutons, des féticheurs, le muezzin.

5.1.1.3. La ville: un cadre de formation scolaire

Ensuite, la ville, symbole du modernisme, devient un lieu de formation scolaire, un cadre favorable à l'épanouissement de l'homme, et à l'acquisition des connaissances. C'est là que les jeunes, surtout Kany, découvrent le bien-fondé de l'école. C'est là aussi que Kany, Samou, Birama, et les autres jeunes apprennent à écrire et à lire, à la grande satisfaction du père Benfa, p.26. Ils acquièrent les connaissances. Celles-ci les aident à discerner le vrai du faux, le bon du mauvais, et à s'éloigner de la tradition. Birama le clame tout haut:

Tout cela est dépassé, disait Birama autour de lui, la civilisation demande autre chose. Nous ne sommes pas faits pour cette vie dont parle Sibiri; elle est bonne pour les ignorants. Aujourd'hui il faut être instruit si l'on veut être respecté, p. 30.

Dans le non-dit, le narrateur nous invite à comprendre une des raisons du conflit qui se passe entre les vieux et les jeunes, c'est l'orgueil des progressistes. Contrairement à la sagesse ancestrale, les jeunes pensent que l'instruction est indispensable dans la vie, et ceux qui la reçoivent à l'école des Blancs méritent du respect par rapport à ceux qui ne suivent pas la formation occidentale. Ce mépris des jeunes allume davantage le conflit entre les vieux et les jeunes.

5.1.1.4. La ville: un cadre attrayant

La ville constitue, aux yeux des jeunes, un cadre attrayant, une panacée à leur oisiveté, à leur misère. Les jeunes, fer de lance du pays, quittent le village et préfèrent aller en ville pour trouver de l'emploi. Là, ils exercent divers métiers pour faire de l'argent. Le scripteur nous informe que les Blancs et les Syriens s'y retrouvent aussi pour leur activité commerciale. Il nous dévoile les plaintes des commerçants noirs en nous informant que:

Les Blancs veulent tout vendre eux-mêmes. Le mil que nous cultivons, il faut qu'ils nous le revendent ; il en est de même du riz, des arachides [...] Leurs marchandises, ils les vendent d'abord aux Syriens, et nous autres, marchands noirs, sommes obligés de tendre les mains afin que les Syriens nous permettent de vivre, p. 92.

Dans cet extrait, le narrateur met en relief trois groupes de commerçants, les Blancs, les Syriens et les Noirs. Les premiers, richissimes, achètent auprès des Noirs, les produits de

vente suivants: le mil, le riz, les arachides. Quant à leurs marchandises, ils préfèrent les remettre aux Syriens, et les Noirs, démunis de moyens financiers, comptent plus sur les Syriens pour avoir quelques marchandises à vendre. Implicitement, le narrateur fait allusion à trois groupes sociaux: les Blancs, les riches, les Syriens, les riches et les Noirs, les pauvres.

La ville, lieu du commerce et des affaires, constitue, aux yeux des jeunes, un appât, un pôle d'attraction. Quand ils s'y rendent, trouvent de l'emploi, ou exercent une activité rentable, ils préfèrent vivre et rester dans ce nouvel *eldorado*, et ne trouvent plus d'intérêt de revenir en famille dans l'arrière-pays.

5.1.1.5. La ville: un lieu de progrès technologique

Enfin, dans le roman de l'écrivain malien, la ville se révèle un lieu de progrès technologique. Les routes sont larges, goudronnées, bien éclairées, les automobiles circulent; des maisons ont des jardins. Les bureaux administratifs fonctionnent, l'école y est présente, les agents de postes utilisent le téléphone ou les timbres. On y trouve des agents de police, des agents de service d'hygiène.

A part la face positive de la ville présentée dans les lignes précédentes, Seydou Badian illustre aussi, dans son ouvrage, la face négative de la ville.

5.1.1. 6.La ville: un cadre de conflit

Dans la famille du père Benfa, le conflit éclate entre le géniteur et sa fille. Suite à cette mésentente entre le père Benfa et la jeune fille Kany, l'unité ou la cohésion familiale d'antan est brisée. La ville, loin d'être l'espace intime où se consolident les liens d'amitié, de solidarité entre membres des familles, devient, au contraire, un cadre où se fortifie la haine. Les jeunes haïssent les vieux, à cause de leur tradition, et les aînés ne supportent pas les jeunes à cause de leur instruction, leur comportement. De plus, la ville est aussi le cadre de

haine, de conflit entre patrons et ouvriers. Sur le plan professionnel, loin d'être l'espace où se solidifient les liens entre travailleurs, la ville se transforme, au contraire, en un lieu où on cultive les conflits et les inimitiés, un lieu où on fortifie la haine. Ainsi, elle devient un cadre de conflit et de ségrégation raciale entre les colons blancs et les ouvriers noirs. Ceux-ci, mécontents de la politique du travail instaurée par les Blancs, critiquent l'injustice de leurs patrons.

5.1.1.7. La ville: un lieu des antivaleurs

Selon Seydou Badian, la ville est aussi un cadre où les jeunes méprisent les valeurs traditionnelles, et adoptent des comportements qui déplaisent aux aînés: le manque de respect aux adultes, l'impolitesse. Sibiri, blessé dans son amour-propre par le comportement de son jeune frère Birama, exprime son regret, sa désolation à l'égard de ce dernier de la manière suivante: « D'ailleurs, tout ce que tu viens de dire cadre bien avec votre conduite, à vous qui reniez votre milieu, à vous qui avez honte de votre origine, à vous qui ne rêvez que d'imiter vos maîtres, les Blancs » (p.54).

Pour le frère aîné, Birama est impoli. Son impolitesse est due au fait qu'il a été à l'école des Blancs où il a appris à désobéir aux adultes: il ne respecte pas l'avis de son frère aîné Sibiri, il remet en cause des pratiques courantes de la tradition bambara. En revanche, pour Birama, son comportement n'a rien de mal. Il traduit son mécontentement, sa désapprobation à l'endroit de Sibiri: il n'accepte pas le mariage de Kany avec Famagan. Ces deux points de vue montrent qu'il existe un grand fossé entre ces deux mondes différents, le monde traditionnel et le monde moderne.

5.1.1.8. Le village

5.1.1.8.1. Le village: un cadre tranquille

Bastion de la sagesse ancestrale, le village, dans le roman de Seydou Badian, reste un cadre tranquille où règnent les valeurs de la tradition africaine. Les jeunes s'y abreuvent et apprennent les connaissances de la vie: la solidarité, l'hospitalité, l'entraide, l'amour, le courage. Lors de l'arrivée de la fille de Benfa et son jeune frère au village, ne connaissant pas la case de l'oncle Djigui, ils s'informent auprès d'une vieille femme. Celle-ci, par solidarité avec l'oncle Djigui, refuse de montrer aux voyageurs la case de l'oncle Djigui et répond qu'il « n'y a pas de chasseur Djigui dans notre village » (p.102), pensant que Kany et Birama sont des commis venus pour arrêter Djigui. Plus tard, l'oncle Djigui arrive au village, reconnaît les enfants de son jeune frère, accueille les deux voyageurs et accepte de les loger chez lui.

5.1.1.8.2. Le village: un milieu d'initiation

Le village est non seulement un cadre tranquille et un lieu de loisirs: des enfants autour des puits, des tam-tams partout et toujours... (p.113), mais aussi un cadre d'initiation aux mystères de la vie. Le narrateur explique la symbolique de l'initiation au village quand il évoque des lieux comme la case des circoncis, (p.28), le fleuve et l'arbre sacré des anciens, les séances de « koteba » au cours desquelles les cadets subissent sans le moindre gémissement l'épreuve du fouet, (p.28), et les chants des jeunes qui, après trois mois de formation, célèbrent leur victoire, leur fraternité, leur solidarité. Le scripteur nous informe que si « ...l'un d'eux commet une faute? Toute la communauté subit la sanction, et les coups de fouet rythment alors le chant rituel. » (p.29).

5.1.2. L'espace chez Marcel Khombe Mangwanda

Contrairement à Seydou Badian, Marcel Khombe Mangwanda, dans *Le Porte-parole du président*, situe l'action de ses personnages dans deux espaces, le village et la ville. L'action commence au village, se poursuit en ville, et se termine au village. Suivant les déplacements de Mondo, le schéma de l'intrigue du récit se présente de la manière suivante: village - ville – village. Que représentent alors ces deux espaces pour l'écrivain congolais?

5.1.2.1. Le village

L'action de Mondo commence à Sadi. Appelé aussi Vallée de la Salive de Chien, ce milieu rural est le village natal de Mondo. Le scripteur nous le décrit de la manière suivante:

La cité de Sadi que ces souvenirs d'enfance lui rappelaient n'avait jamais été une grande agglomération. Située sur un plateau, elle était traversée du nord au sud, et de l'est à l'ouest, par de larges avenues bordées d'eucalyptus. Avec ses cinquante-deux mille habitants, elle ressemblait à un grand village plus ou moins moderne où tout le monde connaissait tout le monde, p.12.

Il apporte plus de détails concernant l'habitat et les personnes qui résident dans ce village en ces termes:

A part, peut-être, ses deux paroisses catholique et protestante, ses deux restaurants, son petit musée abritant des pièces d'art trop récentes pour avoir une grande valeur marchande, son quartier commercial marqué par une forte présence portugaise et, bien entendu, le quartier administratif. Les autorités communales habitaient les grandes maisons jadis réservées aux fonctionnaires coloniaux, p. 12.

C'est à Sadi, dans la maison paternelle, que Mondo naît, grandit et acquiert les premiers rudiments de son éducation familiale. C'est aussi à Sadi qu'il commence ses études primaires

et secondaires, bénéficie de connaissances à l'école des Blancs, et, reçoit, plus tard, sa mission, celle d'être le représentant des habitants de Sadi, portant au monde un message particulier et propre à cette communauté partout où sévit le mal : « Un Mondo doit être un agent de changement » (p.11). Pour ce, il doit garder son intégrité morale et intellectuelle, sa pureté comme l'indique bien cette image de la « Vallée de la Salive de Chien », métaphore d'une eau limpide qui coule juste à quelques mètres des habitations, p.13.

Par le biais du narrateur, nous apprenons que le père de Mondo a confié à son fils une mission en lui expliquant la signification de son nom de famille:

Le mondo, c'est le terme utilisé pour désigner le grand tam-tam que l'on voit à la place du village, commença son père. On le bat pour annoncer les événements importants tels que la mort d'un chef, le début des récoltes, la fin des cérémonies d'initiation, etc. Ou pour convoquer l'assemblée du village, pp.10-11.

Le tam-tam est un instrument que l'on utilise, en principe, au village pour annoncer des événements. Dans cet extrait, le scripteur met en relief deux personnages, le père et le fils, le traditionaliste et le moderniste. Il présente le sujet de l'enseignement que le géniteur va dispenser à son fils: le rôle du tam-tam dans une communauté. Le narrateur nous renseigne que le traditionaliste commence malicieusement son enseignement par expliquer la symbolique du lexème « Mondo », symbole du tam-tam. Il explicite ensuite son enseignement en évoquant le lieu où l'on voit ce tam-tam. En parlant de « la place du village », il signifie implicitement que Mondo est à la croisée des chemins, au carrefour de plusieurs cultures, tendances, visions, celles de la colonisation laissées par la colonisation et celles de l'après colonisation. Son rôle consiste à « être à la fois le tam-tam, le message et le messager » (p.11). C'est ainsi qu'il spécifie les moments importants qu'on peut faire usage de cet instrument traditionnel: la mort d'un chef, le début des récoltes, la fin des cérémonies, ou

la convocation d'une assemblée. Implicitement, le père invite son fils à réfléchir sur le rôle qu'il est appelé à jouer dans cette communauté, un rôle délicat qui nécessite de la part de Mondo la prudence, la sagesse, l'intégrité morale et la clairvoyance.

5.1.2.2. Le village: une prison

Le village apparaît comme une prison, un enfer. Après sa révocation de l'emploi par son patron, comme porte-parole du président, Mondo, renvoyé et assigné en résidence surveillée dans son village natal, commence son chemin de la croix, passe ses moments difficiles, moments d'emprisonnement à Sadi. C'est dans ce cadre rural où il vit comme un prisonnier, un orphelin, un paria, abandonné, d'une part, par ses amis politiques d'hier et ses collègues d'Université, sans oublier ses étudiants, et d'autre part, par son épouse Mwadi.

5.1.2.3. Le village: havre de consolation

Vivant seul comme un loup, il trouve en Talewa, femme instruite et infirmière à l'hôpital de Sadi, une personne auprès de qui il va défouler son for intérieur, ses problèmes sentimentaux et professionnels, une personne qui va l'aider à expulser tous ses sentiments, une personne à qui il va se fier et se confier pour trouver la consolation ou la solution à ses détresses. A la fin de son odyssée, Sadi se révèle pour Mondo un havre de consolation.

5.1.2.4. La ville

L'écrivain congolais utilise la ville, Kieseville, comme espace de l'action de ses personnages. D'une part, la ville joue un rôle positif dans la vie du personnage principal; et d'autre part, elle joue un rôle négatif et détruit la vie du héros.

5.1.2.4.1. La ville: lieu de cadre éducationnel

Après sa formation scolaire à Sadi, son village natal, Mondo part à Kieseville pour poursuivre ses études. Nom d'origine kikongo, une des langues nationales de la République démocratique du Congo, Kieseville veut dire « joie » (Kiesse) en « ville », (ville) faisant ainsi allusion aux plaisirs, aux charmes de la ville de Kinshasa chantés par les musiciens congolais (Evoloko Lay Lay, Nyoka Longo de l'ensemble Zaïko Langa Langa), à l'époque postcoloniale. C'est là que le personnage principal du livre de Marcel Khombe Mangwanda continue ses études universitaires, décroche son diplôme de licence. Après un laps de temps, il découvre les sites et monuments historiques, se fait une idée de l'histoire de son pays.

5.1.2.4.2. La ville: lieu de travail et d'amitié

Mondo commence, après l'obtention de sa licence, sa carrière d'enseignant à Kieseville. A l'Université, il fait montre de ses capacités intellectuelles, noue des liens d'amitié avec ses collègues enseignants. Plus tard, à son retour d'Europe, il découvre son maître inspirateur, Professeur Tim Meya, et devient son acolyte, son disciple. Il se résout de mener ensemble une lutte acharnée contre le pouvoir du dictateur. Kieseville est le lieu professionnel qui favorise la naissance des liens d'amitié entre ces deux docteurs, produits des universités étrangères. Elle favorise aussi la genèse de l'amitié entre le dirigeant national du parti chargé de la jeunesse et Mondo.

5.1.2.4.3. La ville: cadre de révolte contre le pouvoir

C'est à l'Université, en particulier au campus, que les étudiants découvrent l'incompétence du Sauveur de la Nation, son incapacité de bien diriger le pays. C'est à l'église, qui se trouve à Kieseville, que le Pasteur, par son message biblique, éveille et réveille la conscience des chrétiens, et les invite par ricochet à se réveiller de leur sommeil léthargique pour se révolter

contre le régime dictatorial, oppressif du Père de la Nation. Grâce au message véhiculé par l'homme de Dieu à l'église, les masses populaires découvrent les maux qui rongent la République dirigée par celui qui prétend être le Sauveur de la Nation. Plus tard, le mouvement d'opposition naît dans ce milieu chrétien.

5.1.2.4.4. La ville: site historique et siège du pouvoir

Kiesseville est le cadre où l'on retrouve des sites et des monuments historiques laissés par les colonisateurs, sites qui fournissent des détails et donnent des informations sur le passé du pays, comme le témoigne Mondo:

J'aimais m'attarder devant les monuments historiques, les bâtiments hérités de la colonisation et autres vestiges de cette époque. [...] Je voulais tout voir et tout connaître. Le parlement et les ministères disaient le départ des colonisateurs et la naissance d'une nouvelle nation. En les regardant, je rêvais de mon futur rôle dans l'histoire du pays, p. 55.

Siège du pouvoir, Kiesseville est le lieu politique où les dirigeants du pays résident. C'est là qu'ils prennent les décisions et impriment une orientation politique aux masses populaires. Cadre politique, Kiesseville abrite les institutions du pays: le parlement, les ministères, l'Université. Marcel Khombe Mangwanda focalise son attention sur le parlement et les ministères parce que son objectif est d'observer « les corridors du pouvoir » pour critiquer avec véhémence les mœurs des nouveaux colons africains ainsi que leurs stratégies machiavéliques qui font le malheur des peuples africains, après les indépendances.

Outre les images positives de Kiesseville illustrées ci-haut, l'écrivain congolais évoque aussi, dans son livre, des images négatives de la ville.

5.1.2.4.5. La ville: havre des antivaleurs

Kiesseville n'est pas seulement le paradis où il fait beau vivre, elle est, dans le roman de l'écrivain congolais, un milieu où se cultivent les mauvaises habitudes. Par le truchement du scripteur, nous apprenons que c'est une ville « très distrayante » (p. 54), une ville où les habitants sont toujours « arrogants ». Tel est le sens de la remarque formulée à Mondo par les prêtres de la paroisse de Sadi avant son départ pour Kiesseville, et celle de Giboba à Mondo le jour de l'arrivée de ce dernier à la capitale.

5.1.2.4.6. La ville: lieu de corruption et de crime

La ville apparaît, un milieu dangereux, un cadre corrompu, un cadre de crimes. Mondo a été corrompu par le pouvoir en ville. C'est là que le professeur Mondo, le Belgicain, intellectuel et homme intègre, a perdu son honneur, sa valeur intellectuelle pour s'adonner à des pratiques avilissantes, malhonnêtes. A la fin, il connaît des déboires dans la vie. C'est aussi en ville que Nyoka, collègue de Tim Meya, ourdit savamment un complot avec ses partenaires politiques contre Tim Meya. Sékélé, le journaliste, a été tué par les agents secrets du Père de la Nation en ville. Loin d'être un cadre attrayant, la ville se métamorphose plutôt en un milieu corrompu, et un lieu de crime.

5.2. Temps

Marcel Desportes et Benoît Le Roux (1979: 334) définissent le temps comme “le moment qui évoque dans un récit une série d'événements qui se déroulent selon une chronologie linéaire”. Ebambe Bokolé (1985: 20), quant à lui, pense que le temps est «... l'époque où se situe l'action des personnages dans une création littéraire. ». Dans l'optique de notre thèse, nous allons examiner, dans les deux ouvrages de notre analyse, deux aspects temporels, le

moment, l'époque où se déroule l'action des personnages ainsi que les temps verbaux du récit.

5.2.1. Le temps chez Seydou Badian

Dans le livre de Seydou Badian, l'action du récit se déroule à l'époque coloniale. Le narrateur nous donne quelques indices textuels. En voici quelques exemples: « Il y eut un peu de remue-ménage dans la ville, puis on n'en parla plus, ce fut l'oubli » (p.134).

Le narrateur utilise deux verbes « avoir » et « parler », conjugués au temps passé simple, « eut » et « parla », pour décrire l'ambiance qui règne en ville. Il fait usage du terme « remue-ménage » pour illustrer le mouvement qui ébranle la ville, signe avant-coureur d'un événement important qui se prépare. Un remue-ménage signifie une agitation. En faisant allusion à ce terme, le scripteur nous fait penser au branle-bas qui annonce le changement, la liberté réclamée par les Noirs dans beaucoup de pays africains, avant les indépendances.

Le scripteur nous donne un deuxième exemple pour illustrer davantage la réaction des Noirs, dans des places publiques, en particulier celle de Makhan:

Nous sommes pour la justice et l'égalité! hurla-t-il. Nous ne voulons plus être d'éternels subordonnés. Nous ne voulons plus qu'il y ait deux poids et deux mesures. Nous ne voulons plus être des sujets! p. 135.

Par ces propos, le scripteur nous renseigne que le moment de la liberté et de la souveraineté des pays africains s'approche. Les Noirs parlent, expriment leurs sentiments, prononcent des discours tendancieux publiquement sans crainte. Le discours de Makhan, en particulier, est un signe précurseur de l'indépendance des Noirs, un signe qui atteste que les Noirs tiennent au changement, ils veulent l'indépendance. Par ces exemples, le scripteur nous renvoie aux

années 50-60, moments de tourbillonnements politiques, qui ont conduit la plupart des pays africains aux indépendances, en particulier le Mali.

Dans *Sous l'Orage*, le narrateur nous permet de reconstituer les événements selon un ordre chronologique. Celui-ci se présente de la manière suivante: l'idée de Benfa de marier sa fille Kany à Famagan, le rejet de la proposition de Benfa par Kany, la colère du père Benfa, l'envoi de Kany et Birama au village, l'arrivée de Kany et son jeune frère chez l'oncle Djigui, l'apprentissage des connaissances traditionnelles par les deux citadins, le retour des deux voyageurs en ville, la paix entre Benfa et ses enfants, le mariage de Kany avec Samou.

Le récit de l'écrivain malien est linéaire. Mais cette linéarité est entrecoupée par des analepses et des prolepses.

5.2.1.1. Analepses

Les analepses, définies aussi comme des anachronies par rétrospectives, sont, selon Gérard Genette (1972: 89), « des digressions temporelles qui évoquent le passé, qui guident le drame, éclairent le conflit central en situant les personnages par rapport aux autres ». Elles sont présentes dans *Sous l'Orage*. En voici un exemple:

Le père Benfa aimait bien Kany. Il parlait de son savoir à tous les vieux du quartier. Il leur disait comment elle savait manier l'écriture du Blanc et avec quelle facilité elle savait lire les lettres, p.21

Dans ce passage, le narrateur nous renvoie au passé pour expliquer les sentiments de tendresse et de fierté du père Benfa à l'égard de sa fille Kany. Ce passé nous donne la lumière sur le déroulement de l'intrigue, nous éclaire sur le changement d'attitude de l'un vis-à-vis de l'autre.

Pour rappeler au lecteur qu'il s'agit du passé, le narrateur utilise cinq verbes conjugués au temps imparfait, « aimait », « parlait », « disait », « savait », et « savait ». Le narrateur nous donne un deuxième exemple d'analepse. Le voici:

Le féticheur, après avoir entendu Samou, ricana, à grand bruit et, sans un mot, tira d'une corne deux rubans d'une demi-coudée de longueur, les enduisit de beurre de karité auquel il mélangea une goutte de sang de chacun d'eux, les tressa en une mèche à laquelle il mit le feu, p.24.

Dans cet extrait, le scripteur nous renvoie au passé de Kany, et nous apprend que les deux amoureux s'aiment, et ne veulent pas changer leurs avis concernant leur alliance, malgré l'opposition du père Benfa. Pour ce, ils partent visiter un devin pour solidifier leur union.

Dans cette analepse, le narrateur utilise cinq verbes conjugués au temps passé simple pour narrer les étapes successives d'actions faites par le féticheur pour soutenir l'amour de ces deux tourtereaux: « ricana », « tira », « enduisit », « mélangea », « tressa », « mit ». Cette analepse est importante parce qu'elle nous donne des informations sur le degré d'amour qui existe entre Kany et Samou. Le lecteur peut aussi lire d'autres analepses dans les pages suivantes: pp.15-16, p.20, p.24, p.25, p.30.

5.2.1.2. Les prolepses

Au lieu de plonger le lecteur dans le passé, l'auteur peut arrêter la narration et transporter le lecteur dans l'avenir avant de revenir à la narration ou à la description suspendue. C'est ce flash-forward que Gérard Genette (1972: 89) appelle « prolepse ».

Pour informer le lecteur sur le futur de Kany, le narrateur le projette en avant pour lui faire voir les désirs idylliques de la fille de Benfa: « Kany rêvait d'amour et d'avenir » (p.23); et pour montrer au lecteur les points de vue des jeunes qui contredisent ceux des vieux,

concernant le mariage de Kany et Famagan, le scripteur anticipe l'avenir de Kany en ces termes: « Ce mariage fera le malheur de Kany » (p.53).

5.2.1.3. Les temps choisis

Dans son ouvrage, l'écrivain malien choisit deux moments pour situer l'action de ses personnages: le jour et la nuit. Le nettoyage de la case pour préparer le cadre des pourparlers entre les membres de la famille du père Benfa au sujet de l'alliance de Kany avec Famagan, l'annonce de la nouvelle du mariage de Kany avec Famagan, l'entretien de maman Téné avec Kany, la promenade de Kany et Samou en ville, la conversation de Samou avec maman Coumba, se font le jour; tandis que les cérémonies d'initiation des jeunes par des vieux aux mystères de la vie se passent la nuit.

5.2.2. Le temps chez Marcel Khombe Mangwanda

Dans son ouvrage, l'écrivain congolais situe l'action de Mondo pendant la période postcoloniale. Quelques indices textuels nous le montrent. Les Voici:

Sur le dos était imprimée une grande effigie de celui qu'on appelait aussi, dans le discours officiel, le Sauveur de la Nation, p.20.

Des slogans du parti unique étaient inscrits partout sur la chemise. Comme si tout cela ne suffisait pas, un gros insigne dominé par la face du même sauveur était suspendu du côté gauche de la chemise au niveau de la poitrine, p.20.

Le pouvoir se préserve, dit-on. Souviens-toi de Machiavel, prof, p.80.

Président de la République, le Père de la Nation, p.116.

Les tendances liberticides et néocolonialistes du nouveau régime qui s'était emparé du pouvoir par un coup d'état, p.126.

Le régime réprima la révolte à coup de mitraillettes, p.126.

Le scripteur utilise des indices pour informer le lecteur qu'il s'agit, dans ce récit, de la période postcoloniale: l'effigie du Sauveur de la Nation, les slogans du parti unique sur la chemise, l'insigne avec la face du Sauveur de la Nation sur la chemise. Ces indices rappellent au lecteur la période de « l'homme fort de Kawele », Mobutu Sese Seko, ou « Tatabeau », pour reprendre l'expression de José Tshisungu wa Tshisungu.

En effet, pendant le règne du président Mobutu Sese Seko, le port des habits avec son effigie était obligatoire pour les travailleurs, surtout lors de grandes manifestations; les slogans et les chansons populaires qui vantaient la bravoure et les exploits héroïques (son combat contre le léopard, sa présence au front pendant la guerre au Kivu sur le pont Kamanyola) du président fondateur du Mouvement Populaire de la Révolution (MPR) étaient obligatoires.

Après l'indépendance, la dictature du président Mobutu Sese Seko avait atteint son paroxysme avec les tueries que le narrateur évoque malignement à travers la réprimande de la révolte. A travers cette réprimande de la révolte, le narrateur renvoie le lecteur aux massacres des étudiants qui avaient eu lieu au campus universitaire de Kinshasa en 1967. Sans oublier l'opération « lititi mboka » (terme qui signifie littéralement herbe de ma région, de mon pays, mot de passe utilisé par les soldats de Mobutu Sese Seko, pendant le carnage, pour identifier les détracteurs du président et les ressortissants d'autres provinces que la province de l'Équateur), opération au cours de laquelle la brigade spéciale présidentielle avait tué, pendant la nuit, en quantité industrielle (le nombre d'étudiants morts est resté inconnu, un mystère jusqu'aujourd'hui), des étudiants au campus de Lubumbashi en 1990. C'est à dessein que l'auteur fait usage de ces indices, c'est pour montrer au lecteur comment la période de

l'après indépendance est caractérisée par la terreur, la violence, la révolte du peuple, et les dérives de nouveaux colons africains dans l'exercice de leur pouvoir en Afrique.

Les termes comme Président de la République, Père de la Nation, Sauveur de la Nation nous rappellent les années 60-97 qui ont marqué la dictature au pays de l'auteur. La phrase « le pouvoir se préserve, dit-on », nous rappelle aussi la phrase prononcée à dessein par le Maréchal du Zaïre, au cours d'un rassemblement populaire en 1990 qu'il avait organisé et convoqué pour lancer un défi à ses détracteurs, à l'aube de la démocratie, en leur demandant de se battre pour arracher le pouvoir.

La chronologie du récit est la suivante: la présence de Mondo au village pour ses études primaires et secondaires, son départ à Kieseville pour les études universitaires, son engagement à l'université comme enseignant, son départ pour l'Europe pour ses recherches doctorales, son retour en Afrique, son emploi à l'université comme enseignant, son engagement à la présidence comme porte-parole du président de la République, sa révocation de l'emploi par son patron, son arrestation et sa relégation au village. Comme on peut le constater, le récit est linéaire. Mais cette linéarité connaît de temps en temps des analepses et des prolepses.

5.2.2.1. Analepses

Dans *Le Porte-parole du président*, l'auteur utilise des analepses. A la page 18, nous lisons:

Une vieille photo, accrochée au mur de la salle de séjour, lui rappela cette enfance. Il l'avait à peine regardée depuis son retour à la maison de ses parents. C'était lui l'enfant joufflu en culotte et chemise blanches sur la photo, pp.9-10

A travers ce passage, le narrateur nous rappelle le passé, l'enfance de Mondo. Il veut insinuer, dans le non-dit, que cet intellectuel, ce traître, avait reçu, dès son enfance, de son père, une mission à accomplir. Malheureusement, il a échoué. En regardant cette photo qui le renvoie au passé, à son enfance, il devient triste. Triste parce qu'il a déçu non seulement ses défunts parents, mais aussi le peuple qui comptait diamétralement sur lui pour mener une vie décente au pays du père de la Nation.

Dans cette analepse, le narrateur fait recours au passé simple, à l'imparfait et au plus-que-parfait. Il fait usage du passé simple "rappela" pour nous décrire les idées qui se passent dans la tête de Mondo dans le passé. Il utilise alors le plus-que-parfait "avait regardée" et l'imparfait "était" pour nous narrer les actions qui ont eu lieu au passé.

Le narrateur fait recours à une autre analepse. Nous la trouvons à la page 12:

A cause des exigences de son poste à la Présidence, il n'avait pas pu se libérer pour venir rendre un dernier hommage à son père. Les frères et cousins de celui-ci venus à l'enterrement avaient emporté à leur départ tout ce qui tombait sous la main. De cette façon, il n'était resté dans la maison aucun objet de valeur qui le liait, lui Mondo, à son passé, p.12.

Dans cette analepse, le scripteur renvoie le lecteur au passé de Mondo, et lui donne des informations sur les us et coutumes de la tradition pende. Selon la tradition pende, à la mort d'un chef de famille, les membres de la famille de ce dernier doivent prendre tous les biens du défunt: les habits, les vestes, le fusil, les couteaux, les filets, abandonnant la femme et les enfants à leur propre sort. Si la femme était serviable du vivant de son mari, elle peut avoir la chance d'être protégée et épousée par le petit-frère du défunt. Si, pas contre, elle était irrespectueuse ou non serviable, elle sera simplement renvoyée chez ses parents avec ses enfants.

Dans la première phrase, le narrateur explique les raisons de l'absence de Mondo aux funérailles de son père « les exigences de son poste à la Présidence ». Dans la deuxième phrase, il met en relief les membres de la famille du père de Mondo qui ont dépouillé la famille du défunt de ses biens « les frères et cousins », et il précise les circonstances qui ont permis à ces gens d'appliquer les normes de la tradition « pendant l'enterrement et à leur départ ». Dans la troisième phrase, le narrateur montre au lecteur les conséquences de l'acte posé par les membres de la famille du défunt: « il n'était resté rien dans la maison ».

Dans cette analepse, pour expliquer la raison de l'absence de Mondo aux funérailles de son père, et décrire les actions des membres de la famille du père de Mondo dans le passé, le narrateur utilise le plus-que-parfait « n'avait pas pu » « avaient emporté », « n'était resté » et l'imparfait « tombait », « liait ».

D'autres analepses sont les suivantes: les souvenirs de la mort du père Emile, (pp.9-10), les souvenirs de l'enfance de Mondo à Sadi, (p.12), le retour de Mondo à Sadi après sa révocation (p.14).

5.2.2.2. Les prolepses

Dans son roman, l'écrivain congolais utilise des prolepses. En voici des exemples.

Mon rêve initial était d'étudier dans notre ancienne métropole, p.49.

Dans cette prolepse, le narrateur nous donne des informations sur les projets futurs de Mondo. En effet, ce dernier, à son enfance, avait l'envie d'aller en Belgique pour poursuivre ses études. Plus tard, il a effectivement réalisé son rêve quand il est allé en Europe pour ses recherches doctorales.

Le narrateur utilise une autre prolepse quand il fait allusion à l'entretien de Mondo avec les villageois et à l'action que le professeur Mondo compte faire pour sa communauté de Sadi:

Après cet échange, il s'établit un long silence au cours duquel chacun d'eux essayait d'imaginer ce que serait la vie à Sadi, avec Mondo dans le rôle qu'il demandait à jouer, p. 173.

5.2.2.3. Les temps choisis

Comme Seydou Badian, Marcel Khombe Mangwanda porte son choix sur deux moments: le jour et la nuit. L'arrivée de Mondo à Kieseville, le mariage de Mondo avec Mwadi, la rencontre du dirigeant national du parti chargé de la jeunesse avec les étudiants au campus, la première rencontre de Mondo avec le haut cadre du parti, la rencontre de Tim Meya avec Mondo, et la rencontre de Mondo avec Talewa se passent la journée; tandis que l'assassinat de Sékélé, la nouvelle de l'engagement de Mondo à la présidence comme porte-parole du président à la télévision se passent la nuit.

De ce qui précède, nous pouvons conclure que Seydou Badian et Marcel Khombe Mangawnda ont effectivement organisé des événements dans leurs récits. Le premier romancier a campé ses personnages dans deux espaces, et le schéma de l'intrigue est le suivant: ville – village –ville; tandis que le deuxième romancier, de son côté, a fait évoluer ses personnages dans deux espaces, mais en changeant leur itinéraire de la manière suivante: village – ville – village. En dépit de la divergence de vue pour le parcours de leurs personnages, les deux écrivains placent leurs personnages dans des cadres qui paraissent symboliques pour eux. Le village est synonyme du lieu où les personnages acquièrent les connaissances de la vie africaine, et la ville est un espace des antivaleurs, un havre de corruption.

Quant au moment de l'intrigue, Seydou Badian situe l'action de ses personnages à l'époque coloniale, pendant que Marcel Khombe Mangwanda porte son choix sur la période

postcoloniale. Pour le premier écrivain, la période coloniale est une période qui a été caractérisée par la domination de l'homme blanc sur le Noir, une période où les Blancs étaient des maîtres et les Noirs des esclaves, en revanche, pour le deuxième écrivain, la période postcoloniale, est une période au cours de laquelle les nouveaux colons africains maltraitent les Noirs, leurs propres frères, utilisent des pratiques inhumaines pour maintenir leur pouvoir. De plus, la chronologie des événements dans les deux récits est linéaire, mais cette linéarité est souvent entrecoupée par des analepses et des prolepses. D'une manière générale, les deux romanciers ont porté leur choix sur le passé simple, l'imparfait et le plus-que-parfait pour décrire les actions de leurs personnages, et ils ont choisi le jour et la nuit pour décrire des événements importants de leur intrigue.

CONCLUSION

Au terme d'un travail scientifique, une conclusion s'impose. Elle est, d'une part, le résultat des données récoltées et analysées, d'autre part, la réponse à certaines questions que le chercheur s'est posées dans l'introduction de son travail, et d'autre part encore, l'objectif atteint par le chercheur après tant d'années de dur labeur.

Notre étude a pour titre *Le Conflit des générations dans Sous l'Orage* de Seydou Badian et *Le Porte-parole du président* de Marcel Khombe Mangwanda. Et l'objectif que nous y avons poursuivi était d'analyser les deux romans précités et de démontrer que ces deux écrivains, bien que vivant dans deux milieux différents, ont examiné, à deux époques différentes, un même thème, le conflit des générations, lequel est encore d'actualité au sein du continent africain. Par ailleurs, il a été aussi question de démontrer les pistes de solution que les deux auteurs avaient proposées dans leurs ouvrages pour mettre fin au conflit qui a mis en opposition les vieux et les jeunes, et toujours le pouvoir et le peuple.

Notre étude s'est ouverte sur une introduction dont l'essentiel a consisté à faire apparaître le contexte dans lequel évoluent les écrivains africains, ainsi que leur conception littéraire. La réflexion de Léopold Sédar Senghor, apôtre de la Négritude, à laquelle s'ajoute la conception littéraire de Stendhal reprise par Zamenga Batukezanga ont été au centre de la vision de deux romanciers dans leurs productions littéraires. En d'autres termes, il a été question de porter à la connaissance du lecteur que les romans de deux écrivains, à l'instar de la plupart d'autres au Sud du Sahara, décrivent les faits sociopolitiques de leur milieu, de leur époque. Cela parce que, de tout temps, une œuvre artistique ou littéraire ne naît pas au hasard, elle est le produit ou le miroir de sa société, comme le confirme Zamenga Batukezanga (1996 : 36) : « L'écrivain est un photographe dont l'image est sa société ».

S'agissant de Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda, sur la base de leur cursus de vie, il convient de noter que ces deux romanciers n'ont pas suivi un même itinéraire. L'écrivain malien a exercé divers métiers: médecin, romancier et politicien ; en revanche, l'écrivain congolais est à la fois enseignant et écrivain.

Quant à la toile de fond des deux ouvrages, il ressort que Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda ont focalisé leur attention sur le thème du conflit des générations. Pour le premier, ce thème sous-entend l'opposition entre les vieux et les jeunes, les colonisateurs et les colonisés, alors que pour le second, ledit thème renvoie aussi aux mésententes entre les vieux et les jeunes, et à l'opposition idéologique entre le pouvoir et le peuple. Il s'ensuit que les deux artistes se sont penchés sur les manifestations de ce conflit des générations sur les plans social, professionnel et politique.

Concernant le contenu de deux romans, il ressort que la réflexion artistique de ces deux écrivains se recoupe avec celle de Léopold Sédar Senghor, voire celle de Stendhal reprise par Zamenga Batukezanga. Ainsi leur fiction, publiée respectivement en 1957 et 2008, constitue à la fois l'expression des maux qui déchirent le continent africain sur le plan sociopolitique. A travers les pérégrinations de Kany, il se dévoile la lutte entre les vieux et les jeunes. En revanche, à travers les tribulations de Mondo, on perçoit non seulement la mésentente entre les vieux et les jeunes, mais aussi le désenchantement et la désillusion du héros à pouvoir mener une vie décente, auxquels s'ajoute sa volonté hésitante de combattre le régime dictatorial et oppressif.

Partant de leurs récits, il convient de signaler que *Sous l'Orage* est un roman ancré dans les réalités de la société africaine. C'est un ouvrage qui interpelle les vieux et les jeunes, les colonisateurs et les colonisés, (r) éveille la conscience des Africains, et les invite à une introspection pour créer l'harmonie, condition indispensable pour l'épanouissement de

l'individu et le développement de la société, du pays et du continent africain. Par ailleurs, *Le Porte-parole du président* est aussi un roman basé sur les données de la société africaine, comme l'affirme Marcel Khombe Mangwanda (2011: 134-135): "Ce livre est une œuvre de fiction, basée sur la réalité qui prévaut, malheureusement, dans beaucoup de nos sociétés".

S'agissant de l'analyse du thème du conflit des générations, il ne serait pas erroné d'arguer que Seydou Badian et Marcel Khombe Mangwanda ont porté leur regard critique sur le mariage et le travail pour exprimer leurs idées, leurs émotions, leurs sentiments.

Pour ce qui est du mariage, s'appuyant sur la tradition bambara, l'écrivain malien a démontré que les vieux, bibliothèques vivantes, sont des garants de la sagesse ancestrale. Ces derniers doivent obligatoirement sauvegarder et protéger les valeurs de leur terroir natal. Par contre, les jeunes, fer de lance du pays, ne partageant pas l'avis de leurs aînés, estiment que la tradition est un frein à l'épanouissement de l'individu, et un obstacle au développement du pays. Par conséquent, elle doit disparaître. Cette divergence de vue est à l'origine de la tension, du conflit qui existe entre les deux classes d'âge. Ainsi, par le truchement de Tiéman-le-soigneur, l'auteur a proposé des pistes de solution à ce différend qui a opposé les deux groupes. S'adressant aux traditionalistes, il suggère: « Au lieu de faire de ces jeunes des adversaires, aidons-les plutôt. Ils sont malheureux » (p.181). Quant aux modernistes, il les conscientise en leur conseillant que les vieux ne sont pas leurs rivaux, et par conséquent, « les jeunes doivent s'oublier, dépasser leur égoïsme et marcher de l'avant avec abnégation, revêtant l'armure des apôtres » (p.174). Le mariage de Kany et Samou est la preuve plausible et irréfutable de la paix, de la réconciliation entre les vieux et les jeunes.

En revanche, utilisant la tradition pende de la province de Bandundu, l'écrivain congolais, a aussi reconnu l'importance de la tradition en mettant l'accent, dans son roman, sur les valeurs traditionnelles de son milieu natal en particulier, et de l'Afrique au Sud du

Sahara, en général. Considérés comme des intermédiaires entre les vivants et les morts, les vieux doivent garder, protéger et faire respecter les valeurs traditionnelles de leur milieu d'origine. En agissant ainsi, ils pérennisent la sagesse africaine parce qu'ils ont des comptes à rendre non seulement aux vivants, mais aussi aux morts. Par contre, les jeunes, sûrs de l'instruction reçue à l'école des Blancs et imbus d'eux-mêmes, désobéissent souvent à l'autorité des vieux, suivent toujours la logique cartésienne. La divergence d'opinion est la source du bras de fer, du conflit qui met en opposition les deux classes d'âge. Ainsi, par le biais du narrateur, révélant la décision de Mondo, Marcel Khombe Mangwanda a montré les pistes de solution à ce conflit : « Nous nous mariâmes au cours d'une cérémonie simple. Même les difficultés inhérentes à notre vie d'étudiants ne pouvaient pas altérer le bonheur simple et profond que nous partagions » (p.89).

Par le biais du scripteur aussi, l'auteur nous a fait connaître la position de l'oncle Giboba au sujet de son mariage: « Déjà à cette époque-là, il tournait en ridicule le rôle exagéré que notre culture reconnaissait aux oncles maternels. Par contre, mes oncles restés au village se sentaient offensés par l'attitude qu'ils estimaient distante et irrespectueuse de leur frère cadet à leur égard. Lorsqu'il épousa une jeune fille de la capitale, ils n'apprécièrent pas le fait qu'il ne les avait pas consultés » (p.53). Le mariage de Mondo et celui de l'oncle Giboba sont des exemples qui ont montré, d'une part, que les jeunes, symbolisant l'instruction, ont besoin des conseils des vieux, détenteurs de la sagesse pour accomplir avec succès leur entreprise, surtout en matière de mariage, et d'autre part, les jeunes qui négligent les vieux en ne sollicitant pas leurs conseils, essuient souvent des échecs dans cette aventure amoureuse.

S'attendant sur la problématique du travail, il convient de dire que les deux romanciers ont mis en lumière les inquiétudes de leurs confrères africains. Seydou Badian, à l'époque coloniale, a stigmatisé la politique de ségrégation raciale instaurée par les colonisateurs

blancs, et a démontré que cette conception des colonisateurs n'était pas totalement bonne pour les Africains: les Blancs étaient des patrons, des administrateurs, des maîtres, alors que les Noirs, étaient, par contre, des travailleurs, des administrés, des serviteurs. Cette philosophie a fait éclater le conflit entre les Blancs et les Noirs. Que faire pour mettre fin à cette vision des Blancs? Par le truchement de Makhan, l'auteur propose la solution : selon lui, l'indépendance était la solution pour mettre fin à ce mal qui existait à l'époque coloniale, malgré quelques bienfaits des colonisateurs.

Pour sa part, Marcel Khombe Mangwanda, à l'époque postcoloniale, a vilipendé avec véhémence les nouveaux colons africains à cause de la nouvelle politique que ceux-ci ont mise en place dans les institutions en vue d'accéder au travail. Pires que les colonisateurs, les nouveaux dirigeants politiques, à l'époque postcoloniale, ont créé des conditions difficiles et des critères subjectifs pour que les travailleurs, leurs propres frères noirs, ne puissent pas accéder facilement à l'emploi. Les employés sont incapables de vivre décemment à cause du salaire minable qu'ils reçoivent mensuellement de leurs patrons. Ainsi, en vue de nouer les deux bouts, beaucoup d'employés recourent au pot de vin et à la corruption. Le cas de Mondo et celui de Nyoka sont illustratifs et édifiants. De plus, l'écrivain congolais a également mis en relief la présence du pouvoir totalitaire dans les institutions étatiques. Elle se justifie par le fait que le pouvoir dictatorial s'emploie à imposer sa volonté et son autorité. Cette situation provoque des mécontentements, voire des morts. Pour mettre fin à cette situation tragique qui se passe en Afrique après les indépendances, l'auteur, par le biais de son narrateur, propose des pistes de solution: « Les intellectuels doivent s'organiser s'ils veulent influencer le devenir de notre pays » (p.58), et « la solution à long terme est d'introduire le changement des mentalités et des réformes, réclamer des réformes politiques et économiques » (p.81).

Une question mérite d'être posée: Comment Seydou Badian et Marcel Khombe ont-ils appliqué, dans leurs romans, cette conception du conflit des générations, à travers leurs

personnages? Seydou Badian, pour illustrer le conflit des générations, a mis davantage l'accent sur deux classes d'âge, les vieux et les jeunes, les traditionalistes et les progressistes. Il a montré, d'une part, que les vieux soutiennent la tradition. C'est ainsi qu'ils défendent la position du père Benfa, celle de marier Kany au riche Famagan, et rejettent la proposition de Samou. C'est le cas de l'époux de maman Téné, père Benfa, Sibiri, Famagan, maman Téné, maman Coumba.

D'autre part, il a montré aussi que les jeunes sont des progressistes: ils veulent le changement des mentalités et souhaitent que Kany épouse Samou, le jeune collégien. C'est le cas de Samou, Birama, Nianson, Karamoko. D'autre part encore, il a mis en exergue les personnages qui appartiennent à la caste des vieux, mais soutiennent la position des progressistes. C'est le cas de l'oncle Djigui, Tiéman-le-soigneur. Au bout de compte, les progressistes se réconcilient avec les vieux: Kany se marie avec Samou. Par ailleurs, pour faire ressortir la connotation locale, l'écrivain malien a attribué à ses personnages des noms d'origine malienne. Pour les jeunes, il leur a conféré des noms sans marque de respect, par contre pour les vieux, il a fait usage des noms avec une marque de respect (l'oncle, le père, maman, père), des noms qui ont trait à leur âge, à leur position dans la famille ou dans la communauté.

Marcel Khombe Mangwanda, de son côté, a suivi les pas de son confrère malien. Il a focalisé son attention sur les vieux et les jeunes. Il a démontré que les vieux soutiennent et protègent la tradition, mais les jeunes, par contre, se dressent contre cette pratique qu'ils considèrent comme obsolète. C'est le cas de Mondo qui se marie, sans le consentement de ses parents, à Mwadi. A travers cette alliance, l'auteur a mis en opposition un jeune garçon de niveau universitaire (Mondo) et les vieux. A la fin de cette aventure amoureuse, Mondo échoue, parce qu'il finit par divorcer. L'écrivain congolais a démontré aussi que les progressistes sont contre les conservateurs: Mondo et Tim Meya n'épousent pas l'idéologie

de Nyoka, le dirigeant national du parti et le Sauveur de la Nation. Le scripteur a utilisé des noms de son milieu d'origine pour nommer ses personnages. A l'instar de Seydou Badian, il a fait recours à des noms sans marque de respect pour nommer les jeunes, et des noms avec marque de respect pour nommer les vieux. Il a fait aussi recours à la position des personnages dans la famille, ou dans la communauté, pour les nommer. D'une manière générale, l'écrivain malien n'a pas décrit physiquement ses personnages, alors que son confrère congolais a dépeint le physique et le moral de ses personnages.

S'agissant de l'espace et le temps, il convient de noter que les deux écrivains ont bien organisé le cadre et les éléments temporels de leurs ouvrages. Seydou Badian a situé l'action de ses personnages dans deux espaces, la ville et le village. Et le schéma du récit est le suivant: ville – village –ville. Il a imprimé à ces deux cadres des significations. La ville apparaît le lieu de formation scolaire, de progrès technologique, des antivaleurs; pendant que le village se révèle comme la source de la sagesse ancestrale. Quant au temps, l'écrivain malien a situé l'action de ses personnages à l'époque coloniale. Le temps de la fiction était entrecoupé par des analepses et des prolepses, et le temps du récit sont le passé simple, l'imparfait et le plus-que-parfait.

Pour sa part, Marcel Khombe Mangwanda a situé l'action des personnages dans deux espaces: le village et la ville. Et le schéma de l'intrigue se présente de la manière suivante: village –ville –village. Le village est le cadre pour apprendre les notions de la vie traditionnelle et pour les études primaires et secondaires, tandis que la ville est un cadre de formation universitaire, un cadre de progrès technologique, un cadre politique. Pour ce qui est du temps, il a placé les personnages dans un contexte postcolonial pour vilipender les dérives des dirigeants politiques africains.

Cependant, le temps de la fiction est également entrecoupé par des analepses et des prolepses. Les temps du récit sont l'imparfait, le plus-que-parfait et le passé simple.

A la lumière de ce qui précède, pouvons-nous avouer que les deux romanciers africains ont décrit, chacun en ce qui le concerne, des réalités de leur continent africain ? A notre avis, la réponse est affirmative.

Dans *Sous l'Orage* et *Le Porte-parole du président*, les romanciers ont examiné le conflit des générations, un phénomène réel en Afrique, au Mali et en République démocratique du Congo. Ce conflit qui met en opposition les vieux et les jeunes, d'une part, le pouvoir et le peuple, d'autre part, est resté et reste encore de nos jours la cause fondamentale du sous-développement du continent africain, voire de la vie sociale infrahumaine de ses peuples. Comme il demeure permanent dans nos sociétés africaines, il nécessite une prompte solution. Combien de fois avons-nous entendu à la radio ou à la télévision que les chefs d'État et de gouvernement africains doivent se réunir pour résoudre le conflit qui se passe au Mali entre les belligérants? Combien de fois avons-nous aussi suivi à la radio ou à la télévision que les Présidents des pays africains (pays des Grands lacs ou pays de la SADC) doivent se réunir pour rétablir la paix en République démocratique du Congo où les soldats de l'armée congolaise s'affrontent contre ceux de l'armée rwandaise, ou les soldats congolais se battent contre les rebelles du M23 qui ont envahi le pays de Patrice Lumumba et massacré les Congolais à Goma? Toutes ces rencontres n'ont-elles pas pour origine le conflit entre les vieux et les jeunes, ou encore le conflit entre le pouvoir et le peuple? En se servant d'un côté de ces faits sociaux comme prétextes ou alibis pour tisser l'histoire de leurs productions littéraires, et de l'autre en proposant des pistes de solution pour éradiquer ce mal en vue de créer l'harmonie entre les belligérants, Seydou Badian et Marcel

Khombe Mangwanda n'ont-ils pas apporté une contribution, humble soit-elle, au conflit des générations qui déchire encore de nos jours le continent africain? Seul le lecteur pourrait répondre à cette question.

Sous l'Orage et *Le Porte-parole du président* sont deux espaces privilégiés pour des recherches ultérieures. Ils sont riches aussi bien sur le plan thématique que sur le plan linguistique. S'ils pouvaient susciter d'autres réflexions, d'autres recherches, si les étudiants (de licence, de maîtrise ou de doctorat) ou les critiques pouvaient approfondir les recherches sur les aspects lexicaux ou linguistiques de ces deux productions littéraires, nos vœux seraient amplement exaucés.

BIBLIOGRAPHIE

1. Ouvrages de base

Badian, S. 1957. *Sous l'Orage*. Avignon : Les Presses Universelles.

Mangwanda, K. M. 2008. *Le Porte- parole du président*. Bruxelles : Éditions Le
Pangolin.

2009. *Le Porte- parole du président*. Paris : L'Harmattan.

2. Articles, ouvrage et travaux sur Seydou Badian et sur *Sous l'Orage*

Articles

Blair, D.S. 1976. «Seydou Badian. *Sous l'Orage* », in *African Literature in French. A history of creative writing in French from West and Equatorial Africa*, pp.240-242.

Ouedraogo, J. 2010. "Biographie de Seydou Badian" in *Encyclopedia of A literature*.
U. S. A.: Oxford University Press.

Sainville, L. 1963. « Seydou Badian. *Sous l'Orage* » in *Anthologie de la littérature négro-africaine. Romanciers et conteurs*, pp.156-160.

Ouvrage

Tsougui, F. 1985. *Comprendre Sous l'Orage de Seydou Badian*.
Paris : Éditions Saint-Paul.

Travaux sur *Sous l'Orage* de Seydou Badian

Lazou, B. 2010. *La Métaphore dans Sous l'orage*. Mémoire de licence inédit.
Département de Lettres. Faculté des Sciences et Technologies. Dakar :
Université Cheikh Anta Diop.

- Niyibizi, J.M. 2003. *Le conflit des générations dans Sous l'orage de Seydou Badian Kouyaté*. Mémoire de licence inédit, Department of French, Johannesburg : University of the Witwatersrand.
- Olureni, J. 2011. *The Educational aspect of insurrection as it affects the uneducated in the literary setting. Sous l'orage, case study*. Montana: Montana State University.

3. Articles sur *Le Porte-parole du président de Marcel Khombe*

Mangwanda

- Kabeya, E. 2009. « *Le Porte-parole du président, une caricature de l'Afrique* », in *Le phare*, n°5923, p.2.
- Lete, A. E.2011. « *Le Porte-parole du président de Marcel Mangwanda* », in *Littératures africaines: Langues et écritures*. Cotonou : Les éditions des Diasporas, p. 333.
- Lete, A.E. 2011. « Entretien avec Marcel Khombe Mangwanda », in *Lire et découvrir: entretiens avec les écrivains congolais de la postindépendance*. Libreville: Odette Maganga, p.133.
- Tshambi, A. 2009. « Vient de paraître », in *Le potentiel*. Kinshasa, Ed. N° 4806.12 octobre.

4. Ouvrages généraux

Articles

- Azini, A. 1998. « Family, culture and the generation gap », in *Afganmagazine*, p. 10
- Binet, J.1983. « Nature et limites de la famille noire », in *ORSTOR, Fonds Documentaire*, vol. No 3802, p.8.
- Cultiaux, J. 2006. « Qu'en est-il du conflit des générations ? », in *Notes Education permanente* no 21–Novembre, pp. 2-3.

- Ebambe, B. 1985. « Etude des personnages, de l'espace et du temps dans *L'Ivrogne dans la brousse* d'Amos Tutuola », in *Annales de l'ISP/MBKA*, vol.7, no1, pp.20-29.
- Garneau, J. 2004. « Les conflits interpersonnels au travail. Les conflits d'intérêts », in *La Lettre du PSY*, vol.8 no2, p.17.
- Mata, M.M. C. 2010. « Littérature et Développement. Cas de Zamenga Batukezanga » in *Littérature congolaise postcoloniale: Bilan et perspectives d'avenir*, colloque international organisé par le Département de Lettres classiques et de Langues Mondiales (Unisa), Pretoria, pp.353-370.
- Mercier, P. 1996. « Le Changement social et l'interprétation des faits de conflit », in *JSTOR: Cahiers internationaux de sociologie. Des notions en dispute*. Nouvelle Série Vol. 117, p. 70.
- Mukendi, M. 1982. « Etude du temps et de l'espace dans *Le Mystère de l'enfant disparu* de Théophile Malembe », in *Annales de l'ISP/MBKA*, vol.5, no4, pp.30-40.
- Tcheuyap, A. 2010. « Conflits idéologiques dans *Le Croissant des larmes* de José Tshisungu wa Tshisungu », in *Esthétique et politique. Autour de l'œuvre littéraire de José Tshisungu wa Tshisungu*. Toronto: Editons Glopro, pp.87-102.

Ouvrages

- Adam, J.-M. 2005. *Analyse de la linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris: Armand Colin.
- Bagby, M.E. 1998. *Rational Exuberance: The Influence of Generation on The New American Economy*. New York: Dutton.
- Barthes, R. 1977. *Leçon*. Paris : Seuil.

1977. *Poétique du récit*. Paris : Seuil.
- Bernard, G. 1968. *Ville africaine: Famille urbaine. Les enseignants de Kinshasa*. Paris: Mouton.
- Bhêly-Quénum, O. 1965. *Le Chant du lac*. Paris: Présence Africaine.
- Bigo, D. 1988. *Pouvoir et obéissance en Centrafrique*. Paris: Karthala.
- Blair, D. S. 1976. *African Literature in French. A history of creative writing in French from West and Equatorial Africa*. London: Cambridge University Press.
- Bouillet, H. 1979. *Portraits et Miroirs*. Paris : C.D.U.
- Bourneuf, R. & Ouellet, R. 1981. *L'univers du roman*. Paris : PUF.
- Chevrier, J. 1974. *Littérature nègre, Afrique, Antilles, Madagascar*. Paris : Armand Colin.
1989. *La littérature Nègre*. Paris : Armand Colin.
1999. *Littératures d'Afrique Noire de la langue française*. Paris : Nathan
2005. *Le lecteur d'Afriques*. Paris : Honoré Champion.
- Cnockaert, A. 1986. *Littérature Nègro-africaine francophone*. Kinshasa: C.R.P.
- Cohen, M. 1971. *Matériaux pour une sociologie du langage*. Paris : Maspero.
- Cornevin, R. 1977. *Le Zaïre*. Paris : P.U.F.
- Dadié, B. 1956. *Climbié*. Paris : Seghers.
- Delafosse, M. 1924. *Langues du Soudan, section des langues du monde, de Meillet et Cohen*. Paris : sl.
1955. *La Langue mandingue et ses dialectes : Mandingue, Bambara et Djoula*. Paris : Paul Gauthier.
- Desportes, M & Le Roux, B. 1979. *Une Vie de Guy de Maupassant et le pessimisme*. Paris : Éditions Marketing.
- Duchet, C. 1979. *Sociocritique*. Paris: Fernand Nathan.
- Easton, D. 1974. *Analyse du système politique*. Paris : Colin.
- Eco, U. 1992. *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.
1995. *Interprétation et surinterprétation*. Paris: PUF.

- Fantouré, A. 1972. *Le Cercle des Tropiques*. Paris: Présence Africaine.
- Feuer, L. 1978. *Einstein et le conflit des générations*. S.l.:Editions Complexe.
- Frenzel, E. 1990. *Précis de littérature comparée*. Paris : Gallimard.
- Gadjigo, S. 1990. *L'Ecole blanche : L'Afrique noire*. Paris: L'Harmattan.
- Garnier, M & Picard, J. 2004. *The French Experience 2*. London: BBC ACTIVE.
- Genette, G. 1966. *Figures I*. Paris : Seuil.
1969. *Figures II*. Paris : Seuil.
1972. *Figures III*. Paris : Seuil.
1982. *Palimpsestes : La littérature au second degré*. Paris : Seuil.
2002. *Figures V*. Paris : Seuil.
- Goldenstein, J. P. 1980. *Pour lire le roman, initiation à une lecture méthodique de la fiction narrative*. Bruxelles: De Boeck.
- Greimas, A. J. 1966. *Sémantique structurale : recherche et méthode*. Paris : Larousse.
1986. *Sémantique structurale*. Paris : PUF.
- Guiraud, P. 1954. *Les caractères statistiques du vocabulaire*. Paris : PUF.
- Hamon, P. 1983. *Le personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon- Macquart d'Emile Zola*. Paris : Droz.
- Hayt, F. 1992. *Précis d'Histoire de 1750 à 1918*, Bruxelles : De Boeck-wesmael.
- Herbert, L. 2007. *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images*. Limoges : PULIM.
- Husti-Laboye, C. 2007. *La diaspora postcoloniale en France*. Limoges : PULIM.
2009. *La diaspora postcoloniale en France. Différence et diversité*.
Limoges : PULIM
- Kama, S.K. 2006. *Lointaines sont les rives du destin*. Lausanne : L'Age d'Homme.

- Kane, C. H. 1962. *L'Aventure ambiguë*. Paris : Julliard.
- Kesteloot, L. 1963. *Ecrivains noirs de la langue française : Naissance d'une littérature*. Bruxelles : Editions de l'Institut de sociologie Solvay.
1970. *Négritude et situation coloniale*. Yaoundé : CLE.
- Kourouma, A. 1970. *Les soleils des Indépendances*. Paris, Editions du Seuil.
- Lafont, R. 1976. *Introduction à l'analyse textuelle*. Paris : Larousse.
- Laye, C. 1953. *L'Enfant noir*. Paris: Plon.
1954. *Le Regard du Roi*. Paris: Plon.
- Lecherbonnier, B & Rince, D. 1989. *Littérature du XXe siècle. Textes et documents*. Paris: Nathan.
- Lete, A.E. 2011. *Lire et découvrir : entretien avec les écrivains congolais de la postindépendance*. Libreville : Odette Mananga.
- Lete, A.E. & Kakpo, M. 2011. *Littératures africaines: Langues et écritures*. Cotonou: Les Editions des Diasporas.
- Lomami-Tchibamba, P. 1948. *Ngando-Le Crocodile*. Bruxelles: G.A. Deny.
- Lundquist, L. 1983. *L'analyse textuelle. Méthodes, exercices*. Paris: CEDI.
- Martin, E. 1993. *Reconnaissance de contextes thématiques dans un corpus textuel : Eléments de lexico-sémantique*. Paris : CNRS.
- Marty, R. 2010. *Conflit des générations*. Toulouse: Publibook.
- Mateso, L. 1992. *Texte africain et voies/voix critiques*. Paris : L'Harmattan.
- Maurice, C. & Hallyn, F. 1987. *Introduction aux études littéraires : Méthodes de textes*. Bruxelles : Duculot.
- Milly, J. 1992. *Poétique des textes*. Paris: Nathan.
- Mongo, B. 1954. *Ville cruelle*. Paris: Présence Africaine.

1956. *Le Pauvre Christ de Bomba*. Paris : Laffont.
1999. *Trop de soleil tue l'amour*. Paris : Julliard.
- Moudelino, L. 2003. *Littératures africaines francophones des années 1980 & 1990*. Dakar : CODESRIA.
- Moura, J.M. 2007. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris: PUF.
- Ngal, M. a M. 1984. *Giambatista Viko ou viol du discours africain*. Paris: Hatier.
- Nganang, P.2008. *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine*. Indiana: University Press.
- Ngandu, N.P. 1986. *La mort faite homme*. Paris : L'Harmattan.
- Ossito Midiohouan, G. 1986. *L'Idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*. Paris : L'Harmattan.
- Oyono- Mbia, G. & Badian, S. 1988. *Faces of African Independence*. Virginia: University Press.
- Pageard, R. 1966. *Littérature négro-africaine*. Paris : Le Livre africain.
- Pageaux, D.-H. 1994. *Littérature générale et comparée*. Paris : Armand Colin.
1999. *Perspectives comparatistes*. Paris : Champion.
- Pâques, V. 1954. *Les Bambara*. Paris : PUF.
- Pelletier, J. 1992. *Le Social et le littéraire*. Paris : Logidec.
- Propp, V. 1970. *Morphologie du conte*. Paris : Seuil.
- Rabau, S. 2001. *L'intertextualité*. Paris : Flammarion.
- Rastier, F. 1995. *L'Analyse thématique des données textuelles*. Paris : Didier
1995. *L'Analyse thématique des données textuelles : L'exemple des sentiments*. Paris: Didier.
- Remacle, L. 1972. *La différenciation des géminées mm, nn en mb, nd. Sur l'étymologie des termes landon et flamber et des toponymes hambe ; hamba*. Paris : Belles Lettres.
- Ricœur, P. 1991. *Temps et récit II*. Paris : Seuil.

Sainville, L. 1963. *Anthologie de la littérature négro-africaine*. Paris : Présence Africaine.

Sembène, O. 1960. *Les Bouts de bois de Dieu*. Paris : Le Livre Contemporain.

Senghor, L.S. 1948. *Hosties noires*. Paris : Seuil.

Sidibi, S.P.M. Sd. *La Rencontre de Jésus-Christ en milieu bambara*. Paris :
Editions Beauchesne.

Simard, J.P. 1998. *Guide du savoir-écrire*. Montréal : Les Éditions de l'homme.

Zamenga, B. 1996. *Pour une démystification : La littérature en Afrique*.

Kinshasa : Éditions Zabat.

5. Dictionnaires consultés

Beaumarchais, J.P. & Couty, D. 1994. *Dictionnaire des œuvres littéraires de la
langue française*. Paris: Bordas.

Gilbert, P. 1980. *Dictionnaire des mots contemporains*. Paris: Le Robert.

Grevisse, M. & Gosse, A. 1993. *Le bon usage. Grammaire française*. Paris-Louvain-
la- Neuve : De Boeck-Duculot.

Hanse, J. 1993. *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*. Louvain-la-
Neuve : De Boeck-Duculot.

Laffont, B. 1994. *Le Nouveau Dictionnaire des Œuvres*. Paris: Laffont.

Rey –Debove, J. & Rey, A. 1975. *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique
et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert.

2004. *Le Nouveau Petit Robert*. Paris: Le Robert.

2010. *Le Nouveau Petit Robert*. Paris: Le Robert.

Robert, L. 1976. *Le Nouveau Larousse Universel*. Paris: Larousse.

1987. *Le Nouveau Larousse Universel*. Paris: Larousse.

2004. *Le Nouveau Petit Robert*. Paris: Larousse.

Thomas, A.V. 1971. *Dictionnaire des difficultés de la langue française*. Paris : Larousse.